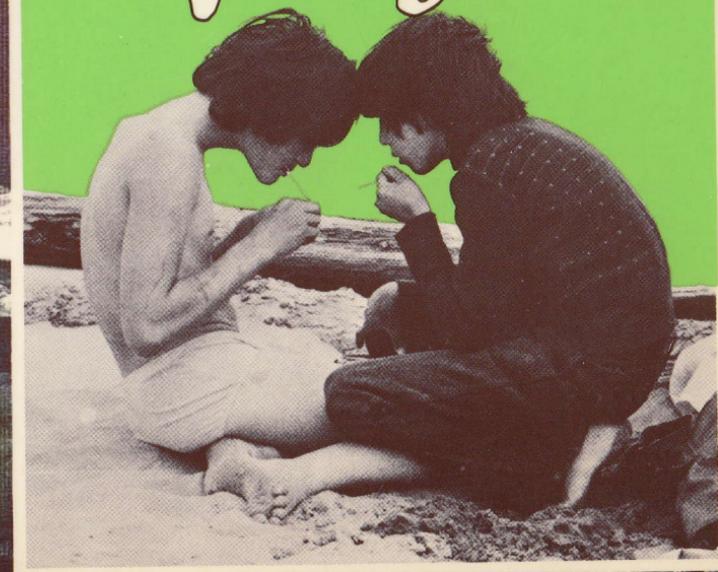


Claude SIGALA

visiblement
je vous
aime !



CLAUDE SIGALA

visiblement,
je vous
aime !

Edition du Coral

VISIBLEMENT JE VOUS AIME

je vous aime

A Marie, ma compagne qui me porte

A Agnès, Hélène, Isabelle mes filles
qui me supportent

A Gilbert, mon pote, qui me transporte

LE CORAL, AIMARGUES et COUNOUZOULS
Été, Automne 1979.

« Qu'est-ce que c'est que ce rapport entre un homme et un autre qui s'appellera FRATERNITÉ ?

C'est le rapport dans lequel les motivations d'un acte sont du domaine affectif, cependant que l'acte est du domaine pratique.

C'est-à-dire que le rapport entre l'homme et son voisin dans une société où ils sont frères, c'est un rapport d'abord affectif, pratique. Parce que originellement, la sensibilité est quasiment commune. Quand je vois un homme, je pense : il a mon origine, il est originaire comme moi de la mère-humanité, de la mère-terre comme dit Socrate, ou de la mère...

Il faut étendre l'idée de fraternité jusqu'à ce qu'elle devienne rapport unique et évident entre tous les hommes ce rapport étant entre premier lieu un rapport de groupe, proprement de petits groupes liés d'une manière ou d'une autre à une idée de famille... ».

*Jean-Paul SARTRE
in Nouvel Observateur
Mars 1980*

préface

Claude Sigala has kindly given me the opportunity to read more than half of the manuscript of this book. While the text very well describes some very remarkable moments of experience, and often with a considerable poetic force, I prefer to center my remarks on the experience of a week-end that I recently spent at le Coral (and visiting two of the other communities).

I don't wish to present a simple catalogue of positive impressions, but let me start with one very powerful one. That impression was one of a pervasive, defiant life at almost every moment — experience at : le Coral is very concentrated, there is no slack, no restful torpor, and yet the relative autonomy of people guarantees that the experience is not exhausting, emptying. The contrast with the sense of suppression of life in institutions, especially psychiatric ones is remarkable, as is also the total absence of passivity — the dual passivity of staff as well as patients that one finds in the institutions.

For me the sense of life was closely intertwined with the sense of materiality — the animals and crops and the construction y necessary objects and places — everyone involved in this materiality in their different ways. Thus one finds a true antithesis to « ergothérapie » — one finds non-alienated work, that is productive, non-exploitative and that follows desire and the « other » « reality principle » : participation and reciprocity. There is no « psy » technique for the

Claude Sigala m'a aimablement donné l'occasion de lire plus de la moitié du manuscrit de son livre. Bien que le texte décrive très bien quelques moments très remarquables de l'expérience, et souvent avec une force poétique considérable, je préfère centrer mes remarques sur l'expérience d'un week-end que j'ai récemment passé au Coral (j'ai aussi visité deux des autres communautés).

Je ne souhaite pas présenter un simple catalogue d'impressions positives, mais laissez-moi commencer par l'une des plus puissantes. Cette impression était celle d'une vie pénétrante, résolue, de chaque instant.

L'expérience au Coral est très « concentrée », il n'y a pas de trêve, pas de torpeur sans intérêt et cependant l'autonomie relative des gens garantie que l'expérience n'est ni épuisante, ni « vidante ». Le contraste avec le sens de la « non-vie » dans les institutions, particulièrement les institutions psychiatriques, est remarquable, de même que l'absence totale de passivité, contrairement à ce qu'on trouve dans les institutions, aussi bien du côté du personnel que du côté des patients.

Pour moi le sens de la vie est intimement lié au sens de la matérialité — les animaux, les récoltes, l'agencement des lieux et objets usuels —. Tout ce qui est impliqué dans la vie quotidienne sous ses différentes formes.

Ainsi l'on trouve une réelle antithèse à « l'ergothérapie ». L'on trouve un travail non-aliéné, c'est à dire productif, non-exploitable et qui suit le désir et l'« autre » « principe de réalité » : participation et ré-

human soul, but there are techniques for growing and cooking ones aubergines !

But I seem to be contradicting my intention to avoid a positive catalogue. I did wonder about the deployment of concepts such as transitional object and « morcellement » : If one opens the field of discourse to such notions, one perhaps opens the flood-gate to the jargon of freudien and post-freudien metapsychology with it's half-concealed aim of normalization. But I felt, nevertheless, that when people at le Coral used these terms they were using them in a « transitional » way to understand very quickly, en passant, the experiences they were, voluntarily, caught up in. So that this vocabulary reflects rather the pragmatic, empirical usage of language by Winnicott than the Kleinian mechanisms that evoke the « transitional object » in the interest of a conventional psychoanalytic « assujétissement ».

I felt that the people working at le Coral were more or less well enough in contact with the expected array of criticisms of their work. It is easy enough for people from the outside to come along and say : « You don't know what you are doing ». « I could have handled that crisis in a much better way, given us the chance ». But that sort of appeal issues from people, very well qualified in the technocracy of the separation of acts and experience who hope to find the solution of their problematique within the system. Criticisms that are made from instant cannot affect the things that happen there. There is no longer an exterior system which has the power to say that it knows because it has the power to « validate » its knowledge, the respected and respectable power.

There is of course a whole potential research aspect involved in the assessment of the work at le

ciprocité. Il n'y a pas de technique « psy » pour l'âme humaine, mais il y a des techniques pour faire pousser et cuire les aubergines !

Mais il semble que je vais à l'encontre de mon intention première qui était de ne pas présenter un catalogue positif.

Je me suis interrogé sur le déploiement de concepts tels qu'objets transitionnel et « morcellement » : si l'on ouvre le champ du discours à de telles notions, on risque d'ouvrir la porte au raz de marée du jargon de la métapsychologie freudienne et post-freudienne, avec une intention à moitié cachée de normalisation. Mais j'ai senti néanmoins que lorsque les gens du Coral utilisaient ces termes, ils le faisaient dans une perspective « transitionnelle », pour comprendre très vite, « en passant », les expériences dans lesquelles ils étaient volontairement impliqués. De telle manière que ce vocabulaire reflète d'avantage un usage pragmatique et empirique du langage de Winnicott plutôt que les mécanismes kleinien qui évoquent l'objet transitionnel dans la perspective d'un « assujétissement » psychanalytique conventionnel.

J'ai senti que les gens qui travaillent au Coral était plus ou moins assez conscients des perspectives critiques que l'on peut attendre de leur travail.

Il est assez facile pour les gens du dehors de venir et de dire : « Vous ne savez pas ce que vous faites, moi j'aurais pu maîtriser cette crise d'une bien meilleure façon... ». Mais cette sorte de remarques, provient de personnes très qualifiées dans la technocratie de la séparation entre l'acte et l'expérience et qui espèrent trouver la solution de leur problématique dans le système. De telles critiques effectuées du dehors ne peuvent pas toucher ce qui se passe là. Il n'y a plus maintenant un système extérieur qui a le pouvoir de

Coral. The work of comparing the wildly non-comprehending dossiers compiled on each « patient » by the medical authority, for example, with the « other » experience that became possible at le Coral for the subjects of those dossiers. But that perhaps is something beyond the chosen scope of the present practice in the communities.

It seems to me nevertheless, that certain elements are clearly in place for another sort of research. When, for example, Claude, and Alain in his « postambule » speak of living not « for » or « by » the children, but simply « with » them, we can begin to think things differently.

This « thinking differently » means that we make a fundamental distinction between categories of assujétissement and those of autonomy. Between, on the one hand, authoritarianism and on the other hand authority, between order and discipline, between power and potency.

Then, amongst other things, we begin to ask why we find the greatest potency in the smallest and the weakest, and, reciprocally, the greatest poverty in the powerful. It is in this sort of questioning of the nature of « richness » that we begin to doubt ourselves and this make certain real dépassements possible.

David COOPER - Copyright 11-10-79

dire ce qu'il sait car il a le pouvoir de « valider » sa connaissance, pouvoir respecté et respectable. Il y a bien sûr, tout un aspect potentiel de recherche impliqué dans l'évaluation du travail au Coral.

Le fait de comparer les dossiers avec leur étonnante non-compréhension, empilés sur chaque patient par l'autorité médicale avec l'« autre » expérience qui devient possible au Coral sur les sujets de ces dossiers.

Mais ceci ne peut être quelque chose qui va au-delà des perspectives choisies dans les pratiques présentes des communautés.

Il semble néanmoins que certains éléments sont clairement en place pour une autre sorte de recherche. Par exemple : quand Claude et Alain dans son « postambule » parle de vivre ni « pour » ni « par » les enfants mais simplement « avec » eux, nous pouvons commencer à penser les choses différemment.

Ce mode de pensée différent veut dire que nous faisons une fondamentale distinction entre les catégories d'assujétissement et d'autonomie.

Entre d'un côté l'autoritarisme et d'un autre l'autorité, entre l'ordre et la discipline, entre le pouvoir et la puissance.

Entre autres choses nous commençons à nous demander pourquoi nous trouvons la plus grande puissance dans les choses les plus petites et les plus « faibles » et réciproquement la plus grande pauvreté dans ce qui a le plus de pouvoir.

C'est dans cette sorte d'interrogation sur la nature de la « richesse » que nous commençons à douter nous-mêmes et cela rend possibles certains réels dépassements.

Traduit par Alain CHIAPELLO Copyright David COOPER 11.10.79

Traduction sous l'entière responsabilité du Coral.

Tu te moques de moi.

Avec ces mots qui s'ajoutent à mes incertitudes. Les traces d'existence alors que tu vas donner à manger aux poules; le grain. Casimir et Réglisse te reconnaissent à l'odeur.

Je me console d'une écriture.

Faudrait-il encore qu'elle ne soit ni médiocre ni illisible.

Alors je me suis mis aussi à planter des arbres pour espérer les bourgeons de Mai.

Mais je m'en vais souvent palabrer par ailleurs et les arbres manquent d'eau.

L'EAU.

Quand Annie est arrivée de son hôpital de nuit; enfermement et cris d'angoisses; sans langage apparent, elle investit la mare, la mare aux canards. Eau d'un verdâtre douteux.

Annie boit à même le sol. Ce n'était pas possible de la laisser faire. Malgré tout elle échappait (à nous, pas à l'eau).

Alors il me fallut un trajet ailleurs, pour m'asseoir dans le train comme par hasard (?) en face d'un

docteur, spécialiste en microbiologie, éclatant de rire, à mon anecdote inquiétante:

- «Ne vous en faites pas, elle est immunisée. Mais n'allez surtout pas y goûter!»

Non, je goûte à d'autres fréquentations, d'un danger plus insidieux. Chaque fois que je rentre de ces voyages rapides, vos yeux se font inquisiteurs.

Je traduis: «Qu'es-tu allé faire là-bas?»

- «Regarde, aujourd'hui, il y a 23 oeufs. Nous avons repiqué les melons et il faudrait biner les petits pois car l'herbe gagne du terrain».

L'été dernier, nous sommes allés avec les trois filles dans les Pyrénées à Counouzouls.

Nous avons laissé le Coral à d'autres personnes susceptibles d'aimer l'eau et la terre. Un mois après, tout le jardin était envahi comme si cinq mois plus tôt, Gilbert n'avait pas passé le motoculteur, tracé les sillons, fait des semis dans des caquettes, arrosé chaque soir dès les premières faiblesses du soleil.

Il est clair que tout le monde avait pris des vacances et même les herbes, d'autant que si nous avions été là elles auraient eu certainement un peu plus de pudeur.

Pendant ce temps du côté de chez CHOCHO à Aimargues, il y a un guitariste qui joue du flamenco et qui raconte que les armes pourraient se taire une bonne fois pour toutes.

(Est-ce que l'on pourrait foutre la paix DÉFINITIVEMENT aux objecteurs de conscience?)

Aimargues c'est un village entre Nîmes et Aigues Mortes au milieu des vignes et des arbres fruitiers.

Et malgré toute la déraisonnable apparente de notre tentative, ce village a essayé de comprendre.

Limoux

A COUNOUZOLS : Antipsychiatrie en quartiers d'été pour une libre communauté adultes-enfants



« Claude, Marie, les autres et la connivence.



« Un nid vaste, bourdonnant d'activités juvéniles.

Un pays idéal, dit avec une tranquille assurance Jean Esparre, maire pour évoquer «l'innocence Counouzouls». Au cœur des 3.000 hectares de forêts de son territoire, la petite commune, par l'horizontale parfaite et ordonnée de ses toits d'ardoise noyées dans les immensités verdoyantes du plein été en montagne isolée, il est vrai, la foi en un avenir où tout apparaît encore possible ici.

Tout, c'est-à-dire autre chose que la dépopulation galopante 1500 habitants au siècle dernier, moins de 100 au dernier recensement. Tout ou peut-être, pourquoi pas, un souffle neuf, un grand courant d'air béni que la création d'une académie par exemple le soir et l'électrocinéma à las pris ici ou la promotion du ski de fond sur les versants sud-est du col de Jus très proche, et même l'arrivée de nouveaux sédentaires avec l'ouverture souhaitable d'un restaurant en cet endroit passager, selon le mouvement ascendant poussant les citadins à un retour insaisissable en milieu rural et natal.

Tout enfin, et donc, cette explosion d'une existence différente et nouvelle qu'expérimentent ici, cette saison, dans une rustique demeure insaisissable, Claude et Marie Sigale, éducateurs sensibilisés depuis dix ans autour d'enfants délégués.

Des contacts naturels et libérateurs

Un lien de plus, d'ailleurs, pour les époux. Un Limouxais, l'autre d'Aix et les autres membres d'une solide équipe qui poursuivent selon un esprit communautaire, rapprochement entre institutionnel et anti-institutionnel, la création de lieux de vie mêlant adultes et enfants dits "handicapés" en un même épanouissement général.

Le groupe antipsychiatrique des Sigale, en effet, en quartier d'été à Counouzouls, fonctionne à plein temps à Aimargues (l'été) d'après la méthode des contacts éducatifs naturels et libérateurs des enfants. Mais écoute Claude expliquer: "Il faut faire comprendre, d'ici où on peut réussir à briser les enfants des centres concentrationnaires et institutions spécialisées en les libérant en des milieux normaux. Les enfants coupés des difficultés d'adaptation inhérentes à la fréquentation d'hôpitaux trop grands perdent l'angoisse qui les habite, se dés-

habituent des médicaments et acquièrent peu à peu l'autonomie en étant pris en charge et acceptés par la collectivité qui les assure. L'enfer, précise Claude, est de mettre ensemble dans des établissements traditionnels ces enfants: ils alors que le mélange adultes-ces-soeurs, selon un dosage étudié se révèle thérapeutique et positif.

Il faut d'ailleurs souligner, pour de plus amples précisions, que cette pédagogie suppose une pratique en nombre très limité, sous peine de retomber sans cela dans les schémas institutionnels classiques. "Douze enfants, y compris les nôtres, c'est un maximum" ajoutent Claude, Marie et leurs amis non salariés, venus d'horizons divers et ayant fait le choix clair, eux aussi, d'un quotidien différent, auquel on a cru de croire dur comme du fer.

Cu raste, les demandes de plus en plus nombreuses venant de plus en plus de la région pyrénéenne, inévitable comme on sait pour les enfants surtout, et par-dessus tout, on dit long et mieux que des phrases sur les succès probants des méthodes appliquées par les éducateurs d'Aimargues.

L'équipe en effet, travaille soit directement en étroits contacts avec les parents ou, cas par cas, avec les institutions traditionnelles qui confient les enfants pendant des périodes de transition.

Enfin, avec la DASS, pour arriver à obtenir de soigner des enfants à temps complet, sans attendre pour autant de recevoir l'agrement. Mais décrire la communauté adultes enfants de l'équipe Sigale ne peut avoir un caractère exhaustif sans évoquer sans l'absence des aspects matériels de l'entreprise menée.

Si une aide est attendue de la fondation de France, il faut tout d'abord souligner à présent que le prix de la journée par enfant n'atteint que 80 F, cinq fois moins cher que dans les centres spécialisés.

Cette démarche enfin s'inscrit en général comme le prolongement d'une démarche de soutien, un grand objectif primordial et prioritaire; voir exemplariquement la création d'autres lieux de vie similaires et amener une connaissance meilleure de ceux existant déjà.

D'ailleurs en septembre, Claude qui est en contact direct avec les grands noms de l'antipsychiatrie participera à un congrès international pour présenter les travaux et rendre ce genre d'expérience toujours mieux divulguée et sans cesse perçue dans une optique d'approche prudente dénuée de préjugés aussi, mais pleinement orientée d'enthousiasme et d'authenticité.

« Un village où tout apparaît encore possible.

(Photos Bonnet)

Révolte et différence

Alors voilà, pour cet été, les enfants s'adaptent mal à Aimargues et éboulent à l'air dans la maison Mary-Sigale tout en continuant de l'église du village.

Le dimanche en tremble presque, grand nid bourdonnant, comme une ruche, de tant de gélité enfantine contenue chaleureusement en permanence à la sérénité heureuse du groupe d'éducateurs.

Dehors, Counouzouls, connaît la prenamte vie champêtre que locaux, résidents catalans et normaux n'ont pu conquérir allégrement, l'été durait, selon une cordiale villageoise, intacte et vivante que la présence de 3 listes pour 80 votants en mars dernier n'a pas entamée...

Michal TARRIUS

A y regarder de plus près, on s'aperçoit qu'il y a ici des anarchistes, des communistes, des objecteurs de conscience, des gens qui sont venus voir au Coral, apporter des vêtements, du soutien, et ça va du garde-champêtre jusqu'au maire en passant par l'instituteur, l'épicière, le paysan et le boulanger.

Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas de consensus. Le consensus n'existe que sur des lieux communs et on a alors recours à un bulletin de vote.

C'est beaucoup plus compliqué.

Il s'agit d'événements où s'entremêlent les choses de la vie, les quotidiennetés et le champ social.

Notre époque plus qu'aucune autre est caractérisée par le MORCELLEMENT. Notre tentative se situe aux antipodes. Il est question de VIVRE AVEC.

J'écris là, sur la table que nous avons clouée en 1977. Les enfants sont partis à la mer avec des gens de passage. Un passage qui s'inscrit dans une ligne communautaire.

Marie étend du linge (la machine à laver tourne sans discontinuer). Gilbert construit de nouvelles cages à lapins car ils se reproduisent vite.

Louis-François, Hélène et Roger regardent un film à la télévision. Le soleil imprègne les légumes.

C'est une maison blanche posée dans les vignes à la lisière de la Camargue. La simplicité même, avec un hectare de terrain, beaucoup de plat pays, quelques cyprès qui se profilent vers Aimargues au goût du vent.

En trois ans, de la vie advenue de nos histoires un peu bleues. La construction d'un poulailler et d'un cochonnier, la présence l'hiver dernier d'une grande cheminée; l'aménagement d'une nouvelle chambre...

De la musique par dessus cet univers où l'enfance est possible. Il s'agissait bien de cela, au départ: re-découvrir des endroits où la vie se vive, où les jeux se jouent, où les nuits se rêvent, où les regards se regardent.

Offrir des moments, où l'on peut s'asseoir au coin du feu et regarder sans rien dire et d'autres où l'on peut se raconter et dire ses frayeurs, tout seul dans le noir et dans un grand lit alors que le programme de la télé est fini et que les parents ne sont pas encore rentrés du cinéma.

Je te regarde, tes mains sous le menton. Tu rêves, très triste.

- «Demain, ma mère vient me chercher...»

Mais il n'y a pas grand chose de triste Didier. Tu as vécu deux mois de vacances avec nous. Ces deux mois t'appartiennent. Totalement.

Le Coral est un lieu comme il en existe maintenant une quinzaine dans le Sud et certainement beaucoup plus en France (1). Des lieux où des personnes ont fait des choix différents. Des tentatives de réaliser l'autonomie dans la pratique.

Approcher ce désir fou d'indépendance totale. Non pas pour la finalité d'agir en dehors ou au-delà des autres mais bien au contraire pour s'unir à l'autre dans la plénitude de la liberté individuelle.

Cette autonomie-là passe par des refus fondamentaux, entre autres celui du salariat, ce qui ne signifie pas que nous soyons hors des circuits sociaux habituels.

Nous aimons par exemple la Terre et l'Eau, et le Feu. Aussi nous aimons les enfants qui sont très proches des éléments. Non parce qu'ils sont soit-disant plus innocents, mais tout bêtement parce qu'ils sont plus proches des choses de la vie que de la mort. Et lorsqu'ils souffrent particulièrement les enfants qu'on dit fous sont d'une telle lucidité qu'ils nous mettent sans cesse devant la réalité faite d'un langage bien plus intelligible que les mots. Ce doit être une des raisons pour lesquelles dans certaines situations ils se murent dans un silence total.

Aussi préférons-nous accueillir ces enfants-là, habituellement cachés dans des hôpitaux ou des insti-

(1) Cf. « La peste gagne le grand psy » Éditions Le Coral, 1978.

tutions spécialisées qui remettent radicalement en question nos façons d'être.

Il y a aussi ceux qui se révoltent comme ils le peuvent parce qu'ils sont battus, maltraités ou rejetés.

Ceux qui se prostituent et ceux qui cassent. Ceux qui se droguent et ceux qui fuguent.

Des enfants plutôt que des hommes ou des femmes, non pas que nous soyons spécifiquement pédophiles mais la plupart des adultes de par la force des pouvoirs conjugués sont déjà récupérés et bien structurés dans le moule uniforme.

La grande chance que peuvent avoir les enfants en venant partager notre vie, c'est de rester eux-mêmes, c'est à dire leur donner le droit de faire leur choix. Et cela dans la connaissance des réalités. Car il est faux de leur faire croire qu'il n'y a qu'une solution, qu'une voie: celle que leur tracent les adultes et les «maîtres».

Nous n'allons pas leur demander de nous copier ou de devenir nos successeurs. Leur laisser la possibilité d'exprimer leurs désirs, voilà qui sera déjà un pas important de fait.

Et puis, il serait temps d'écouter les enfants.

«Les grands», on a le droit de voter, c'est à dire de faire la loi; on a le droit de partir, de choisir, de dire oui ou non; on a tous les droits, ou presque, ou on fait semblant. Enfin, souvent ça ne va pas très loin. Mais il y a un droit qu'utilise l'adulte dans tous les cas: celui qu'il prend sur les enfants et d'abord sur les siens.

L'Etat institué utilise la famille pour asseoir son pouvoir et la famille rejoue la même scène sur ses enfants. La boucle est bouclée.

Que les parents aient besoin de sublimer leur solitude, leur désamour, leur impuissance, leur ennui;

nous comprenons. Mais ça ne doit pas se faire sur le dos de leurs enfants.

Voilà qui dure depuis des siècles et des siècles. il serait temps que ça change et que nous laissons les enfants à leurs lieux, à leurs espaces, à leurs temps, à leurs désirs...

Il est évident que cette façon d'imaginer la vie leur permettrait un monde nouveau où les soleils seraient possibles.

Soleils et arc-en-ciel, aux connaissances de roses, là où les chevaux s'en vont à la lisière du désert; oasis de forêt et là-haut sur la cime, voir les lacs sur l'autre flanc que dominant les buses aux lentes ailes.

Bertrand Boulin a raison d'affirmer qu'on ne sait pas regarder les enfants et lorsqu'il se lève, tel un Don Quichotte pour défendre leurs droits devant les «étranges lucarnes», j'espère qu'il y a quelques Sancho Pansa pour le suivre.

Et s'il vous plaît, foutez-nous vraiment la paix, les querelleurs et autres légalistes et policiers qui cherchent le mal là où n'y a que tendresse partagée.

Qui possède qui? Qui utilise quoi?

S'il y a quelques individus sordides (ça doit exister), les enfants et ceux qu'ils aiment sont capables de les éliminer à leur façon. Qu'on ne me mette pas en avant, le cas de ces quelques désespérés qui finissent tragiquement dans l'assassinat d'un enfant.

Mais notre monde est plein de sales FOLIES face à toutes ces désespérances.

Les adultes qui aiment intensément les enfants et qui souffrent viscéralement de leur désir savent plus que personne respecter les enfants. Tous les amoureux me comprendront.

Il y a ce désir fou qui vous prend, ces problèmes de possession, de jalousie et cet amour de l'autre qui est plus fort que tout.

Des bavures, il y en a eu et il y en aura, mais qu'elles ne nous cachent pas la beauté de la réalité.

Si cette réalité ne court pas les rues, c'est qu'une fois encore, les parents veulent garder le Grand Pouvoir sur leurs enfants. Et qu'une des choses les plus désagréables et les moins acceptables qui puissent leur arriver, c'est de perdre leur enfant par amour.

Pourtant l'Amour appelle l'Amour; l'Amour sent l'Amour, l'Amour fait l'Amour, l'Amour est Amour.

Le contraire s'appelle l'impuissance, la débilite, la tristesse, la solitude et nous en avons tous notre poids, toujours trop pesant, toujours trop lourd.

C'est bien de cela qu'il s'agit; chaque fois que nous avons peur et particulièrement peur d'aimer, nous commettons les pires actes. Des actes tellement destructifs que certains enfants, et ils sont nombreux, vieillissent avant l'âge et deviennent eux-mêmes de «drôles d'adultes», à toute vitesse.

Ainsi Olivier...

Je reçois un coup de téléphone de Paris:

- «J'ai un jeune qui se prostitue et que j'ai récupéré chez moi. Voulez-vous le prendre au Coral?
- Et lui qu'est-ce qu'il en pense?
- Je vous le passe.
- J'aimerais venir chez vous, changer de vie.
- Viens nous voir, on discutera et puis on verra ce qu'on peut faire ensemble.»

Entre temps j'apprends qu'Olivier a treize ans, qu'il est fugueur, qu'il est recherché par la police avec sa photo dans « France-Soir ».

Je réussis à entrer en relation avec son juge d'enfants. D'abord hésitant, après avoir pris des renseignements, il accepte de laisser quelques jours Olivier au Coral. Je suis informé qu'Olivier est dans une institution de la région parisienne, et c'est de là qu'il a fugué. Enfin, je reçois un coup de téléphone de la mère qui me signale son passage dans les prochains jours.

On est en janvier. Olivier a disparu depuis le mois de novembre. Il arrive au Coral par le train et comme nous ne l'attendons pas à la gare, tranquille il va se réfugier au Commissariat de Police de Lunel.

Heureusement qu'il parle immédiatement du Coral et non de son identité... Immédiatement, il se plait, il s'adapte, il VIT.

L'institution réapparaît par l'intermédiaire de son Assistante Sociale et de ses Educateurs.

Olivier veut rester au Coral. Ça semble possible.

La mère débarque avec son mari. Ils sont comédiens et font une tournée du côté de Nîmes.

- «Vous allez voir, il n'est pas simple. Il va fuguer. Il va vous voler. Vous ne le supporterez pas longtemps. Je suis venu faire une enquête pour l'institution. Ils veulent savoir si Olivier est bien chez vous. Il faut que j'aïlle voir».

J'explique à cette dame que le Coral est un lieu de vie et qu'il appartient d'abord aux jeunes. Il faut donc essayer de respecter cette nouveauté, comme une sorte de virginité. Ainsi l'enfant peut avoir la possibilité de re-naître, de se re-crèer de nouveaux repères, de se reconnaître.

Les parents ont un rôle essentiel à jouer. Nous tenons à le respecter. Les enfants reviennent dans leur milieu d'origine quand c'est possible et le plus souvent. Nous faisons à ce sujet un travail essentiel dont je parlerai plus loin avec les familles, sous forme d'une rencontre une fois par mois.

La mère d'Olivier commence à m'expliquer qu'elle a beaucoup de travail et qu'elle ne pourra certainement pas venir aux réunions.

- «De plus, Olivier est en institution et je ne vois pas ce que je ferais à venir ici; j'ai d'autres choses à faire».

Pendant tout l'entretien, le mari n'a pas dit un mot. J'apprends qu'il n'est pas le père d'Olivier et

qu'Olivier l'a su à dix ans, suite à une altercation entre eux.

- «Il faisait des devoirs avec lui et il a peu de patience. A un moment il a voulu le giffler.

Je ne l'ai pas supporté. Alors je lui ai dit, arrête tu n'as aucun droit sur lui; tu n'es pas son père.

J'ai l'impression qu'à partir de ce moment ça n'a pas été du tout et il a commencé à fuguer».

Quand on va se quitter, elle me pose une dernière question:

- «Il faut que vous me disiez qui vous a envoyé Olivier au Coral.»

- Pourquoi?

- C'est le juge qui veut savoir et je veux déposer plainte. Vous comprenez, il paraît qu'il était à Piggalle. C'est dégueulasse.

- Mais Madame, c'est parce qu'une personne l'a recueilli sur le trottoir et m'a téléphoné qu'il a pu sortir de cet enfer et être ici parmi nous.

- Je vous demande le nom de cette personne sinon vous aurez des ennuis.

- Madame, quelqu'un m'a téléphoné un jour anonymement. Il a eu un comportement très positif. Même si je connaissais son nom, je ne vous le dirais pas. Il serait peut-être plus intéressant de savoir pourquoi Olivier en est arrivé à ce point et en quoi vous êtes impliquée là-dedans.»

Olivier est reparti chez lui pendant les vacances et bien entendu nous n'avons plus eu de ses nouvelles. Entre temps, l'institution a demandé un RAPPORT DE COMPORTEMENT (!) que je n'ai pas fourni.

Olivier est assez grand pour dire comment il a ressenti son passage ici, ce qu'il en a retiré et à partir de là ce qu'il veut faire. Mais lui en laissera-t-on la liberté ou même un semblant de possibilité?

Et puis qui a pu supporter qu'en trois ans il fasse plus de 70 fugues et qu'il reste au Coral sans poser de problèmes particuliers pendant plus de six mois avec une amorce de scolarité?

On s'aperçoit qu'Olivier a pu faire des choix qui ont abouti à un lieu où les choses deviennent possibles mais les parents, peu préparés à cette situation et aidés en cela par l'institution, ont vécu ce temps comme un échec; et culpabilité sur culpabilité ils arrivent à nier toute évolution.

Que peut devenir Olivier dans cette galère? Le peu de temps qu'il a passé avec nous et ce que nous avons appris de lui nous a laissé comprendre qu'il ne sera pas facile de l'aider, entouré comme il est par des structures avant tout répressives qui veulent à tout prix le moduler selon les règles en vigueur.

En effet, nous ne pouvons pas faire de miracle et nous ne sommes pas des sorciers.

Si le milieu d'origine ne nous aide pas et n'est pas partie prenante de la tentative, en général on est mal barré!

Nous demandons toujours aux familles de participer, à leur façon. Les parents doivent être présents dans nos histoires et nos discours.

Les jeunes qui viennent ici, ne nous appartiennent en RIEN. Ils appartiennent pas plus à leur famille, mais toute leur naissance et leur maturité passent par la loi et la parole des parents. Ne pas tenir compte de cette réalité risque de fausser les rapports et ne fait qu'agrandir le gouffre déjà profond.

L'institution accepte souvent inconsciemment le REJET et ne fait que l'accentuer. On arrive à cette aberration: les parents d'un côté, les «substituts parentaux» de l'autre, les spécialistes soignants encore ail-

leurs et l'enfant trimballé entre tout ce monde, souvent sans liaison aucune.

Olivier, comment veux-tu t'y reconnaître? Il pleut dans ton coeur. Rappelle-toi, un jour tu en avais assez de tout et surtout du froid de l'hiver et de sa grande solitude. Ta maman était quelque part ailleurs, toujours ailleurs, alors tu as décidé de partir. Comme ce n'était pas simple, tu es allé chez ta grand-mère et tu as fauché cinq mille francs dans le matelas. Avec cet argent tu as acheté plein de victuailles, tout ce que tu aimais et plus encore. Des poulets, du saumon, des pâtés plein de coca cola, des fruits de toutes sortes, des noix de coco, des ananas, des figues et même du raisin et des fraises. On trouve de tout dans les supermarchés avec de l'argent. L'argent, ça ne remplace pas l'amour de maman mais ça aide à acheter et à pouvoir remplacer cette immense absence. Et puis pour te tenir compagnie, tu t'es trouvé une perruche de toutes les couleurs, un oiseau des îles qui vient manger dans votre menotte.

Petit oiseau, je vais te raconter tous mes gros malheurs et tu me regarderas et tu me chanteras à ta façon et je caresserai ton beau plumage. Olivier dans sa cave fut vite découvert par des grandes personnes et ramené par ses parents.

Après qu'il se fit bel et bien engueuler, la mère fit partir l'oiseau acheté avec l'argent volé et pour faire voir à son fils qu'elle l'aimait vraiment elle en acheta un autre semblable avec du bon et vrai argent gagné par elle.

- «Je comprends pas me dit-elle. Il s'en est pas du tout occupé. Il l'a complètement ignoré. Pourtant c'était la même perruche. Vous voyez comme il est bizarre! Je ne connais jamais ses réactions, on ne peut rien en faire».

Elle ne pouvait pas savoir qu'Olivier avait mis tout son désespoir et tout son amour dans ce petit oiseau, que c'était l'oiseau de cette fugue et qu'il l'aimait plus que tout au monde.

La mère voulait effacer cette histoire et s'y mettre à la place. Devant autant d'incompréhension, Olivier allait re-fuguer.

Et puis comme on ne peut pas aller toujours voler sa grand-mère, qu'on est jeune, qu'on se sait beau et qu'on sait aussi qu'il y a beaucoup de gens qui sont seuls, avides d'affection, on finit par faire un tour du côté de Pigalle où il se trouve toujours quelqu'un pour vous prendre en charge, mais à quel prix et avec quels risques?

Olivier où que tu sois, ne te laisses pas aller à la désespérance, nous sommes toujours quelque part.

Ta mère est repartie sur les routes. L'institution a remis ton nom sur ses listes. Peut-être que dans ce nouveau train, tu feras une rencontre où tu arriveras à imposer ta joie.

Il y a toujours du soleil du côté de l'aube et sur les chemins, les sourires ont parfois sensations de myrtilles et de framboises.

Le soir où tu es arrivé, tu m'as dit dans la voiture qui te ramenait au Coral:

- «Je viens de nulle part»

Et un peu plus tard:

- «J'aimerais trouver».

Tu trouveras si tu veux bien te surpasser et puis si tous les autres te laissent voguer sans trop agiter les vagues.

De toute façon, il y a toujours moyen de trouver une porte ouverte sur demain.

A bientôt... (1)

(1) Olivier a redemandé à venir ici, avec tellement d'insistance qu'il a réussi, tout dernièrement. Il est de nouveau avec nous. Bonne chance Olivier !

MAI 1979.

Le mois de Mai a goût de vie.

Patrick est allé à la piscine avec des copains d'Àimargues.

Ce qui fait surtout signe en fin de compte au Coral, ce sont ces poules et ces petits canards que l'on trouve au jardin malgré le grillage. Un jour, la dinde nous est arrivée de derrière la lignée de cyprès avec douze poussins. Puis après les avoir fièrement montrés, elle est repartie les grandir dans les vignes...

L'acte de vie est bel et bien signé.

Vous ne voulez pas être passionné après cela?

Je me rappelle de deux compositions françaises à l'école primaire où l'instituteur s'était moqué de moi, pour deux phrases.

Dans la première, je décrivais un enfant qui se faisait beau pour l'anniversaire de sa mère et qui s'était mis du «sembon». Non seulement l'insti s'était moqué de moi devant tous mais j'avais eu droit en prime à un zéro qu'il fallait montrer aux parents. J'aurais dû écrire «du parfum».

A la récré, j'étais la risée de quelques balourds. Une autre fois j'avais écrit «j'ai envie de marcher la tête haute». On me rétorqua que la tête est au-dessus des épaules, ni haute ni basse.

Ce genre d'incompréhension soutenue par mes parents qui s'esclaffaient puis faisaient remarquer la note, puis réprimaient, ajoutait à mon amertume.

Aussi le soir, je fuyais avec Jeannot sur les collines avoisinantes pour me laisser aller à d'autres fugitives tendresses.

Existait toujours une cabane abandonnée pour accueillir nos corps en gestation .

Correspondance du mois de mai.

Car à cette époque nous avions l'excuse du lilas et nous revenions étincellants, après notre odyssee couverts de fleurs pour nos mères en attente.

Si je remonte encore plus loin dans le temps, je sais qu'autour de mes deux ans j'échappais à mes parents quelques mois, à cause de la guerre. Je vécus dans une ferme à la campagne, à Granès près de Quillan dans l'Aude, chez mon grand-père maternel et ma tante, au milieu des poules. Et là, voulant m'y installer, de peur qu'on me reprenne, avec ce désir de me tracer, je mangeais des crottés de poules.

J'affolais la famille qui ne comprit pas cette expression affirmée de rester dans ce lieu de vie.

Je revins à la ville; scolarité oblige. Mais tous les dimanches mes parents enfourchaient les vélos et s'évadaient à Granès. A mi-chemin, on s'arrêtait du côté d'Espéras pour déjeuner de quelques oeufs durs et de tomates avec du sel.

J'ai gardé un étrange souvenir du goût frais et juteux de ces tomates mangées avec les doigts et qui parfois dégoulaient sur le pantalon propre.

Cris de mère.

On remontait ensuite, en longeant une petite route en côte, bordée de cognassiers et de pins.

Nous parlons de construction avec des éléments simples. Les enfants qui naissent dans les villes sont bien dans un continuel morcellement.

Il suffit d'y regarder d'un peu plus près. La folie naît là et s'y gangrène à une vitesse effrayante. Il est bien certain que les structures sociales se basent sur des histoires de pouvoir et ont pour but de les consolider. Le pouvoir se nourrit de morcellement, si bien qu'il en devient glouton.

Ce n'est pas au nom de la démocratie que les hommes s'affublent de trente six partis mais bien parce qu'il s'agit de division, de destruction, de mort dont les rapaces s'approprient le pouvoir.

Dans les pays de dictature et de parti unique, il y a trente six équipes de foot-ball ou trente six toiros ou trente six lotos. Tout cela secrète le morcellement. Nous sommes bien au même endroit que cette mère qui a tellement de pouvoir sur son enfant qu'elle n'arrive pas à le laisser partir, à le laisser vivre. Soit qu'elle le désire infernalement, soit parce qu'elle le rejette cruellement. Dans ces cas extrêmes, l'enfant ne peut plus se sortir de l'intériorité maternelle et il lui arrive même de ne pas pouvoir se trouver, de ne jamais être.

Notre société est malade de la même façon. Et quand je parle de mère, qu'on m'entende bien; je ne parle pas de la maman ou de la famille (ce serait facile) mais bien de tout un champ social qui a secrété cette maman. Les psychanalistes se trompent en individualisant les responsabilités.

Rien n'est affaire d'UN.

Bien entendu, les choses sont un peu plus viables lorsqu'on les partage, au milieu des choses de la vie qui se nomment: l'eau, la terre, le feu...

Il ne s'agit pas de montrer des modèles. Les mots sont traîtres. Chaque tentative est exemplaire. Elle appartient à ceux qui la créent et la vivent.

Chacun est en soi un petit chef d'oeuvre. Mais il ne peut pas être question d'un mouvement dans le sens de la création; plutôt de mouvance.

Deligny m'écrivait le 13 mai 1979,

«Les tentatives sont autant de parcelles où se focalisent les courants les plus contradictoires des idées qui sont dans l'air du temps, chacune restant maîtresse de sa propre ligne, de sa propre démarche. Il en est de même en cinéma et en peinture: qu'en serait-il d'une oeuvre où se mélangeraient tous les styles? Cette diversité est nécessaire afin d'esquiver un tentativisme qui prendrait le relais des «ismes» fatigués.

Il ne faut pas théoriser l'ensemble des tentatives mais affirmer paisiblement les particularités, les singularités.»

Calamar le cheval, vient voir dans les escaliers si nous sommes bien levés et si nous pensons à lui porter du foin, ainsi qu'à tous ses autres compagnons qui s'appellent cochons, canards, poules dindons etc...

Les voisins ont eu l'autre matin la visite de Calamar qui passait sur le chemin pour aller voir les copains Camarguais, un peu plus loin. Insupportable liberté.

La terre. Nous avons la chance d'avoir de la terre et surtout d'y faire pousser des légumes. Salades, radis, pois, haricots verts, tomates, poivrons, courgettes, épinards, betteraves, aubergines, pommes de terre, carottes, navets, ail, persil... Nous sommes en plein dans le mille.

Ajoutons-y la fabrication du pain.

Certains me disent souvent qu'il s'agit de rêve, d'utopie, de poésie, papillons et petits oiseaux.

Nous serions hors de la réalité! De quelle réalité s'agit-il? Ce genre de discours a été dit et écrit des centaines de fois. Ça ne fait rien. Ce n'est pas entendu.

La réalité est ailleurs.

Dans le profit, la rentabilité, la consommation. Bien sûr on sait tout ça.

Et nous nous laissons agir depuis des siècles. Alors que se passe-t-il? Il semble bien que le pouvoir ait réussi à subvertir le désir. Son triomphe s'affirme là. Le peuple est esclave plus que jamais et il se laisse trainer, mener en se donnant l'illusion de la liberté, la grande, la belle, la révolutionnaire; le soir du 14 juillet. Vivent les feux d'artifice!

Et pourtant, aller cueillir des petits pois le matin, les écosser, les manger à midi avec quelques carottes, un oignon, un peu de salé de cochon, des cotelettes de mouton grillées au feu de bois, avec un bout de pain conçu la veille et un verre de vin de Vauvert... Je vois Gilbert jubiler et dérouler sa langue entre ses lèvres.

Il faut savoir aussi que désherber n'est pas très agréable et que le jardin fait mal aux reins, qu'on assiste quelquefois à des catastrophes, impuissants. Quand on sait la vie d'usine, de bureau, de ville et de métro, on se demande comment nous avons pu nous laisser à ce point pervertir.

L'avenir n'est pas que tout le monde aille fabriquer son bidule à la campagne, avec les chèvres!

Mais peut-être serait-il possible que tout le monde ait le désir de créer son propre «bidule» selon son propre cheminement.

Dire aux gens que c'est possible; FACILEMENT POSSIBLE. A la campagne mais aussi à la ville,

à la montagne, en bateau, en Europe et ailleurs. Là d'abord où on se sent bien.

Se choisir un espace, un milieu, des personnes.

Quand je passe la matinée à arracher de l'herbe je reviens boire le pastis, les reins en compote. C'est une autre fatigue. Et puis je vais m'allonger sur le grand lit, à écouter battre ton coeur, à te caresser les lèvres, à te dire des silences de regards. Visiblement je vous aime!

Pendant ce temps, les enfants préparent un gâteau au chocolat avec Geneviève. La vie est telle qu'au mois de mai, nous sommes couverts de roses et les cerisiers s'enflamment. Nous avons déjà repiqué les courgettes et les melons: la vie en puissance

Cédric a cinq ans et ne parle pas.

Tout se communique avec les doigts, les regards, les sourires et les pleurs.

Cédric quand tu lèves la main droite pour me saluer et que tu éclates de rire quand je reviens... Cédric enfant de vie.

Cédric, attente de ta maman et c'est si LONG que tu ne veux pas grandir. Cédric qui s'est arrêté de pisser au lit quand il s'est rendu compte que ça nous embêtait sérieusement, faute de draps.

Tu grandiras extraordinaire bonhomme; vers demain. Il t'appartient à tous égards.

Il y a quelque chose qui m'exaspère un peu, beaucoup, passionnément; ces histoires de fraternité à date fixe. Par exemple la fête des mères ou la Noël. On vous tire les larmes aux yeux; il se passe de l'extraordinaire. Les gens s'embrassent, se tendent la main. Une fois, deux fois, trois fois par an, tout au plus. A date fixe nous avons la permission de la fraternité. Et pourquoi pas tous les jours?

Qu'est-ce que ce pays où s'aimer ouvertement, où se montrer fraternel, n'est possible que quelques fois dans l'année?

Alors, cette façon de vivre, où la fraternité est possible, où l'amour est déclaré; où la joie est permanente, serai-elle marginale, farfelue, incompatible?

Nous sommes allés en Egypte dernièrement. Voilà un pays où la fraternité semble permanente. vous pouvez aller n'importe où, à n'importe quelles heures, il y aura toujours quelqu'un pour vous sourire, pour vous faire la fête. Les enfants bien entendu sont de joie, comme la vie de ce peuple. Et Dieu sait qu'il connaît des difficultés majeures. Je plains les per-

sonnes qui y vont en voyage organisé et qui sont trimballées de tombeaux en temples, de mosquées en pyramides, n'ayant pour repères que leur guide avide de leur faire tout voir des vestiges du passé, en leur cachant la vérité présente!

Et qu'on ne me parle pas de misère. Ou alors de quelle misère s'agit-il? En rapport à quoi? Dire qu'on leur donne le goût de nos saloperies, de nos richesses, de notre plastique. Consommez, consommez!

Une de nos erreurs historiques (elle se perpétue à tous les niveaux) c'est d'être allé nous occuper des autres pour quelques profits qui nous retombent un jour ou l'autre sur la gueule.

En Afrique du Nord, au Vietnam ou ailleurs.

Et à chaque fois on leur a refilé avec, nos envies de mort, de haine, de vengeance et de luxe!

Pareil, ces histoires d'IMP, d'institutions et d'éducateurs. On a enseigné à plusieurs générations de travailleurs sociaux qu'ils étaient des substituts parentaux et ça continue!

Faire comme si. Quelle folie!

Jeux dangereux sur le dos des gosses.

L'éducateur est travailleur, utile dans cette société de REJET, qui vient empocher son salaire grâce à l'handicap, je dirai à la DIFFÉRENCE de celui qu'on cache et qu'on assiste. Il vient faire ses quarante heures dont bon nombre en réunions mais la vie est ailleurs. Qu'il s'en tienne donc à son rôle de gardien et qu'il ne s'imagine pas être le grand sorcier par qui tout est possible.

Il n'y a pas de secret mais des simplicités de bon sens. Ne pas s'occuper des autres mais VIVRE AVEC.

Mettre et laisser mettre les débiles, les psychotiques, les caractériels, les épileptiques, les cas sociaux dans le ghetto institutionnel, c'est les retirer de la réalité sociale qui n'admet aucun ralentissement à ses projets de profit.

Les travailleurs sociaux sont bien les pantins de la situation. S'ils ne se le cachaient pas, il y aurait peut-être une évolution possible de l'institution. Mais quand on y regarde de plus près, on s'aperçoit qu'ils sont les instruments solistes de l'assistance. Accepter de travailler pour mettre la différence à l'écart, c'est accepter tous les concepts politiques qui favorisent avant tout la rentabilité et le capitalisme, dans les sociétés libérales ou totalitaires.

C'est comme ceux qui fabriquent des armes et du nucléaire et qui se battent pour la paix.

Changeons de vie, bon sang, tant que c'est possible!

Il m'arrive encore de me disputer avec mes parents comme à quatorze ans. Pour ces histoires que je viens de vous raconter. Et puis cette certitude qu'ils ont d'être comme tout le monde.

- «Si tu étais fonctionnaire, tu serais assuré de..

- Mais qu'est-ce que tu fais exactement? De quoi vis-tu? Et ta retraite? ».

Dans les écoles d'éducateurs où je vais souvent raconter notre histoire dans le but de leur donner le virus, une question revient:

- «Mais après qu'est-ce qu'ils feront les jeunes que vous accueillez? »

Après quoi? Et toi, est-ce que tu sais ce que tu feras demain? J'ai l'impression que cette question signifie:

- «Qu'allez vous devenir dans cette aventure?»

Je ne sais pas.

Toujours répondre je ne sais pas à ce qu'il se passera demain. Cela dépend si peu de chacun.

Faire ce que nous faisons est une possibilité ICI et MAINTENANT. Quelle est cette prétention des hommes de vouloir à tout prix tracer leur vie et des fois celle des autres? Et pourquoi pas tant qu'on y est, décider du jour de sa mort? Et après?

La question posée est encore celle de la peur, de la mort. Il faut s'inventer des paradis, des dieux, des diables.

Pourtant cette possibilité d'aujourd'hui, cette tentative qui persiste est bel et bien un acte inscrit, un témoignage vivant.

Louis est arrivé, casseur de carreaux, angoissé d'institution psychiatrique et autre, se demandant comment il pourrait s'en sortir.

Il est venu ici, pendant que l'institution et ses occupants prenaient des vacances. Les retours étaient difficiles. Nous supportions mal d'être là, un relais maladroit alors que Louis nous signifiait un désir de rester chez nous.

L'Administration mit le halte-là. Les lieux de vie n'ont qu'à se faire agréer. Pour accueillir des gens différents, il existe des établissements spécialisés. Un point c'est tout.

Il fallait choisir. Ce fût l'hôpital psychiatrique. Là il y a du personnel compétent, des médicaments de toutes les couleurs, des bons repas équilibrés et de l'ergothérapie en prime. Ça justifie bien quatre cents ou cinq cents francs par jour et par pensionnaire! Faites vous-mêmes quelques calculs et vous serez étonnés.

Mais là n'est certainement pas l'essentiel car nous avons tous accepté de baigner dans le gaspillage, de quelque bord que ce soit.

J'affirme que le temps passé par Louis au Coral, n'a pas été ni un leurre, ni image, ni un mythe, comme certains voudraient nous accuser de donner des illusions et puis fuir nos responsabilités.

Louis a pu vivre une réalité toute différente durant laquelle il a pu acquérir certaines forces hors de la camisole chimiothérapique et du morcellement institutionnel. Cet acquis lui appartient, il n'est plus question de le nier. L'espoir appartient à tous, à tous moments. Il est fait de signes. Mais il n'y a pas de signe définitif. Sinon ceux imposés par la loi qu'il faut toujours adapter et transformer, si on veut qu'elle soit viable.

Alors quand vous me dites avec un ton affirmatif:

- «Ne va-t-il pas souffrir davantage s'il revient dans l'institution, après vous avoir connu?»

Je préfère croire que cette connaissance lui permettra au contraire de lutter avec plus de courage. Il y en a marre de faire des paris toujours négatifs et de se lancer dans le pessimisme à gogo! Comme si on interdisait aux ouvriers de lire Marx ou de regarder un film engagé de peur que le lendemain ils soient moins productifs.

Et puis je veux vous dire que nous avons vu revenir des jeunes, cinq mois, un an, deux ans après et nous dire:

- «Bonjour, comment ça va? Moi pas trop, mais je pense souvent à vous...»

Et ils sont repartis, vers leur ailleurs. Car nous nous opposons, pour les mêmes raisons, autant au FUSIONNEMENT qu'au MORCELLEMENT.

Annie, ELLE, est toujours là.

Avec ses balancements, ses cris, sa grande bouffe, son amour de la musique, ses jeux d'eau.

Ça fait deux ans et les autres lieux ont du mal à l'accepter, même quelques jours. Cela fait partie de nos contradictions, ou plutôt de nos limites.

Alors toute sa vie au Coral, Annie? Certainement pas, sinon nous recréerions le même schéma que l'enfermement traditionnel. Finir un jour à l'H.P., Annie? Je ne le sais pas; je ne crois pas; je ne l'espère pas.

Ce que je sais, ce que je vois, un jour Annie est arrivée entre son père et sa mère, aussi angoissés qu'elle et en ayant très peur. L'un et l'autre la supportant et se supportant à travers elle, depuis dix huit ans et personne n'arrivant à s'en sortir. Au milieu, l'institution gardant Annie quelques heures par jour...

Elle est arrivée avec des plaies et des trous dans la tête qu'elle se faisait en s'enfonçant les doigts et un plâtre à la main droite pour éviter qu'elle ne se morde jusqu'au sang!

En vivant avec nous il ne s'est rien passé de miraculeux. Rien d'extraordinaire. Nous n'avons pas la prétention d'être les guérisseurs de tous ses maux.

Et quel est le charlatan qui pourrait d'ailleurs accepter ce rôle? Quand on vit avec ces jeunes qui par leur comportement quotidien, par leur souffrance, leur silence, leur questionnement, remettent radicalement en question nos façons d'agir et nos structures de défense?

Lorsque la psychiatrie, l'analyse se met au service du pouvoir; elle ne fait que le protéger et le renforcer criminellement au détriment de toutes ces personnes qui essayent pourtant de toute leur force, d'y voir plus clair. Mais le danger est trop grand pour le ronron habituel qui sert si bien la machine en place.

C'est cela qu'il faut dénoncer aussi dans le freudisme et le lacanisme qui ont adapté une recherche passionnante pour l'homme au profit d'une élite qui manipule encore mieux les masses aliénées. Ce qui est révolutionnaire est toujours récupéré à toute vitesse pour éviter le socialisme et le communisme intégral; pour empêcher le partage total et l'autogestion.

Le pouvoir ne peut pas accepter la fête continue. Les esclaves n'auraient plus le temps d'être à son service.

Quant à Annie, en vivant avec nous, elle a pu un peu mieux supporter son angoisse et sa difficulté d'être. Elle a pu se retrouver avec l'eau, la musique, le silence, l'espace, la paix. Les trous de la tête ont disparu, les morsures se sont atténuées.

Au même moment sa mère a littéralement explosé, vécu à cent à l'heure, connu l'aventure.

Tout est encore possible, faisable, pour elle et Annie.

Ce possible, nous l'entretenez, nous le favo-

risons. Et même si pour une raison ou une autre, ça se continuait dans une institution, Annie ne serait plus la même.

Nous faisons l'amour; nous ne faisons pas l'amour sans arrêt et un jour nous nous arrêtons de faire l'amour. De nous être éclatés totalement, d'avoir resenti comme une apothéose sans finalité, nous permet de repartir le coeur à la tête et le corps au coeur.

Le problème, c'est que les mêmes nous piègent. Ils sont le reflet du contraire, du morcellement, de la mort. En effet, s'ils sont là, c'est bien à cause de leurs problèmes à souscrire à nos vivotements, à nos médiocrités, à nos habitudes. Et ils nous disent leurs écoeurlements, leur indifférence ou leur impossibilité.

Souvent, ils vivent la vie du côté de la mort. Et ils nous la jettent froidement à la gueule. On est bel et bien questionnés fondamentalement.

Alors il est peut-être possible de comprendre pourquoi nous les enfermons, eux et leur questionnement plutôt que d'essayer de ramasser et de rassembler les morceaux au milieu du réseau social, là où ils vivent, dans leur milieu d'origine. Nous préférons nous sécuriser avec des histoires de tests, de calmants, de dossiers.

Quand j'étais petit... J'avais peur tout seul dans ma chambre, dans le noir. J'avais pris l'habitude de m'endormir avec une veilleuse. En grandissant, je lisais, on me supprima ma lampe. J'achetais une lampe électrique. Elle me permettait de lire et d'écrire mon journal sous les draps.

Une nuit ma mère me surprit, me confisqua la lampe et le journal. Quelques jours après, suite à un cauchemar, je me levais et me trouvais paralysé au pied du lit dans l'obscurité. Je chiais là, sur la descente de lit et me recouchais apaisé et content.

Le lendemain, les parents affolés me menèrent chez le docteur. Je crois que c'est ce jour là qu'il me prescrit des ampoules «pour rendre intelligent».

J'ai toujours peur dans le noir, mais je ne suis plus seul. Et j'adore te caresser à la lueur de la veilleuse, tes seins me frôlant; une histoire de regards au ralenti. Te sentir dans tous les sens; danse des corps et corps en transes.

Et tout le reste qui reste indicible.

Il est là le drame: dans ce que je ne peux pas écrire, faute de génie.

De la plus haute solitude au plus extraordinaire nous.

Je dis bien écrire et non exprimer.

Alors, revenons-en sans cesse à des choses simples.

Une journée, ça commence par le soleil, toujours le premier à se lever; la basse cour suit, puis les mômes.

Des jours, des gosses nous rejoignent au lit. Espérances de caresses. Et mieux encore.

Nous voir au lit. Nous regarder. Nous toucher.

Ce n'est pas du voyeurisme ou du laxisme. C'est une histoire bien différente des coups d'oeil derrière le trou de la serrure. Le tabou sexuel vole en éclat. L'institution le met en avant et c'est bien normal. Comment pourrait-elle survivre autrement?

Le tabou sexuel est continuité de morcellement. C'est du même type que: «il faut frapper à la porte avant d'entrer dans le bureau du Directeur.» ou «le linge sale sera porté tous les mercredis à la lingerie.»

Voilà qui nous domestique à l'obéissance sociale, pour tenter de devenir des citoyens dociles; de ceux qui feront la masse silencieuse. A moins que réellement écoeurés, ils ne se révoltent et finissent dans les geôles.

Le mal originel, nous y revenons, reste le morcellement. Il faut se rendre à l'évidence. Nous sommes nés morcellés, en petits morceaux. Pendant deux ans on peut avoir la chance d'une mère, d'une famille, d'un milieu qui nous mette à disposition tous les moyens pour joindre les morceaux.

La réalisation se fait avec plus ou moins de bonheur. Souvent, entre deux et six ans, il devient création, merveilleux de créativité. Nous entendons les plus beaux mots, nous voyons les plus beaux dessins. Hélène a réalisé des petits chef-d'oeuvres durant cette période. Aujourd'hui elle a douze ans et elle me demande de lui faire des dessins pour ses cahiers. Elle ne sait plus. Entre temps, il y a eu la structure, les tables de multiplication, l'analyse grammaticale, les habitudes à prendre, les fixités et surtout le tabou sexuel.

J'enrage quand j'entends dire que les enfants sont innocents. Ils sont innocents de rien, ils sont: VRAIS.

Et la vérité est une arme politique, comme la poésie. Elle est dangereuse! Alors, il faut la structurer.

C'est pire qu'un rouleau compresseur, la structure écrase sans pitié. Regardez Mai 68. La fête, l'éclatement, les interdits par dessus bord. Un pouvoir qui perd pied, de façon déraisonnable. Et la structure qui réapparaît, plus décidée, plus monstrueuse que jamais.

Lorsqu'elle est imposée, elle me rappelle l'Attila qu'on nous décrit dans les livres d'histoire. Il ne reste derrière elle, allongés, que quelques nostalgiques.

Et puis ça va plus loin, la peur du sexe. Le tabou. Cause évidente de morcellement. Nous avons fabriqué là encore des catégories, des sous groupes, des minorités.

Il semble évident que nous sommes tous bisexuels, que nous avons tous en nous les déviances plus étranges. Se fixer sur l'une ou l'autre de ces déviances ou être un gentil hétérosexuel heureux jusqu'à la découverte de son cocuage, est également malsain. La fixation hétérosexuelle est aussi pauvre que la fixation homosexuelle, à la différence près (elle est de taille!) que la première reste le modèle social actuel.

Nota : Un peu maladroit ce que je viens d'écrire là. On dirait que j'établis la sexualité comme une norme. Or établir est synonyme ici d'instituer! Sexuellement, les personnes sont ce qu'elles sont et puis être homosexuel ou hétérosexuel n'est pas une tare.

Le désir est bien la dernière des choses à standardiser. C'est pourtant bien ce qu'il se passe dans nos sociétés depuis toujours et cette répression qui est la première et la plus forte de toutes doit être clairement soulignée.

Nous arriverons à faire évoluer la «réalité» le jour où nous arriverons à faire respecter les désirs de chacun.

Mais en fait n'est-ce pas le postulat de toute éventualité révolutionnaire?

Au Coral, des caresses possibles, mais pas des amours mythiques ou mystiques. Pas de cet amour qui a permis à l'institution, aux pédagogues, aux pédiatres et à tant d'autres, Deligny y compris de se méfier et en fin de compte d'interdire.

L'amour est le sentiment le plus incontrôlable. Etre capable de le laisser aller sans le «laisser faire» .Il n'y a pas de gens qui sont et d'autres qui ne sont pas. Il y a des gens qui vivent ensemble, avec leurs différences, mais vouloir isoler leurs affects n'est pas meilleur que de les violer. Alors demandent-ils en chœur:
Où sont vos limites?

Ne vous faites pas d'idées, il y en a. Mais nous ne définissons pas la perversité à partir de la même loi ou du même langage.

Nos limites sont celles de chacun et celles du groupe.

Lorsque nous sentons et savons la destruction possible d'un d'entre nous ou du groupe ou des bêtes ou des légumes, nous en discutons.

Nous provoquons le non-dit, le non-signé. Nous aimons dialoguer avec le «non-possible». L'approcher, le toucher, le faire réagir, le prendre au piège.

Alors des fois, comme diraient les psy (pauvres docteurs et spécialistes enfermés dans leur bureau, leur rôle, leur fric, leur diplôme, leur...) c'est thérapeutique.

Je préfère ajouter que ça rend la vie possible. Ni plus ni moins, d'autres fois c'est l'échec. Alors on donne des adresses, on ne laisse jamais tomber. Là-bas, il y a Raymond et Nicole, plus loin Alain, Jeannot et Michèle et dans le Vercors, Josiane et Jacques et du côté du Perthus, Christine, Nando, Polo. D'autres lieux, d'autres possibles rencontres. Yvon, Christiane, Roger, Jean Louis, Anne, Philippe, Dominique, Jean Yves, Mélanie, Sylvain, Francette, Alain, Michèle...

Ce n'est pas un endroit de rêve.

C'est un endroit possible où la vie, l'amour, la mort sont quotidiennement connus, partagés, vécus.

Nous nous levons, à peu près tous ensemble. Nous allons accompagner les enfants au village, à l'école. Contradiction! Vous acceptez d'envoyer vos mômes à l'école du village après ce discours sur la structure?

Il faut bien. D'abord ils aiment changer de lieu, mais surtout ils rencontrent ici et là d'autres têtes, d'autres possibles. Essayer de vivre autrement sans se couper de la réalité sociale. Tel est notre pari.

Avec le village ce pari est continu. Il est certain que les Aimarguois auraient tendance à nous cataloguer, à nous isoler. Nous luttons.

Certains vont à l'école, d'autres vont aux courses, d'autres se font inviter dans une famille. Le garde champêtre vient souvent nous voir. Il semble convaincu. C'est non seulement important mais vital. Etre en dehors de la réalité serait une erreur fatale.

Les gens qui vont vivre leur communauté, cachés, recréent les mêmes processus que le ghetto institutionnel. Et on tombe rapidement dans de sales histoires de sectes et de gourous, où quelques uns prennent leur pied au détriment de la plupart! Infect. D'autant plus infect que le pouvoir ne se gêne pas, aidé qu'il est par les médiocres et les médias, de mettre tout le monde dans le même sac!

En fin de compte, ce n'est pas important et ce ne sont pas des mots qui vont envenimer notre continuité. Nous déjeunons autour du lait, du pain pétri par tes mains qui m'ont éffleuré la nuit même, du café fabriqué par Louis-François. Les bols viennent du Maroc, un cadeau de Dominique. Aux chaleurs, nous déjeunons dehors, sur la grande table de bois que nous avons ramenée de «la Vallée», à Coumeille dans l'Aude où vivent des amis.

Quelquefois, tu reviens du village avec les croissants dans lesquels tu rajoutes un peu de beurre. Et puis nous rangeons, nous balayons, nous nettoyons.

La maison, toujours en mouvement, en fusion, en action, en érection. Les bêtes, le jardin, l'arrosage, le téléphone, les cris, les visiteurs, le courrier, les semis, les cochons qui s'échappent, une rose à sentir, Sissou qui aboie, les lapins, retéléphone, des lettres à poster, et le repas à préparer.

Ce qui vit, respire et transpire la liberté. Il n'est pas besoin de personnes à statuts ou à rôles fixes.

Pas de cuisinier ou d'homme d'entretien ou de lingère ou de jardinier désignés.

Chacun est là, conscient des quotidiennetés et agissant selon ses propres connaissances et désirs.

Ce qui ne signifie pas qu'il faille toujours en rester au même point. A partir d'ici, nous insistons sur

des incompatibilités flagrantes de ceux qui veulent éduquer et qui ont des moyens inadéquats.

Je crois avoir déjà parlé de morcellement, n'est ce pas?

Cette fois nous atteignons le paroxysme. Equipe de direction, équipe administrative, équipe éducative, équipe d'entretien, équipe scolaire, équipe de vacataires. Est-ce que je n'en oublie pas?

Et le défilé continue. Equipe du matin, équipe du soir, équipe du repas, équipe de nuit, équipe de week-end: « dis, quand reviendras-tu? »

Après cela, il leur reste encore la prétention d'éduquer? Quel triste programme. Tout est scindé, torturé, morcellé, coupé en petits morceaux. Et encore, j'oubliais l'ergothérapie, tarte à la crème des institutions. Celle-là, elle est faite pour vraiment y croire!

Un docteur me téléphone un jour pour que je rencontre un jeune qui est enfermé depuis 16 ans dans un I.M.P. Je vais le voir à deux reprises et les deux fois, il était assis à côté de ses camarades, en train de découper des bouts de papier avec une paire de ciseaux. Deux femmes en blouse blanche les gardent et tricotent.

La répétition est inquiétante mais réelle. A l'Hôpital Psychiatrique d'Uzès, pour ceux qui en ont envie, il y a des boîtes de Calissons à mettre en place. Pour quelques centimes.

Et dans toutes les institutions c'est pareil: se prostituer avec du dérisoire, et faire semblant, et avancer avec ces rêves insignifiants. C'est peine à croire, et pourtant...

Au sujet de la prostitution, j'ai quelques anecdotes. Nous sommes en relation avec des copains de Paris qui nous ricochent lorsqu'ils le peuvent des jeunes qui se prostituent du côté de Pigalle. A y regarder d'un peu plus près, on s'aperçoit qu'il se joue là des rapports étranges.

Gérard me dit: «dans l'institution, je vau 300F par jour et personne ne me donne rien. Même l'argent de poche, je dois le mendier. Sur le trottoir je peux me faire la même chose en deux ou trois heures et tout va dans ma poche».

Mais un jour ou l'autre, c'est comme dans l'institution, il y a un souteneur qui raffle le fric. Alors assisté pour assisté...

Il s'agit bien de prostitution lorsque l'enfant se fait enfermer dans un établissement spécialisé. Personne n'en veut hormis quelques individus formés pour et qui sont payés pour supporter l'insupportable. Alors l'insupportable n'a de raison d'être qu'en renforçant son statut d'insupportable.

Qu'on ne me rétorque pas que j'exagère. Voyez un peu les réalités en face, vous qui nous les mettez toujours en avant. Le plus grand nombre des coups de téléphone reçus proviennent des parents ou d'assistantes sociales qui cherchent à placer au mois de juin ou septembre un jeune entre 14 et 18 ans.

«Il est à la limite d'âge, dans telle institution. Je ne sais pas ce qu'il va devenir. Est-ce que vous pouvez le prendre? C'est urgent!»

Lorsqu'on approfondit, on s'aperçoit qu'on devient vite un lieu idéal ou un lieu poubelle.

«Mais vous n'êtes pas agréé...Ah c'est embêtant.

- Nous n'avons pas d'arrêté préfectoral mais nous pouvons négocier chaque cas particulier avec l'organisme de tutelle.

- Mais combien demandez-vous?

- C'est selon vos possibilités, toujours au cas par cas. Il n'y a pas de tarif fixe».

Ici, les institutions, les parents, les travailleurs sociaux sont piégés. Ils n'ont pas l'habitude d'un tel discours et encore moins de telles réponses. Il leur faut des tarifs officiels, des prises en charge de l'Action Sanitaire et Sociale, un agrément, etc...

Savoir si on soigne ou pas. Savoir si on est des spécialistes ou pas. Nous sommes un réseau de lieux de vie et nous avons fait le choix d'accueillir parmi nous des jeunes totalement rejetés.

Il n'est pas question de bénévolat ni de spécialisation. Nous savons que pour vivre à une dizaine de personnes, il nous faut une certaine somme d'argent (de 10 000 à 15 000F par mois). Que cette somme appartient au collectif qui la dépense selon les besoins du moment.

La différence avec l'institution est de taille. On sait que plus de 80% du budget institutionnel va aux salaires. Combien revient à l'enfant?

Dans les lieux de vie, l'argent apporté par le jeune accueilli est contrôlé, géré et dépensé aussi par lui. Ici, nous savons que 30% du budget va à la nourriture, 35% aux frais fixes et aux quotidiennetés et 35% aux investissements (artisanat, jardin, poulailler). Les jeunes qu'on accueille sont bien entendu intéressés en tant qu'individus à la gestion communautaire.

Une dame vient nous voir pour son fils de dix ans qu'elle présente autiste.

Elle a des cigarettes longues, des talons hauts, un sourire violent. Elle cause, elle cause, elle cause. Je ne l'entends plus, je ne la regarde plus.

Lui, il fait tourner les assiettes, les soucoupes. Il en casse, il recommence. Le bruit est différent.

«Il sera bien ici».

Elle n'a même pas demandé si cela était possible, s'il y avait une place.

«C'est ce qu'il lui faut. Vous comprenez, chez nous avec les meubles, notre standing, les relations, en pleine ville... Et puis, vous vivez comme avant».

Vous vivez comme avant, c'est lâché! Avant quoi? Avant la solitude? L'anonymat? La technocratie? Le fichage? L'ordinateur? Le nucléaire?

Allez, laisse tomber. Reprends ta CX12 et ton chauffeur. Vas retrouver ton whisky, tes fauteuils triplement enfoncés, tes larmes au rimel. Nous ne t'en voulons absolument pas. Ça serait trop simple, d'ailleurs tu n'y es pas pour grand chose, pantin au milieu des pantins.

Nous ne sommes pas grand chose de plus.

Peut-être la possibilité de quelques pieds de nez à tous ces artifices. La différence essentielle, c'est que Joël peut venir tout prêt, participer sans se gêner, être enfin.

Ce soir, on va faire de la ratatouille. Nous découpions les courgettes en petits carrés avec des aubergines, des poivrons, des tomates, des oignons. On y rajoute quelqu'ail, des herbes d'ici. On fait revenir le tout dans un petit peu d'huile d'olive. Goûtes-y Joël. Regardes et tu éclates de rire. Ta mère est déjà loin avec toutes ses inutilités qui la détruisent. Et toi plus proche des éléments, tu te sens renaitre sans la nier. Tu te sens plus près d'ELLE.

Je ne sais pas si vous vous êtes déjà donné ce plaisir là: regarder dans une poêle noire ce mélange de couleur avec en supplément l'odeur qui enveloppe les narines et ce petit grésillement de l'huile...Joël saute

de joie dans la cuisine. Il regarde, il sent, il entend.

Constamment des retours à des simplicités, non pas comme avant mais comme toujours, dans l'essence des éléments. La cuisine, c'est vraiment le lieu de prédilection, avec les WC, la salle de bains et le lit. Le lieu de rencontre du corps, des sens, de l'intelligence, des yeux, du coup de main. La cuisine, lieu exigü, où l'on se croise, se touche, se caresse, se sent. La cuisine où l'on fait ensemble des choses qu'on touche avec ses doigts et qui rentrent dans tout le corps et qui font plaisir et qui font vivre. Ces histoires de cantines, de 300 couverts, de chef, d'interdits sont ahurissantes.

On interdit la cuisine aux enfants comme on leur interdit l'amour! Je connais des endroits, style IMP, où il faut se cacher pour se faire cuire deux oeufs. Une éducatrice de passage me signalait que dans son institution, pour faire des crêpes, il fallait faire une demande en trois exemplaires et pour avoir de la farine c'était si compliqué et long qu'elle abandonnait en route.

Je me suis dit que tout de même, elle aurait pu acheter un paquet de farine à deux francs à l'épicerie du coin. Mais ces histoires, ça doit vous faire perdre toute notion de spontanéité.

J'avais fait un stage du côté de Toulouse avec des enfants catalogués «débiles». L'un d'entre eux avait voulu ramener un lapin de chez lui. La place y était, la sécurité aussi(!) loin des chambres, du réfectoire... On était prêt à construire un clapier. Il nous fal-

lut pas moins de trois réunions pour prendre une décision. La théorie selon laquelle ce lapin pouvait créer un précédent eut l'avantage. L'enfant lui, ne comprit pas.

On eut droit à de nouvelles fugues qui furent bien entendu expliquées par des techniciens distingués de service! Piètre technicité! Quelle idiotie de préférer l'explication à la vie, le dire à l'agir. Ce sont ces mêmes personnes qui aujourd'hui se moquent de nous quand je vais parler de nos «passages à l'acte». Ils veulent à tout prix que ce soit dangereux, les choses de la vie. Ils existent eux, pour expliquer, pour mettre des barrières, des limites, des défenses...et pour se faire payer.

Ce qu'ils ne sauront jamais et qu'ils ne pourront jamais écouter ni entendre c'est que Brahim (il s'appelait comme ça le petit au lapin), il avait fugué pour aller rejoindre, quelques instants, son lapin.

Un jour en rentrant du boulot je l'avais trouvé sur le chemin et en prenant du temps, beaucoup de temps en dehors de mes heures (!), il m'avait parlé de son lapin, mais aussi de son grand frère qui le frappait, mais aussi de son père qui n'était pas souvent là, mais aussi de cette institution qu'il détestait par dessus tout.

Où vouliez-vous que Brahim puisse raconter toutes ces histoires? A la cuisine? Elle est interdite. A table? C'est l'anonymat. Au dortoir? pareil. Toujours des yeux, des étrangers, des interdits. La rencontre ne peut se faire que dans le partage total, dans les quotidiennetés.

Brahim n'avait qu'une solution: la fugue! Si tu savais Brahim, comme aujourd'hui je comprends ton histoire de lapin! Si j'avais su à l'époque, je me serais battu pour toi et ton lapin. Ce qui importait là-dedans c'est qu'avec ton lapin tu aurais pu avoir un peu plus

de chaleur, de vie, d'amour.

Les autres, ils continuent de se masturber avec des histoires semblables à la tienne. Ils en font leur vie. Ils les fauchent. Ils s'en complaisent. Ils se les passent. J'aimerais qu'il ne se joue pas le même processus à la lecture de ce bouquin. Que ça vous serve au moins à vous bagarrer contre de telles pratiques, que ça vous donne le courage de lutter, de ne pas laisser faire. Vous n'êtes plus seuls!

Aujourd'hui Brahim, j'ai la chance d'être au Coral, d'avoir un jardin et une cuisine et tu pourrais être là, avec ton lapin... Ici, Brahim tu irais chercher une touffe de persil pour faire griller les tomates et en passant, tu prendrais deux énormes salades avant qu'elles ne montent. Viennent les betteraves, le maïs, l'ail, de l'herbe un peu partout à arracher tous les jours.

Mois de juin : les premiers petits pois, à manger crus, en salade ; les premiers haricots verts à cuire dans l'eau chaude, métamorphose des verts. Cerises grenats cachées dans les grandes feuilles, abricots qui mûrissent. Longues narcisses, soucis-soleils et premiers cosmos.

Les mômes s'éparpillent dans les herbes. Nous avons planté deux tentes. Au fond du champ, il y a une énorme caravane que nous a laissée Dominique. Magalie sept ans et Bernard douze ans s'y rejoignent fréquemment. C'est leur fête, leur lieu de rendez-vous.

Et puis voilà qu'arrive José, dix-sept ans. José qui vient de l'institution, qui a peur, qui n'en sort pas. Je demande aux éducateurs de laisser tomber toute prise en charge puisque sa demande apparente a été de fuir l'assistance. Puisqu'il est ici, il est peut-être possible qu'il se débrouille sans prix de journée, sans juge et sans éducateur. Nous savons qu'il vient du « trottoir », de la solitude, des retours dans les internats où le couvert est mis, le linge lavé, la journée tracée. Cela ne va pas être simple. Du travail, il en trouve.

Alors on décide avec lui de couper les ponts avec l'habituel ronron. Cela n'est pas simple. Le premier boulot, il le quitte au bout de 24 heures et ça recommence trois fois et chaque fois c'est la même histoire qui se joue.

Et puis voilà qu'il tombe malade, qu'il a des hémorroides, qu'il se fait blesser par un toro. Tout y est. Les appels, les rejets, les injures, les fuites, les retours, les séductions, les malaises. Il cherche par tous les moyens à s'installer. Nous lui disons notre désir de l'aider mais pas n'importe comment. Nous le croyons capable de s'en sortir. Nous le bousculons en sachant qu'il aura toujours la possibilité, s'il perdait pied, de se retourner vers l'institution d'origine.

Il veut la liberté sans effort. Pour la sauvegarder, il va jusqu'à nous tromper, à nous voler. C'est dur mais nous tenons bon. Et José avance à petits pas vers son autonomie. Un jour, il laisse tomber devant Bernard et Magalie:

«Ce que tu fais Eric c'est dégueulasse. Tu n'as pas à toucher Magalie».

Je suis tout proche. Je rentre dans le dialogue. Bernard se fout dans la lecture de Mickey, Magalie suce son pouce.

«Qu'est-ce qui est dégueulasse, José? »

- C'est pas normal. Il la tripote. A son âge... c'est pas bien. Et toi, en tant qu'adulte, tu permets ça, tu es d'accord. C'est dégueulasse».

Pendant une heure nous allons discuter autour de ce mot, posé là comme un couperet. Un jugement sans appel. Tout le monde rentre dans la discussion, les autres adultes. On se retrouve à douze.

«T'as jamais joué au docteur quand tu étais jeune lui demande quelqu'un?

- «Non je n'ai jamais joué au docteur. Ce n'est pas un jeu de se tripoter».

José, comment te dire que c'est aussi un jeu! Comment te dire que nous comprenons que tu souffres d'avoir été obligé de monnayer ton corps? Comment te dire que tu n'as pas le droit, mais alors vraiment pas le droit de mettre dans la tête de ces enfants qu'ils font mal? Comment te dire que tu dois les laisser dans leurs jeux, leurs joies, leurs caresses?

C'est difficile, une fois de plus on t'a bousculé, rejeté, expulsé.

Tu as eu, pour tout recours le café du village et le copain Philippe, qui a eu une histoire semblable à la tienne. Lui, il a compris que tu n'avais pas raison avec tes mots. Il a su t'accompagner dans tes maux. Et ça suffisait pour que la vie puisse continuer pour toi, aussi.

L'histoire de Philippe, il faut la raconter.

Fin juin 1977, je reçois un coup de téléphone d'un Directeur de l'Action Sanitaire et Sociale de la région parisienne. On nous propose un jeune dont les parents viennent de décéder, ou plutôt le père, la mère elle, est morte deux ou trois mois avant pour la même raison: éthylisme aigu.

Le Directeur de la DDASS nous demande de le prendre en charge pendant les vacances et puis on ver ra.

Philippe est du genre taciturne, «rouleur de manivelles», et tout le reste! Il ne se passe pas grand chose durant ces deux mois de vacances et pourtant Philippe rencontre des personnes, des jeunes, un village une ambiance.

A la rentrée, il sait ce qui l'attend dans un foyer de la région parisienne et il n'en veut pas.

Il persiste et veut rester. Le contrat avec la DDASS venant à son terme, nous proposons à Philippe d'aller négocier directement à Paris. Il revient une semaine après avec une prise en charge en bonne et due forme alors que nous n'avons aucun agrément à cet effet.

Il est bien entendu entre la DDASS et nous qu'il s'agit d'une prise en charge qui concerne Philippe et qu'en aucun cas ça ne servirait d'agrément ou de précédent. Et cela nous convient de travailler chaque fois au cas par cas, en essayant au maximum d'individualiser les interventions aussi bien à notre niveau, qu'à celui plus encore de l'administration.

La DDASS me téléphone, me dit son étonnement que Philippe veuille venir dans un petit village de province et me signale qu'il va m'envoyer «tout le dossier complet» pour que nous sachions à quoi nous nous engageons. Connaissant Philippe, en deux mois de présence ensemble, je précise au DDASS que le dossier est inutile et qu'il risquerait au contraire de nous donner des idées plus ou moins déterminantes. On ne peut pas à la lecture d'un dossier ne pas avoir d'*a priori*. J'affirme ici qu'il vaut mieux connaître l'histoire du jeune par ce qu'il en dit, qu'il invente ou qu'il fabule plutôt que par des lignes qui bien souvent bloquent définitivement une situation.

Et vous pouvez croire que ce refus d'en savoir par d'autres voix, d'autres sources, les jeunes ils le ressentent profondément. Ce qui ne signifie pas que nous

nous désintéressons totalement de l'histoire de l'enfant et de son milieu d'origine. Au contraire nous la respectons profondément.

Et lorsqu'un an après le DDASS m'a téléphoné, il m'a dit avoir compris mon refus de dossier concernant Philippe.

«Si vous aviez su son passé, vous l'auriez inmanquablement jugé et d'une façon ou une autre rejeté».

Philippe aujourd'hui termine une F.P.A. de maçonnerie. Il fait venir son frère à la rentrée avec qui il va prendre une chambre au village. Tous les deux vont essayer de travailler ensemble.

Et que oui, il y a eu des difficultés. Pendant un an, il n'a pratiquement rien fait. Il a même volé un vélo au garde champêtre du village voisin!

Puis, petit à petit, sans miracle, avec de la patience, des rencontres, de l'amour, un désir commun de vouloir et de pouvoir vivre ensemble, les choses sont devenues possibles. Philippe a des copains au village. Il les mène souvent au Coral. Je pourrai encore en rajouter mais ça ferait un peu trop idyllique et affectivement les choses se passent des fois différemment.

Nous avons remarqué que l'échec est souvent provoqué par un manque de préparation de la part du milieu d'origine une méconnaissance totale de ce que nous sommes et de ce que nous faisons. L'institution a toujours de bonnes raisons pour vouloir régler un placement en urgence, sans tenir compte des désirs du jeune et des nôtres. Nous devenons prudents car les catastrophes sont fréquentes. Ainsi on reçoit un coup de téléphone :

« Régine doit sortir de l'H.P. On lui a parlé de

vous, elle aimerait vous rencontrer. Le plus vite serait le mieux». Qu'elle vienne une semaine, puis on verra. Régine arrive de la région parisienne, accompagnée par une psychologue qui l'a vue deux ou trois fois!

Elles arrivent fatiguées. La psychologue est étonnée de ce qu'elle voit. Elle croyait venir dans un «établissement du midi»! Elle repart le lendemain.

Régine ignorait totalement notre façon de vivre. De plus elle était sous un traitement «chimiothérapique» important. L'institution lui a fait une piqûre, une heure avant son départ et comme elle venait chez nous une semaine, a pensé qu'il fallait arrêter tout médicament (ils doivent croire que nous sommes un peu sorcier). Conclusion: au départ de la psychologue, Régine est tombée malade, complètement malade. Une sorte de coma. Lorsqu'une assistante sociale est revenue la chercher, elle commençait à se réveiller. Bien entendu, nous n'avons plus eu de nouvelles de Régine, ni de l'institution. Ce genre de placement que nous cataloguons de «poubelle» dans le réseau, serait extrêmement fréquent si nous n'étions pas vigilants. Des urgences, il y en aurait tous les jours.

Ce que nous trouvons un peu bizarre, c'est que ce genre d'urgence arrive quand le jeune a seize ou dix sept ans, période critique où l'institution semble déclarer forfait. Il faut, tout à coup, trouver une solution, coûte que coûte.

La mère d'Anne m'a téléphoné pour me dire son inquiétude que nous ayons envoyé sa fille dans un autre lieu.

Il me semble qu'Anne pourrait aller mieux là-bas où elle court toute nue dans la garrigue et se baigne dans le ruisseau.

Elle me dit : « Mais j'ai eu Marie et elle est plus pessimiste ». Je réponds : « Marie est plus pessimiste parce qu'elle a eu des problèmes avec elle. Elle a dû l'affronter, en tant que mère ». Marie est entrée à ce moment. Elle a entendu. Elle n'a pas compris. Elle a été touchée par ces mots. Une injustice de plus. Marie a des larmes aux yeux.

Que je suis maladroit ! Tu es merveilleuse avec tous ces jeunes que nous accueillons et tu restes l'alliée la plus efficace et la plus humaine de tous, même si je ne suis pas toujours d'accord avec ta position. J'essaye de rendre les choses possibles pour renouer les fils coupés entre les enfants et leurs parents. Et parfois ça passe aussi par un optimisme exagéré, passionné.

Même si... Il faut y croire pour vivre avec des Annie, Anne, Louis, Stéphane et autres souffrances mises à nu, devant nous et avec nous. Mais nous avons la chance d'être un peu au-delà de leur histoire. Alors s'imaginer qu'on peut « reconstruire » une vie, avec eux, c'est bien entendu un peu osé pour ne pas dire prétentieux. C'est un pari continu, une lutte acharnée contre le morcellement, contre la mort. Un pari qui en vaut la peine.

Regarde Marie les champs de vert et les blés qui commencent à grandir, à jaunir et à jouer à la mer. Chaque année la mort passe avec l'hiver. Et chaque année le soleil revient plus beau, plus fier, plus vrai que l'année précédente. Et la vie triomphe et la joie aussi, plus forte que tout. Voilà, je t'aime.

Notre amour est semblable aux saisons. A chaque fois des orages, des tempêtes même et puis des symphonies envoutées de ta tendresse.

Anne continue ses désespérances, nous n'irons pas loin comme ça. Nous avons pu faire des choix et vivre selon nos désirs. Si la patience commence à pointer son nez à tous bouts de champ nous déclarons forfait. Il est difficile d'accepter des personnes qui s'autodétruisent et qui détruisent autour d'eux. Nous ne sommes pas de nouveaux H.P. « new look » adaptés à tel ou tel handicap.

RECTIFICATIF

Début de chapitre page 71

En gare de Lyon, au buffet, une femme mange. Visiblement elle a un comportement très curieux. Tous les clients la regardent à mi-yeux, à yeux retournés, à yeux contournés. Mais tout le monde la regarde. Et ça commence à jaser : « Elle est folle ! ». Ça ricane. Elle étale tous ses papiers, son portefeuille, son argent, ses photos. Elle a une quarantaine d'années plutôt moins. Elle ne parle pas. Elle s'étale. Jusqu'où ira-t-elle ?

Certains se retournent. Le personnel de service commence à s'inquiéter. Va-t-elle mettre l'impossible, la pagaïe, l'invivable.

Chacun retient son souffle, rit mais jaune comme on dit. Elle se touche les habits, se tâte, défait la ceinture. Si elle se déshabillait ? Attente, angoisse.

Les steacks-frites se consomment mais on ne pense plus à eux. Silence. Uniquement le bruit des assiettes remuées, trimbalées, des verres et des couverts posés sur les plateaux-selfs.

Elle a fini de manger. Une femme s'approche, elle a la robe rouge du service, l'éponge et le seau. Son regard signifie : « Dégage s'il te plait et fous-moi la paix. Tu vois bien que tu déranges tout le monde et moi je travaille ! ».

Quelle paix ? Quel plaisir ? Quel travail ? Quelle vie ? Je suis silencieux aussi et honteux. Et voilà qu'elle s'accroche à la nappe que l'autre veut enlever. « J'ai pas fini » hurle-t-elle.

J'ai pas fini d'exister, pas fini de vivre, pas fini de vous emmerder. J'existe encore et je suis là, différente de vous, de vos tronches, de vos habitudes, de vos 3 x 8, de vos steacks-frites. Avec ma robe décolletée, outrageuse et mes sabots à talons trois fois hauts.

Je vous gêne, c'est évident mais tant mieux. Si vous saviez combien vous me gênez dans vos intolérances, dans vos saloperies, dans votre embourgeoisement. A cause de vous, je suis enfermée tous les jours et depuis plusieurs années dans un hôpital, avec d'autres malades, d'autres interdits, d'autres non-vus, non dits, non-assumés, non acceptés. Aujourd'hui je suis de sortie. Alors, acceptez-moi, jusqu'au bout... Laissez-moi un peu en profiter avant de retourner avec ceux qui se pissent, se cognent dessus. Avec les blouses blanches, avec les piquères, avec les médicaments à heures fixes.

Laissez-moi vivre SVP. Encore un petit instant. Je fais le clown peut-être, ou le bouffon. N'ayez pas peur, je ne suis pas dangereuse. Un bon verre de vin, que c'est bon ! Elle se lève, titube.

Le personnel de service est de plus en plus in-

quiet. Est-ce qu'elle va vraiment partir ? Pas encore. Elle a oublié des papiers sur la table et ses restes.

Voilà qu'elle prend une serviette et qu'elle ramasse tous ses restes. Un bout de pain, un bout de saucisse, un peu de frites. Elle a peut-être un chat qui l'attend. Qui sait ?

La foule ricane. Elle la dévisage. Tu peux ricaner, j'existe et je t'emmerde et je vis avec mes emmerdes et ma liberté. Allez tchao et à une autre fois !

La dame à la robe rouge et à l'insigne du buffet de la gare accourt, ramasse la nappe, le plateau, nettoie une fois, deux fois et puis s'en va.

L'autre trébuché sur un sac d'un voyageur qui lui dit : « Ça n'est pas grave ».

Dans ce « ça n'est pas grave », il y a enfin, tout le possible, tout l'amour, tout l'espoir de notre pauvre petite terre qui roule dans le cosmos.

OK. Elle rit. Elle est réconforté. Elle peut partir. « Ça n'est pas grave ». La voilà rassurée. Les autres aussi. Ils se replongent dans leur bouffe. Ils dialoguent. On reparle de la pluie et du beau temps. Les banalités re-triomphent...

Pourtant dans le buffet de la gare de Lyon, il vient de se passer quelque chose de très important ce 19 juin 1979.

Je dois encore dire et aussi des journées de cafard, d'incertitude, de doute. Une immense difficulté d'être, de vivre.

Il pleut comme partout. La mer est houleuse. Des amis qui partent toujours. Pas envie de vous sourire ni de vous parler. La paix s'il vous plaît. Cette affreuse sensation de meurtrissure, d'impuissance, de rien du tout. A la dérive, je vais jusqu'à m'apercevoir que tes yeux ne me rencontrent plus. La chaleur me fatigue presque autant que je l'aime. J'entends et je sens des moustiques partout. J'ai mal.

Attendre que ça passe...

Annie qui se balance sur le fauteuil et qui se met à gémir. Stéphane a disparu. Un vélo cassé, la télé

débranchée, un feu allumé derrière la maison, des têtes de lapin qui traînent (!), une poulette noyée dans la mare...

Rien ne va plus. Le cheval s'est détaché et court dans les vignes. Les voisins gueulent.

Je te regarde et ton regard me fuit. Je n'espère que du silence. Mais en prime, il y a toujours la solitude. Dans ces cas là, avoir la possibilité de partir, de tout laisser tomber. Aller voir un peu ailleurs chez Philippe ou Raymond ou Josiane ou Jeannot. Laisser tomber les responsabilités encombrantes.

« Bonjour, me voilà, je viens passer quelques jours avec vous, si vous voulez bien m'accepter ».

C'est également cette possibilité, le réseau, la circulation du motoculteur, des plants, des récoltes mais aussi des enfants qui ne se plaisent pas ici ou des adultes qui se reposent ailleurs.

Ce sont tes lettres, l'envie d'aller à Coumeille travailler un peu le bois et faire la rampe de l'escalier pour la maison de Counouzouls. Ce sont nos rencontres pour des rien du tout aux Brunets ou à Barbaz. Notre voyage ensemble à Paris pour un congrès devant des centaines de spécialistes. Nos disputailles et nos différences mais surtout nos « coups de mains ».

Chaque lieu a sa richesse, son originalité. Mais chaque lieu ne tient bon que s'il est plein d'amour. Je suis un peu déçu que ce terme soit si mal accepté dans les écoles d'éducateurs. Pas trop, tout de même, l'amour étant le seul acte révolutionnaire de notre époque.

Cette façon de se tenir à distance, de faire très attention à ses « affects » favorise bien entendu un manque d'engagement mais de plus intensifie la rigidité de la structure. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas qu'un éducateur transgressant un tant soit peu la

règle du gel d'amour soit licencié et bien souvent poursuivi et bafoué.

J'apprends également que plusieurs personnes se font passer pour des « fondateurs de lieux de vie », et tant mieux si cela devient à la mode. Il paraîtrait que ce n'est pas tout à fait vrai et qu'on en rajoute un peu. Ce n'est pas bien grave. Tant qu'il n'y a pas de récupération dans les pratiques, que chacun fasse et dise ce qui lui passe par la tête. Plus il y aura de pratiques différentes, plus la liberté éclatera et donnera l'occasion à des tas de différences de s'exprimer.

Nous sommes pour la pluralité des solutions et nous croyons à ce qu'approche Félix Guattari dans la « Révolution Moléculaire » (2). En effet, plus les tentatives se multiplieront, plus le réseau se consolidera et plus il y aura de possibilités de rencontres, d'espérances. Nous n'avons pas l'intention de rester ici et de faire la même chose toute notre existence.

Nous croyons fortement à cette façon de vivre mais jamais elle ne doit être érigée en modèle. Chaque fois qu'il y a un modèle, nous aboutissons à une récupération qui enlève le plus gros de l'originalité et qui réduit les personnes à des rôles restreignants.

Le danger, c'est qu'un gus un peu plus prétentieux que les autres se prenne pour le chef malgré nous et lance un mouvement qui serait vite infect, et infectieux. Nous préférons que la contagion se fasse par désir. Heureusement, comme m'écrivait un ami, il y a toujours des gens qui se prennent pour le pape, mais le pape se meurt !

(2) Éditions Recherches.

Il était un temps où j'avais une dizaine d'années et j'étais souvent la risée de mes camarades pour des rien du tout.

Une sorte de bouc émissaire. Un peu chétif, la compétition ne me passionnait pas, or à l'école tout est fait pour mettre les jeunes dans des états du plus fort, du plus grand, du plus beau. Les notes, les classements mais encore les tableaux d'honneur, les punitions et des drôles de morales où toujours la raison l'emporte et doit l'emporter. Dans ce genre de discipline, j'étais mal à l'aise.

En classe, devant l'instituteur, c'était encore vivable, d'autant plus qu'il y avait l'aide de la mère qui veillait à ce que ça marche mieux. Quand c'était nécessaire, elle en rajoutait un peu à l'aide de cris et de casseroles.

Mais lorsque ce genre de jeux était transféré dans la cour de récréation et à la sortie de l'école, les choses se coraient.

Ce qu'il y avait de curieux, c'était la différence entre mes relations individuelles et celles avec le groupe. Chacun recherchait ma compagnie et les plus durs désiraient me protéger mais dès qu'on se trouvait plus de trois, il se produisait immédiatement un phénomène de groupe où ceux qui m'avaient fait leurs confidences cinq minutes avant, me prenaient à partie et me ridiculisaient sauvagement. Si je cherchais à fuir, j'étais immédiatement rattrapé. Une fois, en colonie de vacances, je fus déshabillé intégralement et exposé devant un groupe. Je me sortais de cette difficile situation en chantant un air de colo que je réussissais à faire entonner à tous.

Le théâtre était d'ailleurs un excellent échappatoire à tous mes tortionnaires. J'habitais tout proche d'un jardin public, et là derrière des acacias j'inventais des pièces, je faisais des costumes et des décors, et comme la gendarmerie était à proximité, j'avais un parterre d'enfants de gendarmes qui participaient à mes spectacles, applaudissaient. Le lendemain, de retour dans l'enceinte officielle de l'école, ils se moquaient de moi.

Je veux dire ici, qu'il n'est pas simple d'être un tant soit peu différent des autres et dès qu'on se montre avec ses originalités qui changent les habitudes du troupeau, on prend de tels risques qu'il faut un sacré courage et un grain de folie pour se laisser aller. Raison supplémentaire aujourd'hui pour comprendre ceux qui ont fait des choix allant à contresens, et qui mènent leur vie dans des chemins, loin des autoroutes.

Aussi au Coral nous adorons faire la fête. Les soirées les plus réussies sont celles qui sont improvisées.

Un soir Roger a branché tout son appareillage électrique, Laurent s'est emparé du micro et a déversé toute son agressivité avec des mots qu'il semblait inventer. Putain-Merde-Connasse-Idiote... et pendant une demi-heure aidé par la sono, Laurent a pu se délivrer de ses tensions. Après lui et ce défoulement qui nous avait saoulé, Christian se saisit du micro. Christian le silencieux, le mutique, le renfermé, se mit à balbutier quelques syllabes jusqu'à dire Papa!

C'était du grand spectacle. Les autres enfants chantaient et dansaient, nous avec. Mais il y avait eu de grands moments avec ces jeunes qui réussissaient à s'exprimer et à se surpasser grâce à l'aide de cet objet reproduisant les sons et les intensifiant à plaisir. Souvent nous mettons la stéréo et nous dansons tous ensemble. Il faut voir ces enfants qu'on dit handicapés se lever et participer avec nous, à leur façon. Louis par exemple qui à l'aide du rock exprime une violence mal contenue, Sophie qui se lève tout à coup et fait des bonds en reproduisant les sons musicaux avec une extrême justesse de ton, Thierry qui semble sortir d'un rêve et qui va du sol sur une chaise puis sur la table et se passionne. Epuisés, nous rejoignons tous notre lit.

Il est dit partout que les enfants psychotiques dorment mal et peu. Et c'est vrai. Quand ils arrivent au Coral, nous sommes réveillés souvent très tôt par les nouveaux.

Mais le sommeil est un des moments privilégiés et sacrés de notre vie. Nous tenons à ce qu'il soit respecté et nous nous y prenons d'une telle manière que ça marche pas si mal que ça. Ils s'habituent rapidement et quelques jours après leur arrivée, ils prennent le rythme du groupe. C'est un premier pas important vers une forme de sociabilisation. Nous attachons de l'importance à ces acquisitions qui nous permettent de mieux être. En effet, il faut que nous arrivions à cohabiter, à nous accepter, à mieux nous connaître et nous comprendre. Arriver à ce que chacun s'accepte. Nous savons tous l'importance qu'attache une mère et son bébé aux premières notions de propriété. A partir de ces étapes, l'existence se trame. Avant les politesses, les bonnes manières, les leçons apprises par coeur, les horaires et autres habitudes à prendre, nous avons à assimiler des scènes qui feront de notre vie un délice ou un calvaire. Je n'exagère qu'un peu. L'exagération, elle se trouve bien plus dans l'éducation et ses structures trop souvent étrangères aux choses essentielles de la vie.

Peut-être qu'un des secrets (est-ce le terme adéquat?) réside dans cette théorie de l'objet transitionnel que nous a donné Winnicott et que j'ai découvert dans nos pratiques.

En effet, l'institution qui par naissance est «apolitique» donc morcelée a pour fonction d'assister et de pallier les soi-disantes carences de la famille et des handicaps considérés fréquemment comme plus ou moins biologiques. On pourrait en rigoler si des désastres ne s'en suivaient. Or, croyant bien faire, l'institution et ses tenants se prennent pour les SUBSTITUTS parentaux. L'erreur est dure puisque plus personne ne sait où il en est exactement. Nous sommes ici en plein dans le mille! Et depuis belle lurette. Je ne dis pas que la famille est la panacée et je crois déjà l'avoir assez écrit. Je dis qu'elle EXISTE et qu'elle est le milieu d'origine de référence. Le premier repère.

Non seulement nous devons en tenir compte, mais ce qui est plus important, nous devons travailler et faire avec. C'est en faisant réfléchir la famille, en l'interrogeant, en la rendant présente dans nos discours que nous aurons une possibilité de sortir de l'impasse.

Chaque fois que nous recevons un enfant, d'où qu'il vienne et quel qu'il soit, nous entrons toujours en contact avec le milieu d'origine et d'ailleurs nous n'avons des résultats positifs que lorsque nous pouvons agir de cette manière.

Gérard nous a été confié par une institution de Montpellier et immédiatement, comme par hasard (?) il nous a parlé de ses parents. Sa mère sortait de l'hôpital psychiatrique, un séjour parmi tant d'autres et son père est aussi souvent absent de la maison pour maladie. Il ne les avait pas revus depuis trois mois.

Après un mois de présence au Coral, l'institution m'a convoqué pour une synthèse. J'ai posé immédiatement le problème de la famille. Le psychiatre de service qui était là, entouré de l'équipe qui s'occupait de Gérard (une vingtaine de personnes !) ayant devant lui un copieux dossier me rétorqua d'emblée qu'il n'y avait rien à tirer de ces gens et qu'il valait mieux rester extérieurs.

« Il faut être très prudent avec ces histoires de parents » me lança-t-il. Et pour vraiment argumenter sa théorie, il précisa : « D'ailleurs, c'est ce qu'ont écrit Mannoni et Bettelheim. Ici, il y a quelqu'un qui est désigné pour ces rencontres et je pense qu'il faut s'en tenir là ». Le grand manitou avait parlé. Allah est grand. Chacun se taisait et attendait ma réplique.

Elle vint. D'abord je précisais que Gérard était seul responsable de ses rencontres. S'il voulait revoir ses parents, ça ne tenait qu'à lui. Ensuite j'expliquais que la personne qui était officiellement mandatée pour rencontrer la famille n'était peut être pas spécialement motivée par rapport à ces gens-là. Non seulement je ne fus pas contredit, mais il fut précisé qu'il n'y avait rien à tirer de ces personnes et que souvent ils avaient été convoqués officiellement et qu'ils n'étaient pas venus. Je ne vois pas du tout ce qu'on pourrait tirer d'adultes qui sont convoqués artificiellement dans l'institution où a été placé leur enfant avec fortes persuasions de culpabilité. De plus ils se trouvent devant un spécialiste « intelligent », intellectuel et qui a tout pouvoir, du moins apparent !

Le psychiatre nous fit un long sermon d'où il s'averait que nous étions tellement différents que le dialogue était impossible et que lui, dans l'intérêt de Gérard proposait à l'équipe de continuer comme auparavant, en résumé la famille devait être tenue à l'écart du Coral. Ça restait l'affaire du spécialiste désigné pour.

Manque de pot, il s'en suivit un véritable psychodrame durant lequel le spécialiste en question se désista en parlant de son désintérêt et de son inefficacité dans cette action. Un autre spécialiste-psychologue vint à la rescousse. Il fut tout de même décidé après trois heures de discussion (que de temps perdu en parlotte,

et dire que tous ces gens sont payés durant ces réunions) que Gérard pourrait aller voir ses parents quand il le désirerait et sous notre responsabilité, à condition d'en informer à chaque fois l'institution.

Le samedi suivant Gérard revenait chez lui, quinze jours plus tard la maman de Gérard assistait aux rencontres d'Aimargues avec les autres parents. Une certaine confiance a pu s'établir entre elle et nous.

Durant les vacances d'été Gérard a pu passer deux mois avec les siens. Gérard étant intéressé par les chevaux, son père a pris contact avec des fermiers. Nous avons été partie prenante de ce projet. En fait, nous n'avons été dans cette affaire qu'une transition, mais une transition indispensable pour que le lien se renoue, pour que les choses soient viables. Entre temps nous avons dit aux parents que leur fils les AIMAÏT, qu'il avait ENVIE de les revoir, d'être AVEC EUX.

Qu'il n'était pas si espiègle, si destructeur qu'il en avait l'air. Effectivement, il arrivait que les lapins « fuguent » de leur cage et nous savions que Gérard n'y était pas étranger. Mais lui aussi, n'avait-il pas envie de fuguer du Coral comme il avait réussi à partir de l'I.M.P., pour retrouver ses réalités, ses lieux d'enfance ? Quand Danielle l'accompagna un week-end chez lui, il lui fit voir tous les « coins et recoins » dans lesquels il jouait. Il alla lui présenter le facteur et une vieille voisine-copine. A chacun d'eux, il parla du Coral de Calamar le cheval et des lapins (!). La mère s'effraya qu'ils soient venus tous deux en stop de Montpellier, puis elle le mena chez le coiffeur et le laissa revenir tout seul en car, le lundi suivant.

Cette histoire de transition est liée aux mêmes phénomènes que les sucettes, les nounours et autres bouts de draps, bouts de couvertures, mouchoirs sucés

et resucés pour en arriver par exemple à la cigarette. Savoir que nous sommes cette possibilité transitoire, ni plus ni moins, nous permet de connaître nos limites et d'agir en conséquence. Souvent les possibilités sont moins évidentes que pour Gérard.

Mais la réussite ou l'échec sont fonctions de bonnes ou de mauvaises transitions, des possibilités positives ou négatives, qu'apportent les objets transitionnels, acceptés ou rejetés par le milieu d'origine.

Emmanuel nous fût amené par ses parents. Il arrivait d'un hôpital de jour parisien réputé, où il avait passé plusieurs années de son enfance.

Renfermé, inhibé, parlant peu sinon pour préférer des injures, parfois violent, mais aussi d'une infinie tendresse, il investit rapidement le Coral qui devint son « autre » lieu de vie.

En lui était, tragique, l'absolue impossibilité d'accepter que ses parents viennent au Coral ou que j'aïlle chez lui. Au début, ces moments étaient si insupportables pour Emmanuel que nous étions obligés de nous rencontrer en « terrain neutre ». Lorsque son père le raccompagnait, il ne supportait pas qu'il puisse rester une minute supplémentaire en notre présence. Et ça se traduisait par des jets de pierre sur la voiture et même des affrontements physiques durant lesquels il se

jetait tête en avant dans le ventre de son père, à la fois violent et éperdu. Réciproquement, lorsqu'il venait le chercher pour le prendre quelques jours dans sa maison, il n'admettait pas une possible rencontre entre ses parents et nous.

Nous avions organisé, la veille des vacances de Pâques, un repas au restaurant d'Aimargues, entre les parents, les enfants et ceux du Coral. Emmanuel eût beaucoup de difficultés à nous rejoindre à table. Il ne savait pas où s'asseoir. Sa mère l'invita auprès d'elle. Et tout à coup il m'envoya un couteau d'un bout à l'autre de la table, que reçut une de mes filles sans mal, heureusement. Les parents sidérés n'eurent aucune réaction spontanée sinon un blocage total. Je me levais et faisais sortir de table Emmanuel qui se jeta dans mes bras en pleurant et en criant :

« Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi. Je ne voulais pas Claude ». Je me promenais avec lui, dehors. Son père nous rejoignit. A ce moment précis, la transition fût possible.

Je me rappelle très bien, Emmanuel me donnant la main, tendant l'autre à son père. Pendant un court instant, nous nous retrouvions tous les trois. Puis tout à coup, il entraîna son père vers la voiture et s'enferma jusqu'au départ.

Une autre fois, il refusera de me dire au revoir, mais arrivé à Paris, il reprend le téléphone et me dit :

« Je suis arrivé chez moi. Je voulais te dire au revoir. Je reviens bientôt CHEZ MOI ».

Entre temps il y avait plusieurs essais au téléphone, que je trouve passionnants et qui sont bien significatifs de ces possibilités transitionnelles et de leur importance. Il faut dire qu'au Coral, le téléphone est là, posé sur un bureau où tout le monde dessine, écrit.

Il est un objet, sans pouvoir spécifique, sans attribution désignée. Tout le monde peut s'en servir. On essaye, bien sûr qu'il n'y ait pas d'exagération pour des raisons financières et puis parce qu'il y a des limites à tout. Nous ne sommes pas du tout d'avis de gaspiller et de laisser tout faire. Les réalités imposent des contraintes et ce n'est pas parce que nous avons des problèmes particuliers que nous devons permettre n'importe quoi. Ainsi la casse, quelle qu'elle soit n'est pas permise. Mais nous avons le droit de téléphoner quand bon nous semble surtout quand il s'agit de nos parents.

Les parents d'Emmanuel appelaient souvent pour avoir de ses nouvelles. Chaque fois je leurs passais Emmanuel. Au début, il refusait de prendre l'appareil. Puis il prit l'écouteur et enfin il arriva à répondre lui-même au téléphone. Un jour il décida d'appeler de sa propre initiative. Je remarquai deux faits assez extraordinaires, tellement ils sont parlants par eux-mêmes.

Emmanuel alors qu'il avait refusé toute participation et toute activité jusque là commençait à venir à la cuisine, à préparer des sauces pour la salade et la télévision restant toujours son passe temps favori, il arrivait à s'en passer et à se promener au jardin et surtout à s'occuper des bêtes. Emmanuel aime aussi beaucoup dessiner. Chaque fois, il offre ses dessins à Marie où il les punaise soit dans notre chambre soit au bureau. Il dessinait presque toujours des bonhommes, puis il collait un morceau de papier blanc sur la tête et à l'emplacement du sexe. Quand il parvint à téléphoner à ses parents les papiers disparurent... Sans commentaires.

Le téléphone a bien joué dans cette situation le rôle transitionnel où il devenait enfin possible de rentrer en relation avec le monde extérieur. Emmanuel existait. Son père et sa mère étaient des êtres existants,

qui vivaient dans un ailleurs mais qui acceptaient Emmanuel, qui l'aimaient et qui pensaient que le Coral était le lieu qui correspondait le mieux à une réalité d'évolution. Les temps de passage de ses parents au Coral arrivaient à pouvoir se réaliser sans qu'il y ait d'empêchements majeurs. Quand son père qui voyage souvent, passe par le Coral, Emmanuel l'emmène visiter SON pays, faire un tour à SON village et voir SES cochons.

Tout est loin d'être gagné car Emmanuel a toujours d'énormes difficultés et qu'il est faux que le Coral soit son chez lui, mais il commence à se tracer des repères. De leur côté les parents ont fait leur chemin, grâce en particulier aux rencontres mensuelles. Nous en parlerons plus loin.

Mais il reste beaucoup à faire avant qu'Emmanuel puisse vraiment revenir CHEZ LUI.

Bien entendu le CHEZ LUI idéal n'est ni chez ses parents ni au Coral.

Si les parents ne sont pas dans le coup et pire, quand ils refusent pour des raisons qui les regardent ces histoires d'objet transitionnel, nous n'allons pas très loin et même quelquefois nous allons carrément à l'échec. C'est l'exemple type qui nous est arrivé avec Carole.

Une institution de Toulouse nous avait contacté, intéressée qu'elle était par notre façon d'être, en s'apercevant surtout de la possibilité que nous offrions pour certains jeunes n'évoluant plus dans ses murs. La mère de Carole était allée avec la psychiatre de l'hôpital de jour visiter un lieu de vie du réseau, le plus proche de Toulouse. Elle en était repartie aussi vite en criant qu'elle ne permettrait jamais que sa fille aille dans un lieu où les gens ressemblaient à des hippies !

Les difficultés avec sa fille grandissant, elle accepta, dépassée par les événements, de nous confier Carole sur les conseils de l'institution. C'est d'ailleurs l'institution qui prit les choses en main et qui l'accompagna au Coral. N'était-ce pas déjà une grave erreur, mais comment pouvait-il en être autrement ? Et puis malgré l'ouverture de cet hôpital, nous voyait-il vraiment comme une transition possible ? J'en doute d'autant plus que depuis j'ai appris qu'il y avait eu des réunions durant lesquelles l'équipe s'était posée la question de savoir pourquoi elle ne pouvait pas continuer de s'occuper de Carole. Qui plus est, ils gardaient toujours le contact avec la mère, quelqu'un de l'équipe la voyant régulièrement. Il faut ajouter qu'elle avait un autre enfant plus jeune dans la même institution et que personne n'était prêt à faire la même démarche pour le jeune garçon. La mère, veuve, était un peu, beaucoup perdue. Quant à l'institution, malgré son progressisme, elle restait dans ses ambiguïtés.

Conclusion, la mère participa à deux réunions pour déverser toute son agressivité. Au cours de la deuxième réunion elle profita d'un moment de repos pour se rendre au Coral et mettre son nez dans toutes les pièces et chambres. Elle trouva les locaux peu propres à son goût, pas pratiques et pas conformes à sa fille.

Malgré le manque de complicité de sa mère, Carole progressait pas à pas. J'en parlais à sa mère qui niait toute évolution. Un jour où je faisais une conférence à Toulouse j'avais amené Carole chez sa mère. Le séjour s'était plutôt bien passé, d'autant plus que je savais que quelques mois auparavant le climat s'était tellement aggravé qu'elle ne pouvait plus la prendre chez elle et que cela devenait un drame. Je crus quelques temps que cela allait devenir possible.

En effet, elle raccompagna Carole, nous envoya des habits, fit l'avance financière de la DDASS qui avait accepté la prise en charge mais qui est toujours très lente à régler. Elle rentra en contact avec des stagiaires qui étaient là. L'institution s'était complètement retirée du circuit. Elle n'allait plus voir son « référent institutionnel », me téléphonait et m'écrivait fréquemment. Une relation privilégiée s'instaurait et il semblait que le Coral devenait aussi son lieu, un peu trop peut être. Car pendant quelle déversait toutes ses paroles et ses confidences, Carole restait muette, tapie dans son coin, réprimant souvent Annie en la forçant à faire le ménage en grand.

Mais je profitais de la relation privilégiée avec la mère pour la rendre présente toujours dans mon discours par rapport à elle. Ainsi quand elle me téléphonait, j'appelais toujours Carole qui refusait chaque fois de venir.

Et un soir, alors qu'Emmanuel venait de téléphoner à Paris, Carole me dit très clairement :

« Je veux téléphoner à Maman ». Je précise que Carole parlait très peu, possédait un langage très stéréotypé et gueulait des monosyllabes continuellement. Je composais le numéro sur le cadran et passait l'appareil à Carole qui dit Bonjour, ajouta quelques mots puis raccrocha. Une minute après la mère rappelait. Quelqu'un répondit. Elle me fit demander personnellement.

« C'est pas beau ce que vous faites.

— ?

— Oui. Vous manipulez les enfants. Ce ne sont pas des singes savants ni des robots. Il est impossible que ma fille ait pu me téléphoner ».

Je lui explique alors tout l'épisode, Emmanuel, la raison pour laquelle Carole a eu le désir de ren-

trer en relation avec elle. Non seulement, elle nie ce désir mais plus encore elle m'accuse de manipulation. En fin de compte, la machination vient bien de son côté puisqu'elle ne veut pas croire à une possibilité d'évolution de sa fille et ça me semble d'autant plus révélateur qu'il s'agit de communication.

Une semaine plus tard, elle débarquait au Coral, venait chercher Carole pour quelques jours de vacances, laissait toutes ses affaires... Je ne l'ai plus jamais revue. Je n'ai plus eu de nouvelles directes.

L'institution, de plus en plus ambiguë, continua à la voir et à accepter son forcing. En effet le lundi suivant, Carole était déposée devant la porte de l'hôpital et cette situation fût acceptée jusqu'au jour où l'IMP de la région toulousaine connu pour son conformisme mit un lit à sa disposition.

Dans cette histoire, il semble que la mère préfère laisser Carole dans son « enfermement » par peur de la perdre, de la même façon dont elle a perdu son mari. Ce qui me paraît curieux, c'est que ses deux enfants sont devenus psychotiques suite à la mort du père et qu'elle les a tous deux faits enfermer, basant son vécu sur cette claustration. L'institution qui a très bien compris et analysé ce mécanisme a commencé un travail intéressant avec nous, mais elle n'a pas su ou pu, à cause de ses contradictions aller très loin et devenir cette possibilité transitionnelle que nous souhaitions et à laquelle nous avons fait appel. Conclusion, la mère n'a pu qu'en rester à ses angoisses de mort et les projeter sur ses enfants. La vie était trop forte à supporter. Dans ce cas précis, il aurait été nécessaire, utopie des utopies que la maman vienne vivre au Coral. Si nous pouvons aider des personnes à faire des « démarches de vie », on ne peut pas passer aux actes à leur place !

D'où une fois encore, l'importance d'un travail suivi avec eux, basé sur leur vécu.

Ne pas avoir d'objet transitionnel entre le monde extérieur et soi, est un des drames les plus tragiques de notre existence. On peut comparer ce « manque » aux problèmes de la drogue, de l'alcoolisme. Je pense aussi à ce soit-disant gouffre existant entre les générations, l'incompréhension qu'ont les adultes des adolescents et réciproquement. Ce n'est pas un hasard si le mot « adolescence » date du 18ème siècle. Les sociétés tribales avaient et ont toutes d'une manière plus ou moins heureuse leurs « us transitionnels », plus particulièrement pour les enfants qui passaient d'un état à l'autre par des étapes initiatiques.

A Granès, dans ce petit hameau audois où je mangeais des crottes de poules, Lisette, ma tante, m'avait acheté un ours brun. Cet ours devint mon compagnon de tous les soirs, ma passion. Grâce à Nounours, j'habitais à Limoux mais je vivais à Granès. Puis, un de ces Dimanches où nous remontions à Granès, j'oubliais Nounours. Je fus insupportable. Tellement insupportable que je tombai malade. Personne ne comprit ce dont j'avais réellement besoin et surtout pas le docteur qui prescrivit de la glace sur mon petit ventre !

Ce qui était encore plus ridicule dans la situation, c'est qu'étant allité, nous ne retournâmes à Granès qu'un mois plus tard. Entre temps, j'avais eu la possibilité de me venger... Un après-midi que mes parents étaient sortis faire des courses j'avais trituré un

collier de perles à ma mère. Tellement trituré que j'avais réussi à le broyer. Le tout finissait à la poubelle.

Quand ma mère s'aperçut de la disparition, je niai effrontément. Ce collier semblait pour Maman quelque chose d'aussi important que mon ours. Je retrouvais Nounours mais je fus profondément déçu. Comme s'il ne s'agissait plus de la même personne. Je pleurais. Il était sale, avait changé de couleur et il lui manquait un œil. Je retombai malade. Mon père qui comprit ma peine me signala qu'à Toulouse il existait une clinique pour ours. Je laissai partir Nounours, confiant. Quand il revint, j'avais beaucoup « grandi ».

Je viens de raconter des histoires en présence des familles. Ce n'est pas toujours très brillant, bien au contraire, nous l'avons vu en particulier avec Carole. Mais rien n'est encore perdu. Il peut y avoir des rencontres, des surprises. La maman de Carole peut réagir, CONNAITRE, RENAÎTRE et Carole AVEC.

Julien lui, n'avais plus ni mère ni père. Une analyste qui le suivait du côté de Nice me contacta pour tenter un nouveau cheminement. Julien était depuis plusieurs années, depuis la mort accidentelle de ses parents, dans un foyer de l'enfance et il devenait soit disant pervers. En effet, quand il arriva les choses ne furent pas simples. On retrouva des lapins en liberté et même certains avec la tête coupée. Des feux étaient allumés ici et là, un jour sous les bouteilles de gaz ! De l'argent disparaissait chaque fois qu'il y avait des gens de passage. On en discuta tous ensemble. On prit plusieurs fois Julien sur le fait. On lui dit l'intolérable de cette situation.

Et petit à petit Julien prit goût à nos réalités qui devenaient les siennes. La vie reprenait le dessus. Julien nous fit découvrir son sourire. Le rire de Julien,

quel cadeau. Tout allait si bien qu'au mois de janvier, il rentra au lycée avec Hélène, en 6ème. Des livres, des cahiers, des copains, des professeurs, des devoirs et des leçons. Le soir, le Coral et la chambre avec Hélène puisqu'ils allaient au lycée ensemble et à la même heure.

L'institution n'en croyait pas ses oreilles. Comment cet enfant catalogué d'irréparable pouvait-il être scolarisé normalement et ne pas poser de problèmes spécifiques du fait de sa « perversité » ?

Bizarre, bizarre.

Il n'y avait rien pourtant de très extraordinaire sinon que cet enfant découvrait un espace possible dans un univers de reconnaissance.

Enfin EXISTER.

Et voilà que Julien fait une crise aigüe d'appendicite. Nous l'hospitalisons normalement à Nîmes et au bout d'une dizaine de jours nous demandons à le reprendre. Il nous est répondu qu'il faut le laisser encore quelques jours pour l'observer. En fin de compte il restera plus d'un mois. Il aura droit à un véritable examen complet avec des tests, des entretiens avec des psychologues et des psychiatres, tout le grand tralala !

Julien d'ailleurs se prêtera au jeu avec grand plaisir, se croyant très important. Quelques jours plus tard, l'analyste de l'institution me téléphone en me disant qu'il y a eu tout un rapport de fait sur la demande de la DDASS. Conclusion : Julien va très bien, on avait dû se tromper avant et faire un mauvais diagnostic. Dans ces conditions on ne voit pas ce qu'il fait au Coral et sa place est au foyer de l'enfance. Comme si le Coral était une institution pour fadas !

Et comme si Julien n'avait pas son mot à dire. Je fais remarquer que Julien est en pleine année scolaire et que ça ne se passe pas si mal.

Qu'à cela ne tienne, il y a des lycées partout et même des très bien spécialisés au cas où Julien poserait des problèmes. Je rentre en relation directement avec la DDASS pour tenter de leur expliquer l'ineptie de ce raisonnement et surtout le danger qu'il peut représenter pour Julien. Il m'est froidement rétorqué que nous sommes trop loin des Alpes-Maritimes, que nous ne sommes pas agréés, qu'il existe assez d'institutions compétentes et que de toute façon il faut les remplir !

Deux éducateurs sont envoyés en émissaires pour discuter avec Julien et préparer le terrain... Bien entendu ils ne se sont jamais rencontrés ! Julien leurs dit son désir de rester ici, il les mène au village et même à son école. Il les invite à manger et à rester le soir. Mais ces Messieurs sont pressés, ils sont venus pour autre chose et puis comme ils me disent : « Nous n'y sommes pour rien, il faut nous comprendre, nous ne sommes que des employés de la DDASS ». Eux, il faut les excuser, les comprendre, les écouter. Ils vous prendraient presque aux sentiments. Ils ont leur vie, leur « PROBLÉMATIQUE » !

On s'est tous laissés avoir. Une semaine après, suite à une engueulade serrée avec la directrice de la DDASS, on venait le chercher officiellement. Julien avait tout saisi, il nous avait piégés et il eut la gentillesse de nous dire : « Je vais aller voir la DDASS, discuter avec eux et puis si ça me plaît pas je reviendrais. Laissez faire je vais me débrouiller ».

Débrouillard, il l'est sûrement mais il ne savait pas qu'en face de lui il y aurait plus rusé et surtout plus puissant. Nous n'avons plus eu de nouvelles de Julien. Quand j'ai téléphoné à l'institution qui s'appelait bizarrement « Les Beaumettes » on me fit comprendre que j'étais plutôt indésirable et que je devais laisser cet enfant tranquille.

Aux dernières écoutes institutionnelles Julien a « rechuté »... Et puis c'est tout.

Que pouvait-on faire dans une telle situation ? Fallait-il lutter envers et contre tout ? C'était prendre un risque irresponsable par rapport aux autres enfants.

Il s'avère dans ce cas précis où aucune transition à l'échelle humaine n'a été possible que l'échec cuisant, a triomphé.

Ces histoires de transition me paraissent de plus en plus essentielles. Elles sont étroitement liées à tout ce que je raconte sur le téléphone, le nounours, etc... Ce qui a fait tilt, c'est ce qui s'est passé avec Christophe.

Nous avons été invité pendant des vacances de Pâques en Normandie dans une famille. Christophe habitant cette région, nous pensions le mener avec nous pour qu'il puisse passer quelques jours chez lui. Avant de venir ici Christophe était placé dans un Institut Médico-éducatif, étiqueté épileptique-mutique, difficilement « récupérable ». En tout cas l'institution avait fait le tour de la question et il n'y avait plus beaucoup de solution possible. Il est arrivé avec un traitement très important allant de la Dépakine en passant par le Gardénaol traditionnel. Nous avons rapidement baissé les doses jusqu'à les arrêter totalement.

Christophe n'a plus eu de crises pendant plusieurs mois hormis lorsque l'institution a pointé son nez et en particulier les psychiatres ! Je me rappelle de la remarque de l'un d'eux qui devant une crise de petit mal nous avait déclaré : « Vous voyez qu'il en a besoin du Gardéna1 ». Je ne pouvais pas lui répondre qu'il avait surtout besoin qu'on lui fiche la paix. J'ajoute que si nous avons mal à la tête, nous prenons de l'Aspirine, comme tout le monde. Mais nous ne prenons pas de l'Aspirine tous les jours pour prévenir le mal à la tête ! Alors pourquoi droguer leur vie durant les épileptiques ?

Mais revenons à ce voyage en Normandie. Quelques jours avant le départ, Christophe tombe malade d'une drôle de façon. Une sorte de sénilité précoce qui s'accroît à mesure que s'approche le départ. Il n'a rien mangé, ne mange plus, tombe dans les escaliers. Il est dans une forme catastrophique. Deux jours avant le voyage l'état de Christophe s'aggraveant je décide d'en avvertir sa famille en leur expliquant qu'il me semble que leur fils n'a pas du tout envie d'aller vers chez eux. A-t-il peur qu'on le laisse là-bas, que nous l'abandonnions à son ancienne institution ? Les parents déçus, me disent de faire comme bon me semble.

Nous décidons après beaucoup d'hésitations de le laisser au Coral. Quand je téléphonerai le lendemain matin pour avoir de ses nouvelles, Jeannot qui était resté avec lui m'apprendra que Christophe a repris son état le plus ordinaire, qu'il rit, qu'il est heureux !

Trois mois plus tard arrive un couple de stagiaires qui voudraient créer un lieu de vie. Ils passent un mois avec nous durant lequel ils accrochent très fort avec Christophe. Puis ils vont dans un autre lieu, où ils demandent de le prendre. Nous laissons partir Christophe qui semble très content. Au bout de trois mois

un conflit éclate entre les membres de cette équipe et le jeune couple. Ils doivent partir ailleurs et laissent Christophe. Celui-ci commence à refaire des crises d'épilepsie à ce moment précis. Il se laisse tomber dans les escaliers, a des absences fréquentes. Pendant un temps de vacances nous le reprenons quinze jours. Il a de nouveau un comportement tout à fait normal et nous montre sa joie d'être parmi nous. De retour dans son nouveau lieu il recommence ses crises. Il semble donc que Christophe se soit senti rejeté ou abandonné au départ des personnes qui avaient fait la transition entre le Coral et l'autre communauté. Actuellement, il est complètement perdu. Nous avons demandé à ces personnes de refaire la transition avec nous et d'essayer de dépasser un peu leur problème pour recréer le lien avec le lieu et surtout le groupe. Il est intéressant de signaler que les parents ne sont pas spécialement unis et qu'il a souvent vécu dans sa famille de nombreuses situations conflictuelles. Je me permets d'ajouter qu'il a dû rencontrer le même style de difficulté en institution.

D'autant plus que cette institution en question nous écrivait tout dernièrement par l'intermédiaire d'un de ses médecins la lettre suivante :

Ville du Havre
Institut Médico Educatif
JULES-GUESDE

LE HAVRE, le 26 Juin 1979

Etablissement Principal :
132, Rue Henri-Dunant - 76620 Le Havre
Tél. 46.39.66
Annexe :
21, Rue Fontaine-la-Mallet - 76620 Le Havre
Tél. 46.22.39

Bonjour,

Veuillez trouver, ci-dessous, rapport concernant

X, outre ses lourds problèmes psychologiques que vous connaissez bien, présente donc le problème d'une épilepsie au sujet de laquelle vous désirez des précisions.

Plusieurs questions doivent être abordées avant de décider si un traitement par Gardenal doit ou non être administré à un enfant.

1°) Existe-t-il vraiment une épilepsie ?

- Oui, formellement, d'innombrables crises ont été constatées, toujours confirmées par les électro-encéphalogrammes.

Il faut donc traiter par des barbituriques car les crises d'épilepsies fréquentes ne font que dégrader l'état physique et psychique d'un individu, mais aussi parce qu'elles peuvent TUER ou rendre INFIRME.

2°) Pourquoi les doses varient-elles ?

Lorsque l'on donne un médicament, il faut qu'il soit efficace (ou alors on ne l'administre pas...) et en l'occurrence adapté à l'état de l'enfant et aux doses dans le sang

Certes, X fait encore quelques crises, mais le traitement ne permet que de raréfier les crises et éviter les complications; c'est là qu'interviennent les conditions psychologiques - dans la fréquence des crises - leur moment de survenue - et surtout pour l'avenir les espoirs d'interruption.

Il est un fait certain qu'une bonne prise en charge psychologique espère les crises et pourrait même aboutir, dans certains cas décrits par les psychiatres, à un changement thérapeutique mais, à l'heure actuelle, il est médicalement beaucoup trop dangereux d'interrompre ce traitement, surtout que de l'avis de tous, et du vôtre, j'en suis sûr, il ne constitue pas le problème majeur de

Enfin, quant aux longues phases de retrait et d'indifférence que traverse X, elles n'ont rien à voir avec le traitement puisque, sans que celui-ci soit modifié, on assiste cycliquement au " mieux " et au moins bien chez X

J'espère que ces explications vous permettront l'insistance avec laquelle je souhaite le maintien actuel du traitement de sans évidemment préjuger des possibilités dans l'avenir.

Sincères salutations.

Le Médecin
Alain SAURAT

N'y a-t-il pas de quoi se taper la tête contre les murs après ça ?



Place MONTREDON
AIMARGUES

C. MOLINA

INSTITUTION TRANSITION

TRANSITION

PASSER

CHEMIN / VOIE / BAC / PASSEUR

PONT / GUE / CHEMIN / CONDUIT

PASSER / DEPASSER / SURPASSER

TREPASSER / FAIRE PASSER

ALLER AU DELA

PASSER / SORTIR / ENT

RER / VIDER / EXPULSER

QUITTER / PARTIR

FOUTRE LE CAMP

Je me promenais avec Gérard 14 ans, du côté de la campagne, des bois, et des ruisseaux.

Nous traversons un grand jardin et en plein milieu coule une rigole d'arrosage. Il suffit pour la traverser de faire un pas important.

J'attendais. Gérard semblait faire des efforts surhumains mais il n'arrivait pas à passer. Je lui tendais la main, rien n'y fit.

Alors je m'asseyais sous un arbre et patientais. Gérard fit un grand tour jusqu'à trouver une passerelle. Il la trouva, revint me prendre par la main et on continua notre chemin...

TRANSITION LIBERTE

AUTONOMIE / INDEPENDANCE

PASSER / JOUER / AGIR

S'EVADER / S'EMANCIPER

PERMETTRE.

Ah! ces histoires de PONT.

PONT-LEVIS / PONT SUSPENDU / PONT TOURNANT
PONT ROULANT / PONT FLOTTANT /
PONT DORMANT / PONT D'AVIGNON

Passerelle / Passer
Transition

Passer de l'état embryonnaire à l'état foetal
de la matrice à l'air libre
de la maison à l'école
de la maman à la maitresse, de la maitresse à l'amante,
de l'amante à l'armée, de l'armée au travail.

PASSEZ, passez... Vos papiers s'il vous plaît !
Mes papiers. Oui, je m'appelle comme mon père. Curieux non, Monsieur l'agent ? Pourtant il a fallu un spermatozoïde et un ovule dans le ventre de ma mère ; ma mère comme une mer.

Écoutez la symphonie, ce désir souvent de se laisser totalement aller, de planer, de se bercer.

Comment pourrait-on croire que tout ce qui s'est passé durant ces neuf mois ne nous a pas marqué ? Que ça nous échappe complètement. Soyons un petit peu à l'écoute de nos rêves.

Effectivement il faut de sacrés ponts, très solides et sûrs d'eux pour passer de maman à la vie active. La mère a bien fonction de PONT entre l'enfant et le père. Selon comme elle le parle, le dit, le véhicule il se peut qu'il y ait vie ou mort, enfin c'est un peu fort comme terminologie, mais ça se situe dans ces eaux là.

Je sais que mes parents ont eu de sérieux problèmes autour de ma naissance et que ça n'a pas été simple pour eux, à tel point qu'entre onze et vingt ans je me suis imaginé que mon père n'était pas mon père. Pas de pont, pas de transition : des difficultés énormes d'IDENTITÉ.

Je pense souvent à l'angoisse dans laquelle fût ma mère. Elle venait de ce petit village de Granès dans l'Aude, ses parents réfugiés espagnols. Une simplicité de vie au milieu d'une misère si respectable. Moi dans son ventre, elle avait dû fuir à la ville à deux cents kilomètres de là. Et c'est ainsi que je suis né à Montpellier. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi.

J'ai posé la question au moins cinq ou six fois à ma mère. Elle ne m'a jamais répondu directement sinon qu'il fallait qu'elle travaille et qu'elle avait trouvé une place de bonne à Montpellier. Chaque fois je savais qu'il y avait autre chose. Chaque fois, j'étais insatisfait, je baissais la tête et j'apprenais à mentir.

Le mensonge est une fuite dramatique, un pont bancal, un radeau troué, une transition piégée. Les mensonges sont les quotidiennetés de la vie bourgeoise et ça pue tellement que les WC publics, splendides lieux de transition, sont couverts d'appels.

Difficiles et délicats, ces problèmes d'identité. Un véritable labyrinthe où les ponts sont levés, suspendus comme les fils d'une marionnette ou carrément coupés.

Alors, comme Gérard l'impossibilité de traverser et l'obligation de faire un grand détour; au risque de se perdre.

A propos de pont, je dois relater une curieuse affaire qui est en train de nous arriver et qui pour le Coral, sa continuité et sa vie est d'une importance capitale.

Nous sommes situés à cinq cents mètres environ d'Aimargues, et un chemin communal nous permettait d'atteindre directement le village, sans passer par la route nationale qui va de Marseille à Montpellier et qui est très fréquentée (voir Plan I).

En mars 1979 était ouvert à la circulation une voie rapide pour éviter la traversée d'Aimargues et qui rejoint directement la grande route vers Aigues-Mortes et la mer (voir Plan II). En accord avec le maire il s'en suivait une série de lettres et deux réponses de la Direction Départementale de l'Équipement du Gard dont je vous laisse savourer les termes !

Claude Sigala
LE CORAL
30470 Aimargues

Le 24 mars 1979

Monsieur le Directeur
de l'équipement
89, rue Wéber
30000 NIMES

(aux bons soins de Mr. le Maire d'Aimargues)

Monsieur le Directeur,

Début mars vous avez ouvert à la circulation la voie rapide d'Aimargues en direction d'Aigues-Mortes. « Le Coral » qui accueille des enfants et des jeunes adultes dits inadaptés et ayant pour but (journal officiel du 27/01/79) « de leur donner tous les moyens pour les rendre autonomes le plus rapidement possible » est situé dans le quartier Bellevue.

La nouvelle route nous sépare donc du village.

Les jeunes avaient l'habitude de se rendre à Aimargues, pour faire leurs courses, rencontrer les villageois etc... Il y a effectivement un passage, permettant de traverser, pour entrer dans Aimargues.

Mais la sécurité n'a pas été envisagée pour les piétons et nous sommes là affrontés à une insécurité et un danger permanents (enfants qui vont à l'école, aux courses, au village).

J'envoie un double de cette lettre à la Direction de l'Action sociale et par là je vous demande de prendre toutes dispositions afin d'éviter des accidents aux conséquences dramatiques (passerelle, tunnel, etc...).

J'espère que vous voudrez bien trouver une solution et tenir compte de ce courrier.

Je vous prie de croire, Monsieur le Directeur, à l'expression de mes sentiments respectueux.

DÉPARTEMENT DU GARD

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



Mairie
d'AIMARGUES

TÉL. 88 - 01 - 52

Le 28 MARS 1979

Monsieur le Directeur de l'Équipement

89 Rue Weber

30000 NIMES

Monsieur le Directeur,

J'avais transmis, voilà quinze jours environ une lettre à Monsieur le Préfet ainsi qu'à M. Gourdon, Président du Conseil Général. Je faisais part, dans cette lettre, des contraintes et surtout des dangers que représentait la déviation d'Aimargues pour les habitants de notre village.

A ce jour, seul, M. Gourdon m'a répondu. Il précise qu'il partage totalement mon point de vue et qu'il saisit Monsieur le Préfet de cette question afin que la réalisation complète soit réalisée.

Cependant, dans l'immédiat, il est urgent d'apporter certains aménagements afin que la sécurité des riverains de cette voie rapide soit assurée. Vous trouverez ci-joint, une lettre que m'a chargé de vous transmettre M. Sigala Claude, responsable de la Communauté Adultes-Enfants "Le Coral".

M. Sigala fait part de son inquiétude, et demande d'envisager des mesures susceptibles d'assurer la sécurité des enfants et des nombreuses personnes qui sont dorénavant obligées de traverser à longueur de journée, la nouvelle voie. La communauté "Le Coral" se trouve en effet à présent retranchée du village, et je partage totalement le point de vue de M. Sigala.

J'ajoute que de nombreuses personnes qui résident quartier Bellevue, ou bien qui ont des vignes dans ce secteur, sont également obligées d'emprunter à pied, à vélo, ou encore avec des tracteurs ce carrefour très dangereux.

Or aucune mesure de protection n'a été envisagée pour ces personnes là. Je crains pour ma part que nous ayons un jour à déplorer un accident très grave. Je souhaiterais donc que vous envisagiez d'aménager ce carrefour afin que la protection des usagers soit assurée pleinement. Il me semble que des îlots de protection doivent être envisagés pour les véhicules, et qu'une passerelle soit indispensable pour les piétons. De plus il ne fait aucun doute que les enfants qui résident au "Coral" sont ainsi coupés de la vie du village, et cela va à l'encontre du but recherché par les responsables de cette communauté.

Il s'agit donc surtout d'assurer pleinement la sécurité de ces enfants, et je suis certain que vous comprendrez mieux ainsi le sens de mon intervention.

Je souhaiterais donc, Monsieur le Directeur, que vous vous penchiez sur ce problème avec attention et que vous envisagiez très rapidement d'y apporter les solutions qui s'imposent.

Je vous prie de recevoir, Monsieur le Directeur, l'expression de mes plus sincères salutations.

P-J ; lettre M. Sigala



LE MAIRE

DUPONT RENE

[Signature]

DIRECTION DEPARTEMENTALE
DE L'EQUIPEMENT DU GARD

Place du B. Maier 30 NIMES Tél. 38.90.38
89, rue Weber — Tél. 38.90.00

LE DIRECTEUR DEPARTEMENTAL

Nimes le 26 AVRIL 1979

LG/GC/5

Le Directeur Départemental de
l'Equipement du GARD
à
Monsieur le Maire
d'AIMARGUES
30 470 AIMARGUES

OBJET : Déviation d'AIMARGUES
Communauté d'Adultes-Enfants
Le Coral.

REF : Votre lettre du 28 Mars 1979

Monsieur le Maire,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre visée en référence dans laquelle vous me faites part de l'inquiétude d'un de vos administrés, M.SIGALA, responsable de la Communauté d'Adultes Enfants "Le Coral" sur la traversée de la nouvelle déviation lorsque ses pensionnaires se rendent à AIMARGUES. Monsieur SIGALA demande que des dispositions soient prises pour faciliter cette traversée (passerelles pour piétons par exemple).

S'agissant d'enfants et d'adultes inadaptés le problème est en effet préoccupant, mais il serait normal qu'ils fussent accompagnés par un moniteur de l'établissement lorsqu'ils se rendent au village, ce qui ne semble pas être toujours le cas.

C'est pourquoi, conjointement à une instruction de ma part de cette affaire, je consulte le Directeur Départemental de l'Action Sanitaire et Sociale afin de connaître son sentiment sur cette demande et sur le mode de fonctionnement de cette communauté.

Je ne manquerai pas de vous tenir informé de la suite qui pourra être apportée à cette affaire. Veuillez agréer, Monsieur le Maire l'expression de mes sentiments dévoués.

Le Directeur Départemental de
l'Equipement

DIRECTION DEPARTEMENTALE
DE L'EQUIPEMENT DU GARD

Place du B. Maier 30 NIMES Tél. 38.90.38
89, rue Weber — Tél. 38.90.00

LE DIRECTEUR DEPARTEMENTAL

Nimes le 17 AOUT 1979

Ref. à rappeler

LG/GC/5

Le Directeur Départemental
de l'Equipement du Gard
à
Monsieur le Maire d'AIMARGUES
30 470 AIMARGUES.

OBJET : Déviation d'AIMARGUES
Communauté d'enfants "Le Coral"

REF : Votre lettre du 28 mars 1979
Ma lettre du 26 avril 1979.

Monsieur le Maire,

Comme suite à ma lettre visée en référence, j'ai l'honneur de vous faire parvenir

Monsieur le Maire,

Comme suite à ma lettre visée en référence, j'ai l'honneur de vous faire connaître que la Direction des Affaires Sanitaires et Sociales vient de préciser que la Communauté "Le Coral" n'est pas agréée et que son activité a jusqu'ici été tolérée.

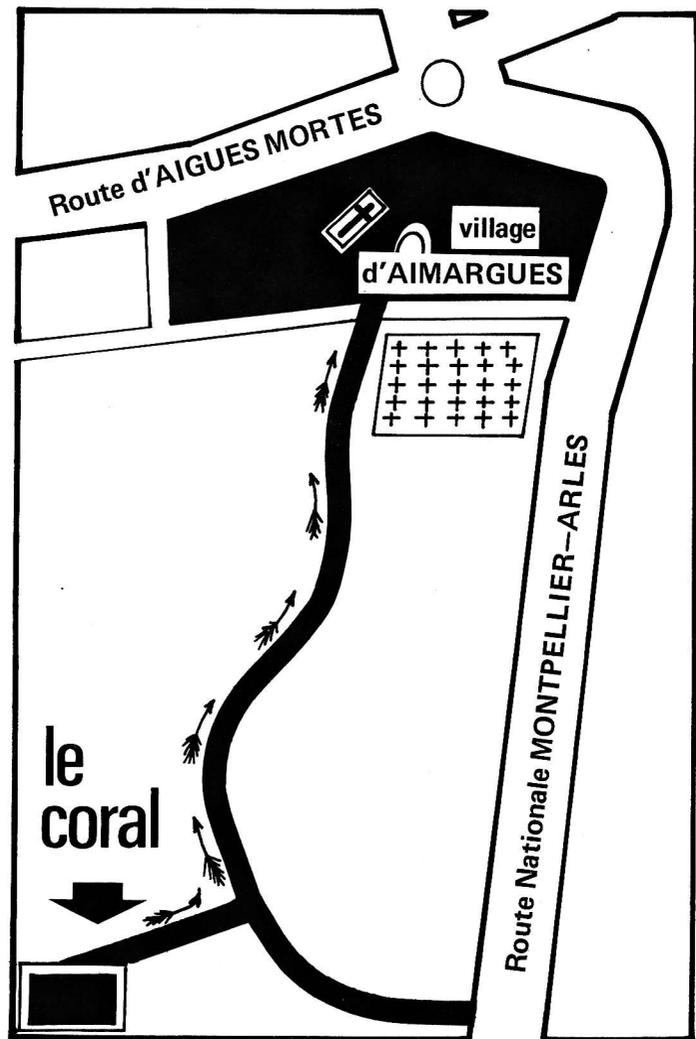
La D.D.A.S.S. a du reste exigé la limitation de cette action en demandant expressément à M.SIGALA de ne recevoir que 5 ou 6 enfants agés de moins de 15 ans.

Aucune extension n'est envisageable dans l'immédiat. En raison du très petit nombre d'enfants hébergés, il paraît donc tout à fait possible, et je dirai même normal si l'on considère la catégorie d'enfants reçus, de les faire accompagner par un moniteur lorsqu'ils doivent se rendre au village voire de les transporter en automobile.

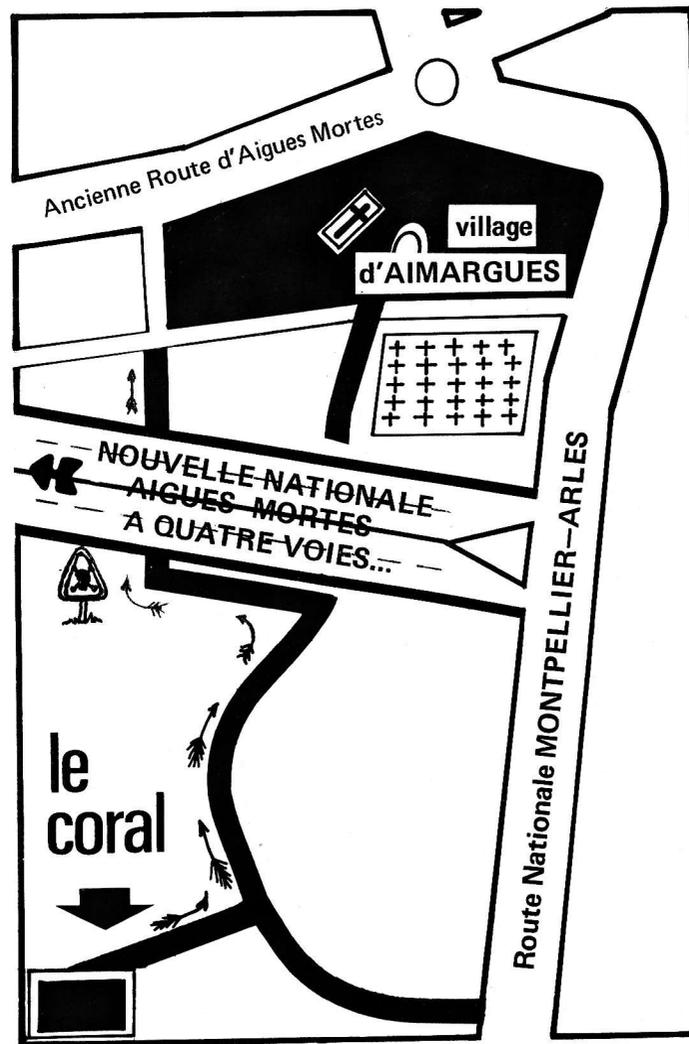
De toute façon, cet établissement ne paraît justifier la création d'ouvrage de franchissement dans la déviation.

Veuillez agréer Monsieur le Maire, l'expression de mes sentiments dévoués.

Le Directeur
C.DANFLOUS.



AVANT



APRES

Sans commentaires

SANS
QU'ON
M'ENTERRÉ

SANS
CON
MENT
TAIRE

passage/port/passerelle/communication/traverse/tunnel/souterrain

SANG
COMMENT TAIRE?

SANG
COMME EN TERRE

CENT
COMMENTAIRES

Elle est retrouvée !
Quoi ? L'éternité.
C'est la mer mêlée
Au soleil.

A. Rimbaud

Bien sûr la mer, tout juste à vingt kilomètres, après Aigues-Mortes, du côté du Grau du Roi. Nous y allons tout l'été mais aussi n'importe quand, comme ça des fois, pour écouter la musique des vagues et de l'eau et de l'écume.

Le toucher du sable. Annie va à l'eau puis se roule dans le sable puis recourt dans l'eau où elle nage comme un dauphin, à coups de reins. Ils se perdent souvent nos mêmes sur cette longue plage de l'Espiguette, ils se perdent entre l'eau et la terre en courant tout nus comme s'ils étaient à la recherche de quelque éternité.

Et nous aimons tous la mer et particulièrement ce lieu avec ses possibilités de nudité, de s'égarer, de se paumer, de s'enfouir dans le sable, d'entendre cette musique parfois tumultueuse, souvent comme une sonate ou une cantate qui s'en vient qui s'en va, d'ici à l'ailleurs jusqu'à une sorte d'évanouissement...

La mer où il est possible de se perdre, de rêver, de se taire.

La mer et ce désir étrange de partir sur un beau voilier avec toi et nous et vous. Un jour peut être. Et quand tu prends dans tes petites mains un peu d'eau qui n'arrête pas de s'échapper et que tu éclates de rire, et que tu sautes toujours plus haut.

Si vous saviez, si vous sentiez, si vous voyiez certains de ces mêmes en présence de l'eau et surtout à la mer vous ne supporteriez plus de les ramener dans un de ces grands établissements où les accueillent de gentilles personnes avec du beau matériel de poterie et pleins de jeux de construction et de Légo, et un ravissant réfectoire avec (c'est possible) des bouquets de fleurs et un gracieux dortoir avec de ravissants petits lits bien rangés. Qui sait, si l'inspecteur venait demain ?

Je revois l'économe de ce style de maison passer dans les allées avec son gros trousseau de clés pendant que les enfants étaient en « activité », et défaisant systématiquement tous les draps de lits qui lui semblaient mal mis et me disant, presque en excuse : « Vous comprenez, il faut faire comme si Monsieur le Préfet allait venir. Cela peut nous arriver un jour ».

Monsieur le Préfet, il est loin de la mer et Madame l'économe aussi et cette grande maison taciturne encore plus.

Quant aux enfants, ils auront peut être le droit d'aller voir la mer, bien accompagnés, bien encadrés en faisant bien attention de ne pas gêner les gentils touristes.

La mer, c'est une continuelle histoire d'amour, du style de la mare aux canards à Annie. Elle est là, tout près.

Nous sommes là, tout proche.

Et nous partageons cette aventure en grand secret.

Le soir quand nous rentrons, nous prenons le bain ou la douche. Quel plaisir ! L'eau qui nous dégouline sur la peau. Un peu de savon, les cheveux qui se laissent aller, on y resterait des minutes encore, mais il faut laisser la place aux copains.

Alors on finit la soirée sur le balcon à n'en pas finir de regarder la grosse boule de soleil qui se couche vers là-bas à l'Ouest.

Je n'insisterai pas, Flaubert a fait beaucoup mieux dans Salambô, je crois. Allez y voir. Nous nous retrouvons tous autour de la grande table de bois pour la soupe qu'aura confectionnée Martine avec les restes de tomates, d'haricots verts, de patates, sans oublier un oignon, une gousse d'ail et un peu de céleri. La nuit tombe et pour faire fuir les moustiques, nous allumons un grand feu de bois dans la pairie. Il y a toujours quelque'un de passage avec une guitare qui nous entraîne dans les chants d'Hugues Aufray ou de Georges Bransens. Possibilités de danses, de rires et de cris.

Des fois nous sommes complètement crevés par les travaux du jardin ou énervés par le comportement d'un d'entre-nous. Nous allons alors nous coucher plus tôt. Et chacun essaye de respecter le sommeil de l'autre parce que c'est important. Alors il reste la nuit pour rêver d'immenses mers couvertes de tournesols que viennent cueillir les enfants aux corps de poissons. Et puis plein de choses que je vous laisse deviner et inventer. La nuit peut se passer.

Lorsque l'un d'entre-nous est particulièrement angoissé et qu'il se retrouve tout seul dans le noir avec ses peurs il y a quelqu'un qui peut aller le retrouver et continuer un bout de la nuit avec. Il n'est jamais besoin de faire appel à des piqûres ou à des neuroleptiques.

Si quelqu'un est vraiment très angoissé, c'est arrivé, nous pensons qu'il y a quelque chose qui cloche chez nous et avec nous et nous lui proposons un autre lieu. Si ailleurs c'est pareil, nous n'insistons pas, nous ne sommes ni des sorcières ni des fées. Certaines personnes sont tellement piégées, emprisonnées que nous ne pouvons rien faire pour elles. Mais j'affirme ici que c'est extrêmement rare.

Je ne crois pas cette affirmation gratuite car lorsqu'on vient frapper à notre porte, bien souvent nous savons qu'il s'agit d'une solution de « dernière chance ». En tous les cas, beaucoup d'assistantes sociales et de parents l'expriment en ces termes, ce qui me fait penser que l'on ne nous ricoche pas les « cas les plus simples ».

Il est donc nécessaire que les transitions se fassent dans les meilleures conditions. Nous n'insisterons jamais assez sur ce point.

Il ne peut être question d'avancer avec une personne qui est rejetée totalement ou qui est considérée comme un objet dont on se débarrasse et qu'on nous envoie par le train. Nous sommes maintenant très vigilants sur ce point quitte à paraître hyper-sélectifs. Nous exigeons des retours fréquents dans le milieu d'origine et au milieu d'origine d'être présent à sa manière dans nos quotidiennetés.

Ainsi notre discours est toujours empreint de cette connaissance, de ces rencontres, de ces aller-retours. Un peu peut-être, à la façon du discours de la maman à son bébé, discours toujours empreint de la présence du papa, du mari ou de l'amant.

Les parents ne s'y trompent pas et quand ils viennent nous voir une fois chaque six semaines, ils commencent à aimer ces lieux de terre et d'eau et de soleil. Ils se rapprochent de notre tentative à petits pas mais ils comprennent très vite que leur enfant présent ici vit un moment d'importance.

Et il s'établit une complicité de confiance. Pourtant ils sont comme tout le monde, habitent à la ville dans un immeuble ou un pavillon de banlieue, bien meublé, bien rangé et bien propre. Là aussi il ne se passe pas de miracle. Mais nous faisons le maximum pour qu'ils soient partie prenante de la tentative. Nous leurs demandons de participer selon leurs possibilités, les plus minimes soient-elles.

L'administration existe, nous ne l'ignorons pas et elle peut nous aider efficacement mais nous lui

refusons un rôle de totale assistance. L'aide de l'un peut être complémentaire de la participation de l'autre.

Lorsqu'il n'y a aucune éventualité à ce niveau, aucun arrangement possible, les difficultés s'escaladent et l'échec n'est pas loin. A ce sujet, il y aurait beaucoup à écrire, sur nos limites, nos difficultés, nos rejets, nos impossibilités... Je tâcherai de l'approfondir dans un autre document avec la présentation de nombreuses observations où les choses se sont mal passées ou pas du tout ou avec beaucoup de difficultés.

Je vais tacher ici de dire comment et pourquoi les transitions, les rencontres sont possibles et les résultats obtenus dans ces circonstances. Ces écrits sur le milieu d'origine et plus particulièrement les parents me créent un peu de soucis. Il se passe des choses tellement importantes, qu'il faut faire gaffe à ce qui s'écrit.

J'ai de plus en plus de respect pour ces parents qui viennent toutes les six semaines environ pour réfléchir ensemble. Essayer de comprendre ce qu'il s'est vécu, pourquoi et comment ils en sont là, eux et leurs enfants.

D'abord nous faisons une approche des fois longue pour qu'ils aient vraiment envie de venir et besoin aussi. Ils sont souvent persuadés qu'il n'y a rien à faire, que leur même est différent à un tel point qu'il aura besoin de l'institution ou de l'enfermement à vie. Alors, le Coral ou un autre lieu...

Puis on les a habitués à être mis en dehors. Il y a des spécialistes pour s'occuper de ces problèmes. Enfin, et ça n'est pas la moindre des difficultés, ils sont toujours culpabilisés avec un fort sentiment d'échec.

Or il me paraît maintenant évident que nous n'avons aucun droit ni aucune leçon à leur donner. Bien au contraire.

Les erreurs commises, le sont quotidiennement par nous tous dans nos lieux de travail, de loisir et de vie.

S'il y a une responsabilité, elle est commune.

Mais eux, dans leur souffrance quotidienne, ils n'ont pas le temps d'attendre. Aussi il faut les aider et partager, maintenant de suite et ici. Et puisque nous avons fait le choix de vivre un rythme un peu différent, nous pouvons essayer de les écouter, proches que nous sommes de leurs difficultés vivant quotidiennement avec une de leur blessure ouverte.

Dire ce qu'il se passe durant les réunions est difficile sinon délicat. Et puis je n'en ai pas spécialement envie. Je pense que ça appartient à ceux qui vivent ces groupes et c'est tellement intense que nous ne pouvons pas nous permettre n'importe quoi. Ce que je veux souligner ici, c'est la nécessité d'un tel travail qui permet de prendre au sérieux ce qu'il en est des jeunes que l'on accueille et de leur milieu d'origine. Il n'y a pas non plus de secret mais comme une impression, qui se concrétise dans le comportement de tous, que les regards ainsi posés sur les situations quotidiennes des uns et des autres, permettent d'un peu mieux se comprendre. Et à partir de là, les retours en famille sont possibles, ce qui signifie que l'entrée dans la réalité sociale n'est pas exclue.

Nous excluons toujours ce que nous ignorons, qui nous fait peur, qui remet en question notre temps routinier. Et dans ce NOUS, il y a d'abord la famille avec toute la complexité et toute l'ambiguïté que cela comporte et secrète.

Pendant deux jours nous nous voyons, nous nous sentons. Les jeunes aussi sentent et voient. Il y a les repas en commun, des discussions, des rencontres, des ballades. Les personnes arrivent à se dire les choses de leurs vies. Qu'ils ont ressenties comme très difficiles, à savoir qu'ils ne sont pas seuls dans leur cas. Des liens s'établissent. Des choix se précisent. Des situations éclatent. Nous n'avons rien fait pour inciter telle ou telle circonstance. Une fois de plus nous sommes présents pour créer des possibilités de rencontres et de transitions.

Notre plus gros travail consiste à leur dire que c'est eux LES VRAIS PARENTS et que ce n'est pas important de savoir s'ils sont de bons ou de mauvais parents. On s'en fout.

Ce dont on ne se fout pas, c'est de leur réalité et de celle de leur enfant. Ils sont là, tels qu'ils sont et nous devons tenter ensemble que la vie soit possible et la souffrance moins aigüe.

Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de substituts parentaux. Il y a une histoire...

Elle est ce qu'elle est, souvent plutôt difficile. Mais il faut la respecter telle qu'elle est.

Ce n'est pas tant le fait d'ailleurs de la famille originelle, parce que cette histoire elle peut avoir lieu avec des grands parents, des oncles ou tantes, des parents nourriciers, et tout ce que l'on peut s'imaginer comme situation. Ce que je veux dire, c'est que nous devons respecter les faits tels qu'ils se sont déroulés et à partir de là, tenter d'avancer et de concevoir des possibilités transitionnelles.

D'où l'exigence que nos relations soient les plus nettes et les plus claires possibles.

Le Coral n'est un lieu ni idéal ni parfait. Il n'est pas non plus un lieu de remplacement. Il est un MOMENT.

Nous sommes très vigilants quant aux problèmes de fric qui sont posés souvent comme d'éventuelles dépendances. Nous avons l'exemple de Xavier qui ne se gêne pas d'affirmer que son père paiera jusqu'à sa retraite et qu'après il aura une rente... Cette dépendance qui se crée par le fric ne nous plaît pas du tout et nous n'avons pas envie de la prolonger.

Nous avons envie d'aider le jeune à trouver sa place et son autonomie et à lui en donner tous les moyens. Mais il n'est pas question que le Coral devienne le lieu institutionnel à vie, sinon on renouerait avec des histoires de ghetto.

Bruno, après des difficultés complexes, a passé deux ans en hôpital psychiatrique. Il a vingt-cinq ans, des parents à la retraite ayant des moyens financiers. Pendant deux ans, il a tout fait pour sortir de l'enfermement, pour le dénoncer. Une fois sorti, son désir a été de faire un voyage que son père lui a payé. Dès le retour, à peine la valise posée, il revendiquait à nouveau 3.000 ou 4.000 F pour repartir ailleurs. Nous avons vu fréquemment Bruno au Coral où il a fait plusieurs séjours. Les parents suivent les réunions depuis plus de trois ans. Aujourd'hui ils sont prêts à admettre que Bruno puisse naviguer tout seul. De son côté,

Bruno qui est particulièrement agressif avec ses parents (mais n'est-ce pas lié à cette dépendance par l'argent ?) commence à admettre qu'il peut s'en sortir hors du cercle familial. Et qu'à partir de là, les relations sont possibles.

Il n'est pas question de rejeter ou de se rejeter mais de connaître nos possibilités, nos limites et de faire avec. Pour Xavier, c'est la même histoire.

Nous ne pouvons pas lui permettre de se laisser aller à l'enfermement qui par ailleurs n'est en aucun cas une solution. Aussi nous le préparons, lui et ses parents, à des transitions passant par des séjours alternés dans plusieurs lieux et chez lui.

Pour tenter de faire comprendre ce qu'il « se joue » à ce moment là, je vous donne à lire quatre lettres d'une famille qui a suivi les réunions pendant deux ans.

Sébastien est venu au Coral suite à plusieurs tentatives institutionnelles. Il y avait au départ un fort désir de la famille pour une scolarisation « normalisée » de leur fils. Le Coral pouvait devenir un lieu possible d'où Sébastien irait à l'école.

Après de nombreuses tractations, la Commission Départementale de l'Éducation Spéciale plaçait Sébastien dans une classe SES. A la fin du second trimestre la directrice appréciait dans le bulletin de notes :

« Malgré l'accueil chaleureux qui lui est réservé, accueil émanant aussi bien des élèves que de l'équipe éducative, Sébastien ne semble tirer aucun profit de cet essai en SES. Il serait souhaitable que Sébastien soit orienté vers un établissement plus adapté ». (!!!)

Au cours des rencontres nous avons souvent mis sur la table ce sujet. Petit à petit les parents se sont rendus compte que c'étaient eux qui voulaient que Sébastien suive une scolarité. Peut être que lui désirait, d'autres possibilités ? N'y aurait-il pas une autre éventualité imaginable ? L'école OK, mais n'y a-t-il que l'école de possible ?

Allons donc !

Nous étions carrément grillés dans la tête de Sébastien puisqu'au départ nous avions accepté cette seule solution. Aussi nous l'avons laissé aller quand il nous a proposé d'essayer de vivre dans un autre lieu où il n'entendrait plus parler de scolarité. Ce NOUS inclue les parents de Sébastien et je pense que cela était possible en partie grâce aux réunions d'Aimargues.

Je laisse les lettres qui suivent dans leur texte original. Il me semble qu'il n'y a pas besoin de commentaires.

Monsieur et Madame C...

Le 20 mai 1977

Cher Monsieur,

Depuis notre passage à Aimargues et notre communication téléphonique de mardi soir, nous avons, ma femme et moi beaucoup discuté et réfléchi et nous ressentons le besoin de vous faire part de nos réflexions.

Tout d'abord, le contact avec Aimargues a été ressenti, pour ma femme surtout, comme un choc. Nous avons été frappé par :

— la visite de la maison qui donne vraiment l'impression d'une communauté où il est difficile de savoir « qui est qui » et « qui fait

quoi ». De but en blanc, cela est assez difficile à supporter à des parents habitués à une certaine structure, une définition traditionnelle des relations « parents-enfants » et au rôle de chacun.

— La pièce commune où l'on sent vraiment qu'elle est le lieu de vie de l'ensemble des habitants de la maison ; elle paraît être le creuset où se réalisent le travail et les réactions importantes des membres de la communauté.

— l'impression d'une certaine autorité, d'une vie profonde et puissante.

Mardi dernier, au téléphone, nous avons eu un certain mal à situer les réactions de Sébastien à la vie qu'il mène à Aimargues :

a - il a parlé de son retour, semble-t-il, non comme d'une angoisse qui l'étreignait, mais en essayant de négocier sa date de retour (« je viens dans quinze jours, puis au mois de juin, puis en juillet... »).

b - il a dit fortement : « Je ne suis pas bien à Aimargues ». Tel qu'il l'a dit, nous n'avons pas du tout considéré cela comme le fait qu'il pourrait y être malheureux, mais comme une réaction de défense vis à vis de l'amorce d'un changement profond qui le bouleverserait sans qu'il ait le loisir de reprendre ses habitudes rassurantes, et qui le ferait avancer vers un « inconnu » qu'il appréhende.

Vous avez parlé de « choses qui bougeraient » dont il était impossible de discuter au téléphone. Si vous l'estimez nécessaire, nous sommes prêts à redescendre à Aimargues pour en discuter avec vous.

Compte tenu de l'accueil réservé à Sébastien à Aimargues, nous sommes repartis confiants (bien qu'assomés), mais persuadés qu'il peut trouver parmi vous l'impact permettant de « changer » quelque chose. Sébastien a d'ailleurs écrit à sa grand mère : « J'ai déménagé de Paris à Aimargues » (Nous gardons les lettres qu'il nous a écrites et demandons à notre entourage de faire la même chose).

Le contact avec le psychiatre du CMP qui suivait Sébastien a été très mauvais. En gros il nous a « accusés » d'avoir expédié Sébastien le plus loin possible pour nous en débarrasser et aussi rapidement pour que personne ne puisse nous en empêcher ! Le fait que vous receviez des enfants d'institutions l'a un peu « coincé » car il aurait été d'accord pour une affectation à Bonneuil. De toute façon, il doit faire la demande et nous suivons attentivement ce dossier. Il compte d'ailleurs vous écrire.

Vous renouvelant notre entière confiance,

Veillez agréer, Cher Monsieur, nos sentiments les plus sincères.

Laure et Gérard

Monsieur et Madame C...

Le 29 septembre 1977

Cher Claude,

Nous avons rencontré le Docteur Chiapello mardi après-midi et le lien ainsi établi entre le Coral et la famille nous semble vraiment essentiel. Au cours de nos « errances », c'est bien la première fois que nous rencontrons une véritable coordination et que nous avons l'impression de « faire partie du groupe », un groupe qui tend la main dans le même sens. Alain, en dehors du fait qu'il nous soit très sympathique, ne s'érige pas en juge : il cherche à comprendre — et nous aussi. Nous avons donc prévu de nous revoir régulièrement.

Pouvez-vous nous tenir au courant de la situation de Sébastien vis à vis de l'école ? Il est bien entendu que tous les frais scolaires sont à notre charge.

Sincères amitiés à vous et à tout le Coral. A bientôt.

Laure

Monsieur et Madame C.

Avril 1978

Bien cher Claude,

Notre voyage de retour s'est très bien passé... Malgré les ronflements intempestifs d'Edith... Et j'ai eu beau compter les moutons pour m'endormir, ils ont bien troublé ma comptabilité nocturne !

Je voulais te dire que ce week-end nous a beaucoup apporté... Je pense d'ailleurs qu'Yvan et Francette ont bien contribué à la richesse de ces réunions, tout en développant une formidable atmosphère d'amitié. Ces réunions deviennent au moins pour nous un élément très important dans notre marche vers Sébastien et dans la vie... Vraiment, c'est un week-end qui a compté ! Et tu en sais quelque chose, sinon tu ne serais aussi « crevé » en nous quittant.

J'ai également beaucoup réfléchi à tout ce qui a été dit lundi soir :

— Yvan a dit : ton gamin a une crise d'appendicite, tu as recours à un chirurgien. Là, c'est la même chose. Je suis bien OK avec lui.

— On a évoqué la notion d'abandon. En fait je crois qu'il s'agit plutôt de démission. Lorsque Sébastien est resté au Coral, il y a un an, j'ai eu l'impression de démissionner de mon rôle de mère, de « baisser les bras ». Cela correspondait à reconnaître que j'avais échoué sur ce plan, que « je passais la main ». Mais pour moi, il n'y avait pas « abandon », et ce

qui m'est dur, c'est d'être « obligée » de discuter « pied à pied » avec ceux qui nous collent cette étiquette.

Tu vas me dire : « Tu n'en n'a rien à foutre ! » OK. Mais on ne vit pas dans un désert, et quittant le Coral, Sébastien retrouvera notre environnement... et c'est pourquoi cela me fait mal de pas arriver à faire passer nos idées. Maintenant, il est certain que l'on ne peut pas « imposer » Sébastien à ceux qui le rejettent. Dans le cas présent, c'est l'hypocrisie de l'attitude qui m'a blessée profondément... J'ai besoin de savoir où mettre les pieds... De toute façon, je suis tout à fait d'accord pour aborder ce sujet lors d'une réunion.

J'ai reçu un coup de téléphone d'un Monsieur R. qui avait pris contact avec toi pour son fils autiste de treize ans. Il débarque à la maison dimanche pour nous entendre parler du Coral et du C.R.A. Nous voilà « Public-Relations » !

Bien amicalement, nous vous embrassons tous.

Laure

Monsieur et Madame C.

Le 15 mai 1978

Mon cher Claude,

Cette nuit dans le train j'ai repensé à l'attitude de Sébastien pendant notre présence au Coral. J'ai remarqué qu'il était totalement différent selon que nous étions avec lui dans le Coral ou que nous nous promenions avec lui hors du Coral où là il était beaucoup plus calme. Je pense que quand nous sommes dans le Coral, Sébastien est paumé car il se trouve confronté à deux repères, deux « autorité » (le Coral, son père et sa mère) et qu'il ne sait pas à laquelle il doit se référer. Je pense qu'il serait intéressant d'en parler avec lui pour qu'il en prenne conscience.

Cela pose un problème pour nos rencontres, car je pense que dans l'absolu le mieux serait que nous rencontrions Sébastien hors du Coral lorsque nous venons. Toutefois cela est très délicat par rapport au Coral. J'avoue que je ne sais pas encore qu'en penser mais j'avais envie de te l'écrire tout de suite car j'ai l'impression d'avoir été un peu dur avec Sébastien en lui proposant un choix très difficile, sans avoir bien vu le pourquoi de son comportement.

Grosses bises à tous.

Gérard

Les relations avec les parents sont loin d'être toujours simples, et pour des raisons bien compréhensibles.

Tous n'en sont pas au même point, au même niveau et ceux qui font une démarche vers et avec nous ont une telle motivation que déjà un bout de chemin est fait. Or ce n'est pas vrai, ni possible pour tout le monde. Je pense en particulier aux personnes très isolées, éloignées, démunies matériellement, démunies intellectuellement. Je pense aussi aux personnes qui ont été placées devant le fait accompli par une institution ou un organisme social et qui ne sont pas tout à fait d'accord avec nos apparences souvent marginales.

Je voudrais en donner un exemple précis, avec ce témoignage de Djemel qui nous a été ricoché l'été dernier par un copain psychiatre à Paris (3) et qui l'a reçu dans le cadre d'une consultation de dispensaire.

Fugues après fugues, difficultés après difficultés, il a abouti ici après une réunion dans le bureau du Docteur où le père a menacé de mort son fils d'une façon si violente que nous nous sommes demandés si un travail était possible. Mais je laisse l'écriture à Djemel. C'est tellement clair et parlant... Je vous dirai ensuite où nous en sommes avec Djemel et ses parents.

(3) On peut le nommer, après tout il travaille avec nous, c'est le Docteur Alain Chiapello.

Le 18 août 1979

Je ne me sentais pas bien chez moi avec mes parents car je flippais à chaque fois que je rentrais chez moi. Mon père m'engueulait et me tapait dessus pour des choses sans importances, et puis je m'embêtais, je ne pouvais sortir que le week-end de deux heures à cinq heures. Le soir quand je rentrais du bahut, je n'avais pas le droit de sortir, je devais faire mes devoirs, manger et aller dormir sans télé. Il y avait une bande de jeunes où j'habitais, je n'avais pas le droit d'aller avec eux car paraît-il c'étaient des voyous et moi je les connaissais et je les trouvais intéressants ; et si c'était des voyous comme on dit, avec eux j'étais bien. Comme à l'école les profs disaient à mes vieux que j'étais entraîné par les mauvais éléments de la classe, moi je ne me sentais pas entraîné, je faisais le pitre car j'en avais envie et que je m'amusais et que je prenais mon pied. Bien sûr, je sais comme tout le monde je ne déconnais que quand on était au moins deux, c'est logique, c'est comme quand on déconne dans un lieu public où il y a pleins de gens, on ne le fait pas tout seul, ça a l'air débile. Moi je trouve que je n'emmerde pas les cours, sauf que quelquefois je mets un peu d'ambiance. Il y a eu qu'une fois que j'ai eu une vraie histoire à l'école : une prof de sciences qui était sévère et comme j'avais pas mes affaires et que n'osant pas lui dire j'empruntais des affaires à des camarades, elle m'a vu et s'est mise dans tous ses états, elle m'a insulté et m'a dit que j'étais bon à garder les va-

ches et qu'à partir du cours d'aujourd'hui je balayerais la cour, alors j'ai sorti qu'elle pouvait toujours y compter, la prof m'a appelé à son bureau et m'a giflé alors je lui ai donné un coup de poing dans la figure puis après j'ai été viré du bahut. Alors mon père, seule réaction avant de chercher à comprendre ça a été de me cogner sur la gueule : réaction de bête. Et un truc que je lui en voudrai longtemps c'est qu'il m'a mis deux jours sous un buffet sans bouger en me surveillant et sans manger et des fois quand il se levait et qu'il était énervé il me donnait un méchant coup de pompe, ce jour-là, j'avais douze ans et c'est à cet âge là que j'ai commencé à vraiment le haïr à un tel point que je commençais à en venir au fait que mon père était comme ça car c'était un vieux et qu'il travaillait trop. J'en avais marre d'avoir devant moi un père, mon père qui me regardait avec dégoût et cherchait toujours un moyen pour me taper sur la gueule ou pour m'engueuler.

Des fois je me demande pourquoi les gens font des enfants, oui c'est vrai il y a des gens qui font des enfants pour les abandonner, les faire souffrir ou pour les renier et beaucoup de personnes croient, pensent que de ces gens il y en a un sur dix ils se trompent car il y a au moins cinquante pour cent sinon plus qui font souffrir les enfants. Je ne réalise pas que des hommes et des femmes puissent renier leurs enfants à un tel point que quand ils viennent au monde ils les envoient dans des Foyers (orphelinat), on dirait qu'ils font des enfants sans penser à après. C'est dur à

dire mais on dirait qu'il font des gosses juste le temps de baiser et de faire l'amour, de prendre leur pied une nuit. Moi je sais je n'ai jamais fait mais les capotes ça existe et la pilule aussi.

L'autre fois dans le journal et à la télé on a entendu l'histoire d'un petit garçon que ses parents avaient mis à sa naissance chez une nourrice et qui treize ans après réclamaient le droit de la reprendre le gosse a refusé et après six mois de fugue et de flippage s'est suicidé : je trouve que des histoires comme ça ne devraient pas se produire.

Tous les jours il y a des gosses qui par peur de leurs « vieux » fuguent ou se flingue. Ceux qui fuguent sont récupérés par des institutions ou ils vont en tôle pour vol car ils n'ont rien à manger ils sont dans l'obligation de voler pour manger, il y en a qui se font avoir, ils se promènent le soir dans la rue un bonhomme leur propose dix sacs pour coucher avec lui et comme ils n'ont pas de fric ils acceptent et ainsi se prostituent. Je trouve que c'est dégueulasse d'abuser ainsi des enfants.

Pour mon père je trouve que j'étais son esclave, son souffre douleur. Et ce que j'ai apprécié c'est que mon père me traitait de tous les noms et qu'un jour il m'a traité de maquereau car je rentrais à la maison quand je voulais, je lui répondais que j'allais bientôt porter le pantalon à la maison. C'était vraiment délirant et des fois il m'a traité dans ses colères de fils de pute, j'avais envie de lui dire que ce n'était pas de ma faute il n'avait qu'à

s'occuper de ma mère. Un jour il m'a réveillé à minuit en rentrant de son travail pour me taper dessus parce que je m'étais servi de son séchoir parce qu'il savait comment il l'avait rangé. Et ma mère était toujours d'accord avec mon père. D'abord elle n'avait rien à dire sinon il lui tapait dessus aussi.

Plusieurs fois mon père m'a viré de chez moi et je restais toujours sur le palier ou devant chez moi, je n'aurais jamais pensé à me sauver. Et puis un jour, cela faisait un mois que j'étais vraiment en conflit permanent avec mes parents. J'avais un copain à l'école je lui en ai parlé et il m'a dit si tu as un problème tu me téléphones. Cela m'avait fait plaisir. Et deux trois jours après, mon père m'a remis dehors et après un moment d'attente j'ai pensé à téléphoner à mon pote. Il m'a dit de venir, sa mère je la connaissais et elle est vraiment très chouette, elle m'a dit de passer chez eux et on aviserait. J'ai dit que j'allais réessayer. Après deux ou trois fois ça a marché. Mon père m'a fait rentrer chez moi, m'a donné un coup de pompe et j'ai été dormir, et puis après ? Ça change quoi ? Toujours le même disque. J'étais quand même content de ne pas m'être fait taper sur la gueule et d'être parvenu à rentrer au bercail. C'était déjà bien. Mais je sentais que je ne pouvais plus vivre comme ça et ni mes parents ni mon frère d'ailleurs. Je me détruisais et j'étais en train de me hair moi-même, j'étais mal dans ma peau et des fois, rarement je voulais me flinguer. Des anecdotes sur mon conflit entre moi et mon père il y en a tellement qu'il vaut

mieux en venir au fait. Un jour la goutte qui était de trop s'est renversée. Au lycée j'ai eu un accrochage avec un camarade car il m'avait volé mes clopes et je lui avais mis une chaise sur la tête en plein cours. Convocation chez le proviseur, je lui explique, il veut rien savoir on verra tes parents. Et moi comme toujours je baratine à mes parents que c'est une convocation que chaque parent est convoqué à son tour. Plus le jour approche, plus je flippe. Et puis le jour « J » mon père arrive après les heures d'école. Alors le proviseur « bonjour Monsieur » et puis le baratin habituel : « travail moyen mais plainte de tous les professeurs pour son indiscipline, excite sa classe, et puis après il en vient au plus gros, comme quoi j'ai frappé un gars... Mon père était déjà tout chaud, et puis que si ça continue il y aurait une expulsion momentanée du collège. Alors je sais que j'aimerais qu'il parle encore toute la nuit pour être tabassé plus tard. Et puis quand mon père et moi on est rentré chez moi il m'a dit que maintenant on allait voir si j'allais continuer à faire le con à l'école et puis selon son habitude il a pris sa ceinture, m'a dit d'enlever ma chemise et mon pantalon et puis il a commencé à me taper sur la gueule. Il était tellement énervé qu'il m'aurait tué. Et puis après un grand renfort de coup de pompes il m'a envoyé dans ma chambre et m'a enfermé. Après il est revenu deux ou trois fois pour me dire que je ne sortirai de

ma chambre que pour aller à l'école et en même temps il en profitait pour me cogner dessus. A partir de ce jour là j'avais des heures a respecter pour revenir de mon bahut sinon je me prenais des coups sur la gueule.

En revenant de l'école j'étais de nouveau enfermé dans ma chambre et il interdisait mon frère et ma mère de venir me voir. Au bout de quinze jours, m'ayant laissé la clé de la maison pour que je puisse aller à l'école, comme j'allais à l'école que le matin, l'après-midi je suis parti me promener avec des copains. Quand je suis rentré mon père était là, il m'a attrapé et il a commencer à me taper et il m'a dit de dégager de la maison. J'ai refusé, il m'a regardé et je suis parti car j'avais peur. J'ai attendu une heure sur le palier et puis il est sorti et il m'a dit de dégager en me courant après. Je ne savais pas quoi penser, j'étais content de ma liberté, mais dans un autre sens j'étais emmerdé car j'étais seul et je ne savais pas quoi faire.

Je suis descendu dans la rue en bas de chez moi, puis j'ai rencontré un copain à moi, je l'aimais bien, nous nous amusions toujours ensemble, chaque semaine nous allions passer le temps que nous avions à Beaubourg ou à Saint-Michel, souvent nous allions aux puces. Et puis quand nous allions voler dans les grandes surfaces on était souvent ensemble, ce qui était bien c'est que nous partageions les mêmes goûts, musique et aussi sur la vie et puis à chaque fois que j'avais un joint on se le fumais tous les deux ou l'inverse, c'était chouette.

Quand je lui ai dit ce qui s'était passé avec mon père, comme il était tard nous avons pris le chemin de chez lui, puis sa grand-mère m'a invité à manger chez lui. Puis il a demandé la permission à sa grand mère si on pouvait aller faire un tour ensemble. Puis nous sommes sortis, nous avons pensé à téléphoner à un copain et une copine que nous avions tous les deux en commun. J'ai téléphoné, ma copine était seule chez elle et m'a dit de passer. Mon copain m'a accompagné jusqu'au bus et m'a souhaité bonne chance. Je trouve que c'est quand on est dans la merde qu'on s'aperçoit si on a de bons copains ou de mauvais copains. Mon copain habitait Blanche dans le 9ème arrondissement, il vivait en concubinage avec Valérie, elle est danseuse professionnelle, elle joue souvent dans le ballet Coppelia, lui il est batteur professionnel, en ce moment il a un contrat avec Rika Zarai. Je les ais connus dans une boum et nous avons sympathisé. C'étaient les gens sur lesquels je pouvais le plus compter car il était majeur et mes autres camarades avaient leurs parents et n'étaient pas libres.

J'ai pris le bus car le métro vers onze heures du soir il y a beaucoup de contrôles de flics. Je suis arrivé à Blanche et j'ai été chez mes amis, j'avais une sacrée trouille d'être contrôlé par les flics et qu'ils me ramènent chez moi. Quand je suis arrivé ma copine était seule, mon pote était sorti, il n'allait pas tarder. Je lui dit ce qui c'était passé, elle dit qu'elle ne savait pas quoi faire, qu'il fallait attendre Jacky. Quand il arrive il me dit qu'il

connaissait une sorte de lieu où on pourrait m'accueillir au moins pour cette nuit.

C'est comme ça que j'ai connu Roger Bouffé, puis le Docteur Alain Chiapello, puis le Coral. Maintenant que j'y suis, j'y reste. J'aurais des tas de chose à dire sur la police et les foyers, ça sera pour une autre fois.

Je suis au collège en 4ème et j'ai du boulot. Ce soir au Coral, je préfère prendre un bain, écouter Patti Smith et m'amuser ».

DJEMEL

Voilà.

Djemel est ici depuis trois mois. Il est rentré en 4ème au collège de Marsillargues, avec Hélène. Soit dit en passant ce collège a toujours su être à notre écoute et malgré les difficultés par rapport à des jeunes qui ne sont restés que quelques jours, l'accueil est excellent pour chaque nouveau venu.

Les parents ? D'abord très réticents, ils ont commencé à accepter des coups de téléphone. Djemel est à la fois très agressif avec eux et en même temps très demandeur en ce qui concerne son identité et la possibilité qu'ils puissent un jour venir aux réunions comme les autres.

Nous n'en sommes pas encore là.

Mais qui sait. Avec l'aide des autres parents, de l'association de soutien au réseau, peut-être que... Nous avons l'espoir qu'une relation sera possible avec le temps et surtout le travail et la confiance de Djemel. Nous savons que tout cela est extrêmement fragile. Qu'il faut un rien pour que Djemel flanche, laisse tomber ou refugue. Nous en prenons le risque.

Les lendemains ? Comme ils disent, on verra bien.

On sait que Patricia a dû retourner à l'hôpital psychiatrique, qu'Habib est en prison, que Louis stagne que José s'est retrouvé en IMP parce que ses parents étaient passé par ici et qu'ils avaient mal supporté de trouver José pieds nus en train de courir dans le champ et encore plus mal la vision du Coral où traînent toujours des papiers, des toiles d'araignées, des chaussures, des sous-vêtements sales...

La vie, la vie que voulez-vous. Et ce n'est pas ce genre d'incident qui nous fera préférer « le ménage au manège ».

Cette semaine, deux signes.

La maman de Jeannot (qui est sorti tout récemment de l'hôpital psychiatrique) nous a écrit deux fois et téléphoné trois fois. Elle vient ce week-end avec son mari. C'est la première fois et c'est aussi la première fois que le père de Jeannot s'intéresse directement à la vie de son fils.

Jeannot n'en revient pas, il est très excité et content. Il s'est décidé après beaucoup d'hésitations à reprendre à la rentrée le chemin de l'école. Les choses se font et avancent avec Jeannot et les siens.

Madame B.

Le 26 septembre 1979

Chers Claude et Marie,

Je viens un peu plus longuement vous écrire que par téléphone. J'ai pu décider mon époux à descendre avec moi. Non sans mal, je lui ai dit « tu n'auras pas d'autre occasion de venir ». Je lui ai dit qu'hier j'avais rencontré la mère d'une ancienne monitrice de Jeannot qui m'a dit que même à l'IMP on ne lui donnait rien.

De toutes manières Marie vous a certainement informé de notre arrivée samedi vers 1 h 15 à Lunel. Je pense que toute votre petite famille va bien. Surtout ne dites pas à mon mari que je vous ai téléphoné ce matin car il vous le demandera. Car avec moi, je ne vous le cache pas, il est très dur. A le voir, il fait très gentil mais il m'a engueulé parce que je vous avais envoyé la photo.

Enfin, je vais vous quitter car j'ai du travail sur la planche et en plus, j'ai Antoine au lit. Il a souffert toute la nuit. Vous savez que cette mère V. (4) mon mari, quand il va retourner à la visite, il va lui en passer. Remarquez, ce n'est pas moi qu'il faut gronder cette fois.

Je vous embrasse tous bien fort.

Micheline

(4) La mère V. c'est le médecin psychiatre de la mère et du père. Jeannot est allé passer quelques temps cet été chez lui. Un jour la mère l'a mené chez le docteur. Il a trouvé Jeannot « pâle, agité, maigre ». Solution: un traitement pour bien le faire dormir.

Deuxième signe : Nous avons reçu un jeune de seize ans qui se prostituait il y a plusieurs mois aux environs de Paris. C'est une consultation d'orientation éducative qui nous l'a ricoché. Une équipe maternante et s'occupant de Raymond avec beaucoup d'angoisse. Raymond était très rejetant avec cette équipe. Il parlait en même temps de sa mère quelque part perdue dans Paris.

Nous avons dit à Raymond qu'il fallait qu'il se débrouille, que nous étions là pour l'accompagner pendant cette période de difficultés mais qu'il n'était pas question de l'assister ou de le laisser assisté par des histoires de prix de journée...

Le contact avec la mère s'est établi. Tout dernièrement elle a repris Raymond quelques jours chez elle. Raymond est revenu comme changé, muri.

Le jour de son retour, elle m'a téléphoné. « Mon fils a changé, il est moins pénible. Il pourra revenir ici quand il voudra. Je pense que maintenant c'est possible. Il a pu discuter avec mon mari (son beau-père) sans que cela tourne au drame. Oui si vous voulez, j'irai vous voir au Coral ».

Vous comprendrez que je veuille pas en dire trop là-dessus. Il faut être prudent et n'en tirer aucune conclusion hative. Mais nous sommes en plein dans le sujet.

Je n'ai livré ici que quelques témoignages parmi des dizaines. Ils sont plutôt anodins.

Rien de spectaculaire.

Mais un commencement de signes, de traces.

Peut-être se dire que dans ces rencontres se situe la possibilité d'y voir un peu plus clair.

Avancer pas à pas.

Le savoir.

Se situer toujours dans le réseau relationnel de la vie de celui qui vient ici.

Parce qu'il nous en parle sans cesse avec des mots, ou des silences, ou des gestes.

Agir avec ces indications, ces manifestations, ces indices, ces annonces, ces signaux.

Et se méfier des symboles.

Un peu plus haut je parlais de RESPECT. C'est à dire se méfier comme de la peste de JUGER.

Cela dit, et j'espère que personne n'aura fait la confusion, il ne s'agit pas de mettre la famille à l'honneur ou de la vénérer.

NI PINACLE=NI PILORI.

Que chacun puisse vivre sa vie...

Deux infirmiers psychiatriques ont débarqué un matin avec Anne-Marie, ils ont passé une journée avec nous et bien sûr quand il a fallu rejoindre le pavillon de l'HP cela n'a pas été la joie, surtout pour Anne-Marie.

Alors les infirmiers ont fait le forcing pour qu'Anne-Marie puisse sortir de son enfer asilaire. La scène se déroulait au mois de mai. Fin juin, réunion à l'hôpital avec tous les spécialistes, du médecin-chef en passant par les intervenants psys et toute la bande comme si tout le monde pouvait s'exprimer librement. Nous avons toujours droit au même discours : « On n'est pas si méchant que ça. On fait ce qu'on peut. Est-ce vraiment le désir d'Anne-Marie d'aller au Coral ?

Il n'y a pas de solution miracle. Nous avons entamé un travail thérapeutique avec les ateliers, les entretiens, et on voudrait continuer ».

Là-dedans le désir d'Anne-Marie et des infirmiers qui vivent la grande partie de leur temps de travail avec elle, est totalement ignoré. Lorsqu'on l'aborde, le médecin-adjoint se lève et part sans même saluer. Aucune décision n'est prise. On verra à la rentrée !

Arrive le temps des vacances. Anne-Marie gueule de plus en plus. Et d'autant plus que les ateliers et les entretiens se réduisent à la plus simple expression. Nous avons une nouvelle réunion dans un lieu bien propre, bien agréable, avec l'équipe au grand complet. Même sérénade que trois mois auparavant. Mais Anne-Marie devient vraiment intenable et elle explose de colère. Cette colère là devient insoutenable. Devant cette situation les docteurs lachent un peu de lest mais ils insistent lourdement. « Quoiqu'en dise Sigala, l'hôpital réussit quand il est thérapeutique, c'est-à-dire au niveau des ateliers, des entretiens, donc des spécialistes, il échoue dans les temps de vie ! ». Prenez ça dans la gueule, vous les infirmiers qui vous coltinez les pavillons, la solitude, la merde toute la journée.

Quelle tristesse et quoi répondre ? Anne-Marie attend derrière la porte. « Nous allons essayer un mois ». Coup de téléphone à l'assistante sociale pour la prise en charge. Elle a téléphoné à la DDASS, tout est bloqué : que l'institution reverse une partie du prix de journée, cela est impensable. Que les docteurs se mouillent par rapport à l'administration. « Vous n'y pensez pas. Vous nous donnez un pouvoir qu'on n'a pas ».

Allez, débrouillez-vous. Pendant tout ce temps le téléphone a sonné pour demander Monsieur

le Médecin-Chef ou le Médecin adjoint qui avait déjà une heure de retard sur l'horaire prévu. C'est la réalité institutionnelle.

Chacun s'est retiré pour aller manger. Nous, on a décidé de raccompagner Anne-Marie à son pavillon et de voir un peu où elle vivait. Je ne voudrais pas faire croire que je généralise à partir de cette observation. Mais écoutez plutôt. D'abord l'infirmier sort son gros trousseau de clefs. Il ouvre la porte d'entrée, sur une forte odeur d'urine. Un long couloir donnant de chaque côté sur deux pièces, un réfectoire et un dortoir. Tout le reste est fermé à clef. Là où se protège un peu le personnel de service. On se demande comment ils font pour passer huit heures d'affilé dans cet infâme bâtiment. Quand à ceux qui sont enfermés toute l'année, la gorge me serre trop pour pouvoir décrire quoi que ce soit. Du cinéma penseront-ils (les spécialistes).

Anne-Marie, quand est-ce que l'on pourra te sortir définitivement de ce borbier ? Le raisonnement de ces messieurs et dames est infect. Ils veulent nous faire avaler que l'hôpital est un lieu thérapeutique parce qu'ils sont des thérapeutes. Ce que tu vis tous les matins, à tous les repas, toute la journée, tous les soirs, toutes les nuits, ça compte si peu, pauvrette. Ce qui compte c'est le temps (combien d'heures par mois ?) passé dans les bureaux calfeutrés de ces messieurs et dames...

Bon Dieu, je sais que ça n'est pas leur faute et qu'on ne transformera pas cette situation avec des mots et que... et que... Mais tout de même un peu d'honnêteté. Voyons les choses en face.

Et puis lorsqu'il existe des possibilités, essayons de les faire aboutir, plutôt que de couper les cheveux en quatre pour savoir si c'est son désir ou pas, sa réalité ou pas, son fantasme ou pas. Si on vous imposait à vous de vivre une semaine dans cet enfer, comment réagiriez-vous ? La fugue ? Le syndicat des médecins ? Le suicide ? Ou peut-être quelques neuroleptiques...

Anne-Marie, coûte que coûte, on te trouvera une solution pour en sortir. C'est plus qu'une promesse !





ECLATS DE RIRE AUX RAYONS DE SOLEIL
A L'OMBRE DES CERISIERS D'ETE

JE VOUS CUEILLERAI DU MAÏS
TOUS LES SOIRS

QU'IL SERA POSSIBLE



MÊME SI LE LANGAGE

N'A PLUS COURS

DANS TON REGARD SILENCIEUX

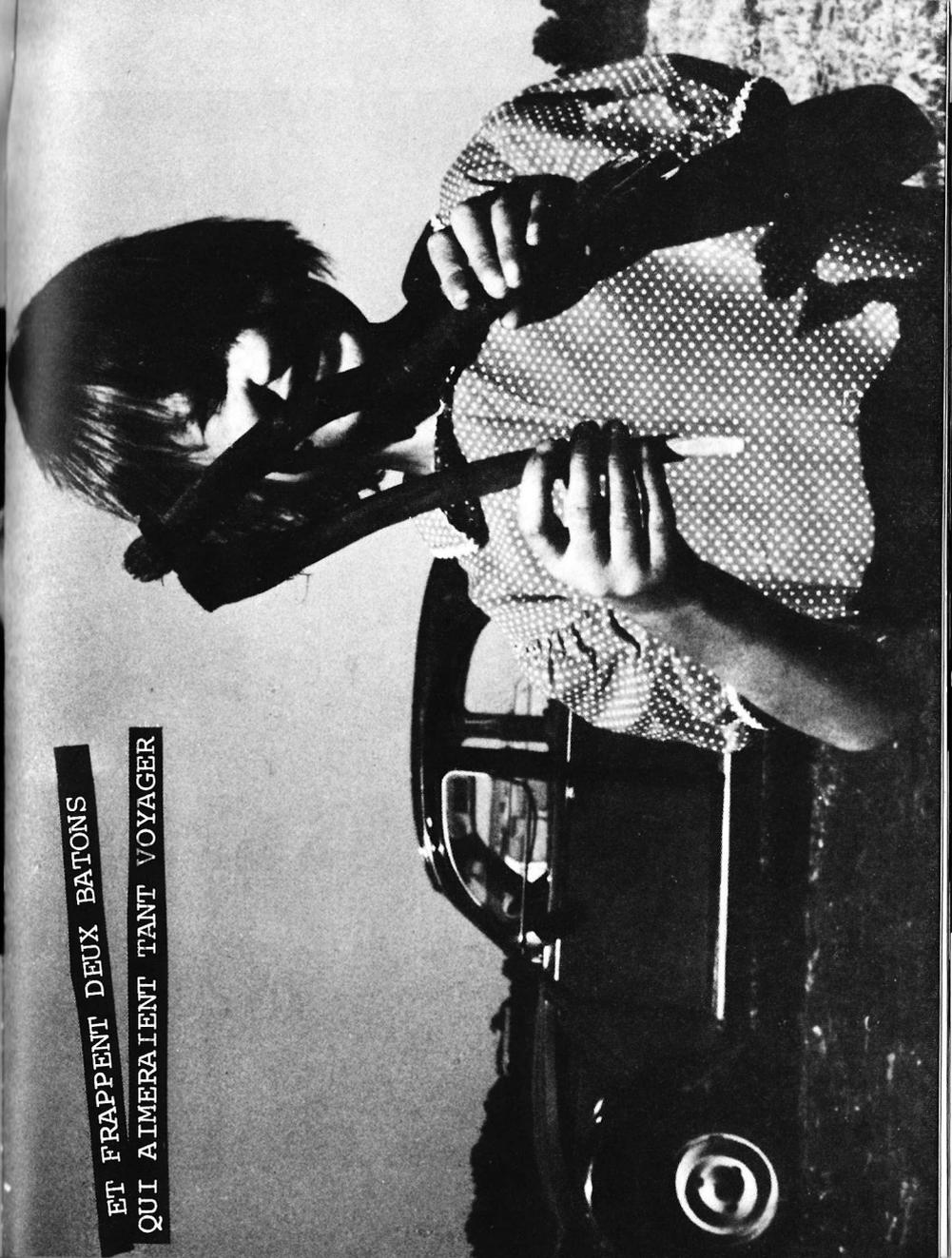




NOUS SOMMES TOUJOURS SEULS

AUX DOIGTS OFFERTS

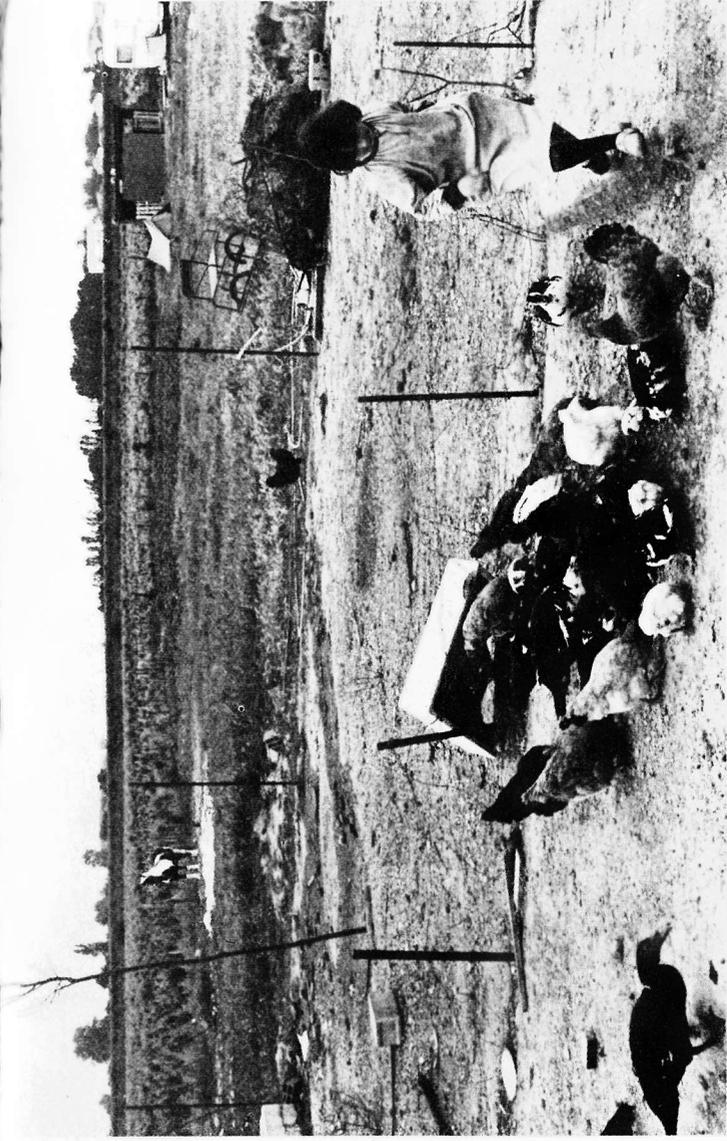
QUI S'APPROCHENT



ET FRAPPENT DEUX BATONS
QUI AIMERAIENT TANT VOYAGER

D'UN CÔTÉ IL Y A LA TERRE

BOULEVERSEE DE FLEURS ET DE FRUITS



DE L'AUTRE LA DANSE

AU RYTHME DES CANARDS ET DES POULES

EMERVEILLES DE GRAINS

ET LE SABLE ET LA MER

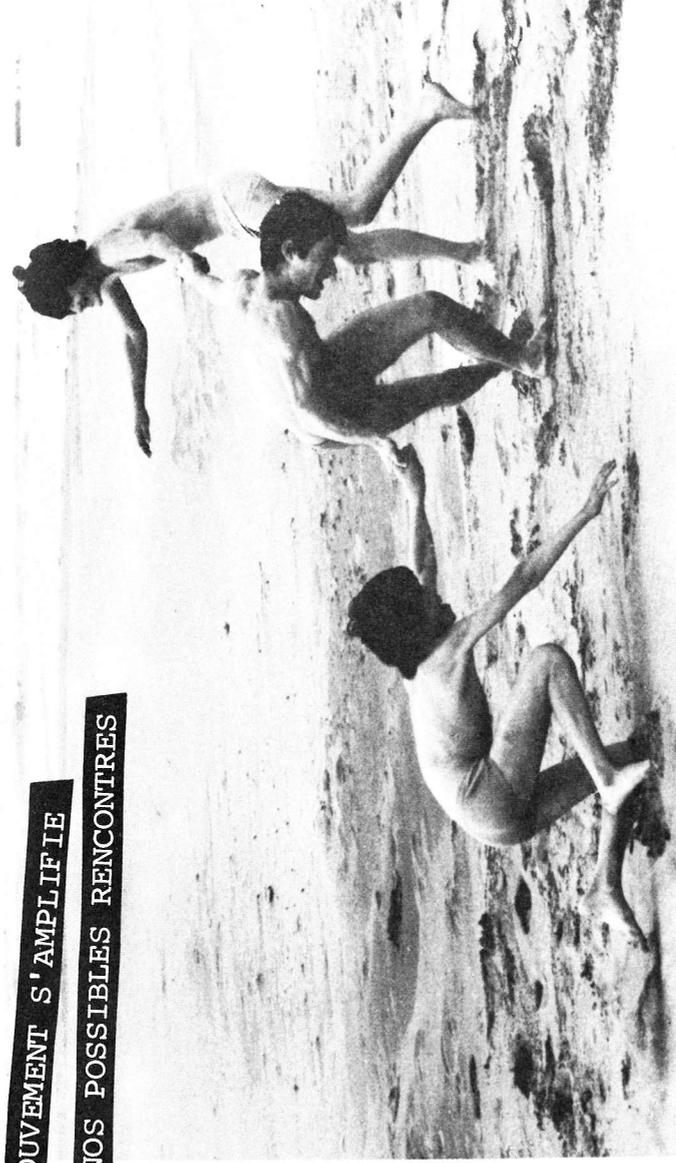
QUI NOUS PERMETTENT

DES JOIES DU CORPS



OÙ LE MOUVEMENT S'AMPLIFIE

DE NOS POSSIBLES RENCONTRES





RETOUR AU CORAL

OÙ IL FAUT TOUJOURS

APPRENDRE A VIVRE

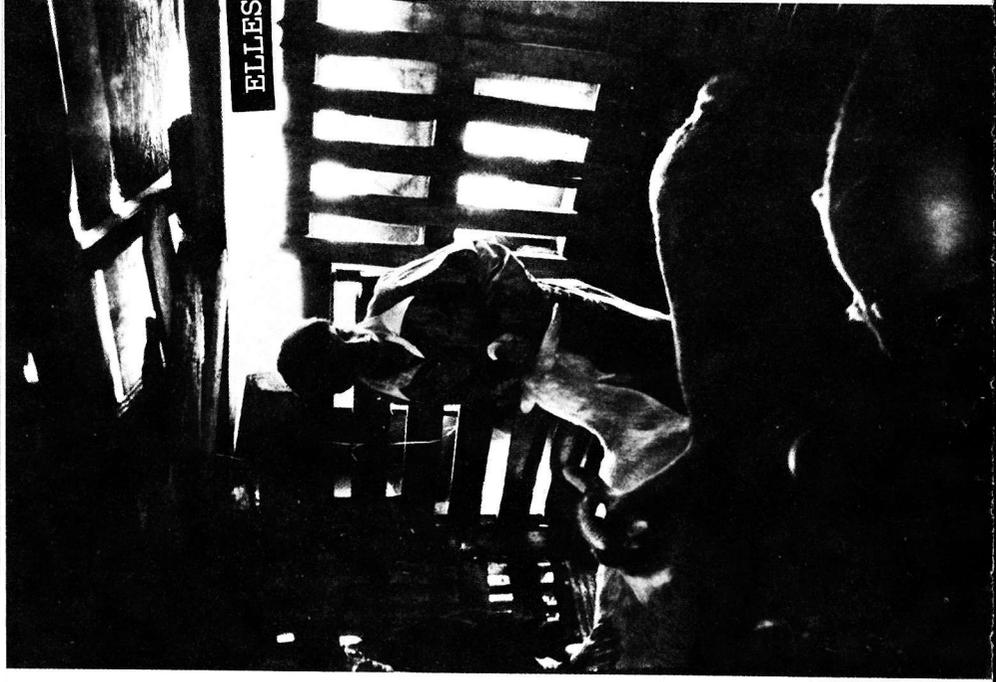
ET FAIRE DE LA VAISSELLE

ET PASSES MOI L'HUILE S'IL TE PLAÎT

QUE JE TOURNE LA MAYONNAISE



ELLES EN DEMANDENT TOUJOURS PLUS
CES CHEVRES



ET MOI,
QUI NE DEMANDE
QU'UN PEU DE TENDRESSE...





VOYEZ-VOUS

IL ME SERAIT AGREABLE

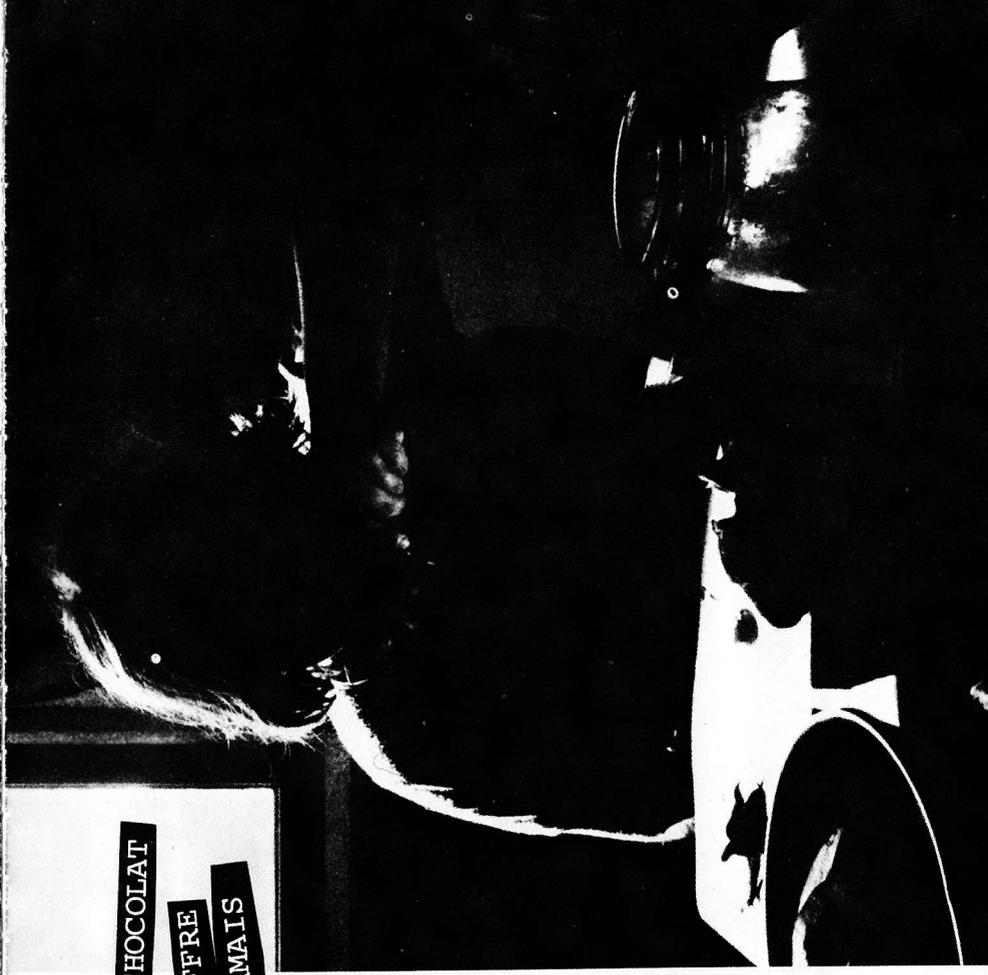
DE POUVOIR VOUS TRANSFORMER

AU SEUL GÔTER

D'UN BOL DE CHOCOLAT

QUE JE VOUS OFFRE

A TOUT JAMAIS





LES OMBRES DU SOLEIL S'ALLONGENT
A LA NUIT ET AUX REVES...

Patrick, durant la gestation de ce livre, était là, présent.

Il a eu, aussi, envie de témoigner, à sa façon. Un peu, grâce à l'aide d'Eric, mais n'est-ce pas là la transition ?

Et spontanément, il m'a confié trois pages. S'il ne les avait pas écrites, elles manqueraient. Comme il manque beaucoup d'autres témoignages.

Mais nous avons encore du temps pour vivre et pour créer...

Patrick

Octobre 1979

Comment j'ai connu le Coral.

J'étais à Paris, habitant chez mon père. Je me plaisais beaucoup pendant ces derniers temps, jusqu'au

moment que mon père tombe malade. J'ai alors vécu seul avec mon frère, dans l'appartement, pendant trois mois jusqu'au jour où l'on nous a placés chez une nourrice. Ce n'est pas la première nourrice que j'ai fait : à l'âge de dix ans j'étais dans un foyer à cause de ma mère qui était tombée malade, j'y suis resté un an avec mon frère qui a maintenant 17 ans. Ma sœur et mon petit frère, eux, étaient chez une nourrice. Après une année d'attente nous sommes repartis chez nous quelques temps. Puis nous sommes partis pour trois mois en colonie. Nous avons voyagé comme ça jusqu'au jour que ma mère soit guérie. Nous étions content de revoir nos parents. Jusqu'au jour que ma mère soit décédée. Moi j'étais seul sans elle. Enfin le temps passe vite, un jour mon père a voulu se remarier. Nous avons été dans les Vosges, c'était joli là-haut, nous sommes restés quinze jours là-bas et nous sommes repartis car mon père trouvait que notre nouvelle mère était nerveuse. Nous sommes repartis chez nous. Nous étions content d'avoir retrouvé nos copains. Jusqu'au jour où mon père tombe malade. Il resta quinze jours au lit, nous faisons le ménage, les courses, enfin tout et il alla à l'hôpital pour sa maladie qui était sérieuse. Alors on a été placé chez une nourrice sympa avec nous. Son mari était garde chasse. Puis moi, j'ai été placé dans une école d'horticulture. Ce boulot ne me plaisait pas du tout, ça durait pendant un an. Arrivé aux grandes vacances, je devais partir en Corse, mais il n'y avait plus de place pour moi : alors c'est là que j'ai connu un éducateur qui me demande si je voulais partir en vacances à Aimargues avec lui. Je n'ai pas réfléchi et j'ai dit oui. Arrivé au Coral, je sentais l'air pur et je me disais comme c'est beau dans le midi. Le jour même je me fais des copains qui habitent à Aimargues. Le soir nous faisons la fête, on était beaucoup ce

soir là, il y avait de la musique, enfin on s'amusait bien. Je ne connaissais pas encore Claude, c'était en août. Quand j'ai connu Claude, je l'ai trouvé sympa. Arrivé à la fin des vacances je devais repartir à Paris. Moi je ne voulais pas car j'étais trop bien à Aimargues.

Alors Claude a téléphoné à la DDASS pour leur demander si je pouvais rester au Coral. Ils ont été d'accord. J'étais très content, pour moi le Coral est un lieu très chouette, je m'y plais bien, on y mange bien, on ne se plaint de rien ? Cela fait exactement trois ans que j'y suis. Mes frères et ma sœur étaient à Paris, et maintenant ils sont au Coral. Ils sont très content de me revoir. J'ai commencé à travailler dans une pâtisserie pendant trois, je n'ai pas pu continuer car je suis tombé malade. Après j'ai fait un stage de mécanique agricole pendant une année, ça ne me plaisait pas non plus et pour la troisième fois, j'ai fait maçon. Cela m'a plu, j'ai préparé mon CAP et je l'ai eu. J'étais fier de moi et Claude était content de moi aussi. Avec ce CAP je pouvais commencer ma vie. J'ai mon frère Jean-Louis qui a 17 ans et aussi un CAP de maçon et ma sœur est couturière. Mon petit frère, lui, va encore à l'école. Grâce au Coral, j'ai connu beaucoup de gens. J'ai beaucoup voyagé avec Claude et sa femme. Je n'ai pas parlé de ses filles. Elles sont très gentilles avec moi. Pour moi Claude c'est comme si c'était mon père. Il m'aime bien et je l'aime bien.

Et ça c'est vrai.

Patrick

Ce que nous disent ni Patrick ni Djemel, ni personne, c'est que la rencontre ici s'est faite aussi à travers des jeux.

Jeux de balles, jeux de musique et surtout jeux de corps à corps, de chatouilles, de caresses avec les tout petits.

Je crois qu'il se joue dans ces divertissements une grande partie, comme s'il se construisait un corps nouveau. Quand nous voyons des jeunes de quinze à vingt ans qui commencent à jouer avec des petits enfants, nous savons qu'il y a quelque chose qui se passe au niveau du positif. Je dois dire qu'Isabelle et Agnès y sont pour beaucoup (onze et sept ans).

Les jeux sont des moments essentiels de notre vie. Je me rappelle Christian, arrivant ici pratiquement mutique et Hélène (onze ans) lui apprenant des mots d'une façon tellement spontanée et naturelle que c'en était agréable. De plus, il faisait pipi au lit et tous les soirs pendant plusieurs mois elle lui a fait prendre une « potion magique » qui se composait entre autre de poivre (!). C'était une affaire entre eux, un véritable jeu sans aucune intervention d'adulte.

Christian a très vite appris la propreté, il a appris des chansons que les filles ramèneront de l'école et leur langage.

Ce n'est pas, bien sûr aussi simple avec tous les enfants, ceux en particulier murés dans une solitude infernale et qui préfèrent « jouer à mettre le feu ou à couper la tête aux lapins » ; mais là aussi, nous faisons confiance, nous inventons des possibilités, des situations meilleures...

Il n'est pas raisonnable de penser que nous allons socialiser une personne, si elle ne passe pas par cette période de jeux.

Une transition de plus ! Et jouer, c'est prendre le temps et le donner.

Il a fallu un an de « ne rien faire » à Patrick pour démarrer. Il est arrivé ici à seize ans. Il me semble que par moment, il faut savoir prendre la décision de laisser faire sans brusquer les choses. Nous sommes là pour partager, pour regarder grandir, pour nous émerveiller, un peu comme une maman qui s'enthousiasme de voir son bébé évoluer tous les jours.

Vous comprendrez que ce qui est important ce n'est pas de s'occuper d'eux, de les faire travailler ou de leur apprendre une quelconque activité, mais bien de vivre avec eux, de les regarder grandir et de les aider à franchir les étapes, en respectant leur rythme.

L'étape du jeu reste dans ce voyage un des éléments primordiaux de notre tentative.

Ce matin 21 septembre, c'est l'automne.
Nous allons récolter le maïs, encore des tomates et des aubergines, des semis de salades et toujours des radis. Nous avons commencé les travaux de la véranda. Un rêve qui date de Marseille où nous habitons une petite villa, Boulevard des Pêches qui avait une véranda débouchant sur un jardinet. Le père de Gilbert est venu nous aider. EMPREINTE. Ces temps-ci il passe beaucoup de monde. Philippe et Dominique qui viennent parler de leurs inquiétudes pour Bernard. Alain et Marjorie de retour du Maroc et leurs histoires avec la DDASS. Que tout cela est compliqué ! Raymond un peu perdu dans toutes ses difficultés et toujours des problèmes de fric et de banques qui ne font pas confiance. Jean-Yves et Sylvie qui sont venus accompagner Irène, paumée d'avoir été délaissée à un moment donné.

Sans arrêt se bagarrer, être vigilants, expliquer, ne pas être sûr continuer, ne pas se laisser avoir par les mots. Il faut avoir une sacrée pêche, surtout lorsque l'on se rend compte que le destructif reste constamment à l'offensive.

Encore hier un coup de téléphone qui confirme le témoignage d'un directeur d'institution : « Vous devriez vous méfier des gens de passage. Telle personne nous a raconté que vous aviez des relations sexuelles un peu spéciales ». Qu'ont-ils à bavarder n'importe quoi et n'importe comment ? Que se passe-t-il dans leurs têtes pour engendrer de telles perversions de paroles ? Jalousie ? Impuissance ? Médiocrité ? Insécurité ? Après tout, on pourrait s'en foutre puisque nous vivons. Mais nous n'avons pas le droit de laisser dire des inepties qui portent atteinte non seulement à nos tentatives et au réseau mais aussi à ces personnes que nous accueillons maintenant depuis plusieurs années et qui supportent mal ces attaques répétées, injustifiées et démoralisantes.

Les enfants ont repris l'école. Leçons, devoirs, premières pluies, jeux et le soir nous reprenons place dans la grande pièce qui vient encore de s'agrandir. La cheminée recommence à vibrer. Le téléphone sonne souvent pour une nouvelle demande d'admission. Il y a cette aberration que nous correspondons à un réel besoin mais que les places sont extrêmement rares puisque l'administration quoi qu'elle en dise, dans certaines circonstances, fait tout pour mettre des bâtons dans les roues.

Des copains vont cet été dans les Vosges et nous leur ricochons deux enfants. Immédiatement les gendarmes du coin s'en mêlent, convocation à la DDASS et chez le juge des enfants : « Nous ne tolé-

rons pas ce genre de centres marginaux ! Il y a ici 120 institutions à remplir, on n'a pas besoin de vous ».

Est-ce que l'on a demandé l'avis des familles et des enfants ? Mais que sont-ils exactement ? Des êtres ? Des objets ? Des numéros ? Il faudra bien répondre un jour à cette question. Yvon et Christiane se retrouvent seuls, isolés, un peu beaucoup écoeurés. Recommenceront-ils une tentative, même avec le discours d'encouragement que nous leur tenons ? Et Alain qui vient de recevoir une lettre de la préfecture lui refusant toute possibilité d'accueillir un enfant. « Je prendrais une caravane et je voyagerai, comme Dominique ». Est-ce vraiment sa motivation ? Qu'ont-ils les pouvoirs publics ou plutôt certains de leurs administrateurs à faire autant de zèle ? La France, pays des Arts et des Libertés ?

La dernière histoire en date, c'est la bagarre du lieu de vie de Coumeille dans l'Aude près de Carcassonne.

Un procès au cul pour l'article 95 de la famille :

« Toute personne physique ou toute personne morale privée qui désire héberger ou recevoir de manière habituelle collectivement, à titre gratuit ou onéreux des enfants mineurs doit préalablement en faire la déclaration à l'autorité administrative ».

Ces articles signalent aussi que toute enfant placé hors du domicile de ses parents est confié « à la surveillance du préfet. Cette surveillance s'exerce à la fois sur les conditions morales et matérielles du placement ».

Fin juin 79 ceux de Coumeille sont venus nous voir, immédiatement nous leur avons fait ricoché trois enfants.

Bien entendu ça n'a pas été du gâteau. Une fille qui se ballade toute nue ; un gars qui fauche une voiture ; il y en avait assez pour que les gendarmes dressent procès-verbal et l'envoient au procureur de la république.

Ce dernier accompagné du juge des enfants, se rend sur les lieux, et la machine judiciaire se met en branle.

Le procureur de la république fait le procès aux époux Guillot de Coumeille quant au juge des enfants il ordonne le retrait des enfants qu'il considère en danger.

On se bat.

Syndicat de la psychiatrie ; syndicat de la magistrature ; association des structures intermédiaires (ASSEPSI), le réseau (CRA) le Dr. Ribstein de Montpellier ; l'institution de Bourneville (Montpellier), les parents ; des dizaines de témoignages positifs, des lettres de soutien ; les avocats Ottan et Roux de Lunel ; tout le monde s'y met.

Et le procès aboutit le 26 mars à la relaxe des époux Guillot qui doivent obtenir dans l'année une solution administrative.

De leur côté les parents font appel à la décision unilatérale du juge des enfants de Carcassonne de retirer les enfants de Coumeille. Ils revendiquent leur droit de placer leurs enfants où ils veulent, même dans des lieux de vie non officialisés...

Résultat le 6 avril dernier :

Midi Libre ♦ Samedi 5 avril 1980 ♦

L'affaire de Coumeilles en appel : un espoir ou une condamnation

L'arrêt que prendra le 9 mai prochain la cour d'appel de Montpellier peut signifier l'espoir ou au contraire la condamnation d'une expérience nouvelle et originale menée, en marge des structures et des thérapeutiques traditionnelles, en faveur des enfants et des adolescents handicapés « dont personne ne veut. »

Ces enfants, débiles légers, caractériels, névropathes, n'ont pas leur place dans les hôpitaux psychiatriques où il serait criminel de les enfermer. Depuis quelques années, une chance de vivre comme les autres s'offre à eux avec l'ouverture de « lieux de vie » véritables communautés où une étroite communion affective les unit à des adultes dont ils partagent les repas, les travaux (agriculture et artisanat) leurs loisirs, leurs joies et leurs peines. Dans ces « lieux de vie » on est très loin on voit de la protection étouffante et de la répression des institutions classiques et de leur côté, « sans clos », mais très proche au contraire de la réalité quotidienne qui favorise l'épanouissement et l'ouverture de l'enfant.

Une vingtaine de ces centres pas comme les autres ont été créés en France. La plupart sont situés dans le Sud-Est. Chaque centre est constitué en association type loi 1901 et le public commence à les découvrir à travers les avatars juridico-judiciaires de celui de Coumeilles, près de Saint-Hilaire dans l'Aude. Poursuivie par le parquet parce qu'elle n'avait pas d'autorisation préfectorale, son animatrice, Michèle Guillot, pré-acquiesce par le tribunal correctionnel de Carcassonne un délai d'un an pour se mettre en règle,

autrement dit pour œuvrer en liaison avec la D.A.S.S. (Direction de l'Action Sanitaire et Sociale). Son mari, Dominique a été relaxé.

Une passerelle

Ce jugement a été accueilli comme une première victoire sur l'incompréhension et l'hostilité par les animateurs des « lieux de vie », les parents et les psychiatres qui voient dans cette expérience originale une voie nouvelle et pleine de promesses pour les handicapés. Les uns et les autres se sont retrouvés, hier matin, devant le Palais de Justice de Montpellier pour un second rendez-vous judiciaire.

La chambre des mineurs de la cour d'appel avait, en effet, à se prononcer dans un conflit qui oppose des parents d'enfants placés à Coumeilles au juge des enfants de Carcassonne. Estimant que les mineurs étaient en danger dans « ce lieu de vie » le magistrat a décidé en novembre 1979 de les retirer pour les confier à la D.A.S.S. D'où la colère des parents qui n'ont pas admis qu'un juge se substitue à eux pour décider du sort de leurs enfants alors qu'ils ne sont pas déshabillés de leurs droits paternels. D'où également leur requête, plaidée par Mes François Roux et Alain Ottan, de Montpellier, tendant à annuler l'ordonnance du juge de Carcassonne. (1)

« Il est inadmissible que nous n'ayons pas été consultés au préalable. Nous avons été informés de la décision du juge des enfants par une lettre recommandée, expliquait hier, le père d'un adolescent de Coumeilles.

L'affaire s'est jugée à huis clos et l'arrêt ne sera rendu que le 9 mai. Mais à l'ouverture de l'audience la cour a donné raison à l'un des plaignants, M. Clavier, directeur du centre de Bourneville, près de Montpellier, en infirmant l'ordonnance du juge des enfants. Les magistrats ont estimé qu'il était dans l'intérêt et l'enfant placé à Coumeilles par M. Clavier, de l'y laisser. En toute logique, on peut donc s'attendre à un arrêt identique dans l'appel interjeté par deux autres plaignants, M. André Dure, du Jura, et Mme Escamez, de Caen.

Si c'est le cas, le collectif « Réseau alternatif » qui coiffe les « lieux de vie » de la région marquera un point important vers la reconnaissance des communautés dont certaines travaillent déjà en liaison avec les D.A.S.S. dans quelques départements.

« C'est tout ce que nous demandons, a expliqué au cours d'une conférence de presse Claude Sigala, l'un des animateurs du collectif. Il était entouré, notamment, du dr Jean-Luc Metzge, un psychiatre, et de Bertrand Boulin, le fils de l'ancien ministre créateur de « S.O.S. enfants ». Et Claude Sigala et ses amis d'ajouter : « Nous ne refusons pas les contrôles de l'administration. Notre démarche est un regard nouveau que nous portons sur ses enfants. Nos lieux de vie sont des passerelles, des ponts jetés entre l'institution trop rigide et la réalité quotidienne où ils peuvent profiter de leur autonomie d'être humains. »

F. ATTARD

Nous ne disons pas (bien que certains l'affirment) que nous sommes la solution des solutions, ou que nous sommes les meilleurs et les plus forts. Loin de là notre affirmation. Nous revendiquons notre existence différente mais non marginale.

La possibilité d'agir et de vivre avec. Nous le revendiquons pour nous au Coral, mais aussi pour tous les copains qui ont le désir de se lancer dans cette aventure. Chercher à structurer, généraliser, agréer est aussi négatif que le refus ou la destruction dès le départ. Je l'affirme avec sérénité et sans me faire trop d'illusions mais avec un immense espoir de compréhension. Il faut savoir que la lutte est partout. Dans les usines, dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les familles ; la lutte pour la reconnaissance d'un peu plus de respect, de liberté, d'autonomie. Et cela depuis toujours pour tenter d'avancer vers un monde meilleur.

Chaque fois que j'ai tenu ce genre de langage, on m'a rétorqué : profession de foi. Et allez donc, toujours des mots et des jugements. Il m'arrive alors de secouer les épaules, de laisser sonner le téléphone et d'aller rejoindre Benjamin, qui, silencieux dans le jardin joue avec la terre, avec ses doigts, avec ses mains, me regarde, court, s'éloigne, se rapproche, repart, s'assied sur le banc tout près de moi, repart, éclate de rire, lance un caillou, s'approche des poules, se tord le bras, sautille et se rassoit au milieu du sable.

Certainement que le sourire de Benjamin et sa joie ainsi exprimée sont plus importants que le jugement ou la récrimination d'un inspecteur. Mais s'il arrivait au second de bien vouloir partager quelques heures de sa vie avec Benjamin, peut-être que les relations constructives seraient possibles.

Est-ce vraiment utopique ?

Allons donc ! Les sacs de ciment arrivent. Il faut tous donner un coup de main pour faire la chappe de la véranda.

Le mistral s'est levé. Jeannot est arrivé cette nuit... Se reposer un peu. Voir ici et continuer. Heureusement que ceux de Coumeille ont prêté leur bétonneuse. Sylvie a pu aller en SES à Vauvert. Jean-Louis va s'acheter un mobylette. Maintenant le boulanger donne un sac de pain rassis tous les jours pour les bêtes. Il faut penser aussi à retourner la terre pour ressemer l'ail, mener les poubelles, téléphoner au Corry, répondre au juge de Créteil...

Il faut, oh pas grand chose ! Bien dormir cette nuit. Se laisser faire par le vent. Regarder Agnès, écouter Isabelle, sentir Olivier, s'habituer à la fraîcheur, aller chercher avec le fourgon des souches de vigne, aider Marie à étendre le linge.

Et puis cette extraordinaire phrase de Gilbert qui rentre dans cette pièce où je tape sur la machine à écrire, les mains pleines de ciment, l'anorak bleu sur le dos, toujours cette beauté d'amour : « Tu sais, puisqu'on fait les travaux, on pourrait en profiter pour construire au fond un four à pain. Il reste des briques réfractaires de la cheminée. Le pain et les pizzas seront encore meilleurs ».

Je me lève de la chaise, je descends voir, Marie, Roger, Martine, Patrick, Louis, sont là. « On pourrait mettre des carreaux rouges... Il faut prévoir des rainures pour les fils électriques... Ici on mettra des spots ... On va demander à Michel de nous mener des plantes de Bourneville... ».

Aujourd'hui, il y a encore du soleil !

David Cooper en lisant ce manuscrit, me signalait qu'il serait intéressant de noter des indications sur les dossiers institutionnels et les rapports psychiatriques chaque fois que je parle d'un jeune accueilli. Au moins pour en montrer l'inutilité et le ridicule. En effet, chaque fois cela donne un avis ou un goût de l'ordre de l'irré récupérable ! J'y ai renoncé à la première lecture. Trop déprimant, trop bête, trop compliqué. Inutile.

Les indications du dossier c'est fini, comme Capri !

Voyez-vous quand vous recevez une personne qui vient de la part d'un ami, ou quand quelqu'un frappe à votre porte, vous ne demandez pas une fiche signalétique n'est-ce pas ?

- Comment s'est passé l'accouchement ?
- Sa première dent ?
- A-t-il eu des crises d'épilepsie ?
- A-t-il eu des expériences homosexuelles ?
- Et pourquoi pas :
- A-t-il volé une fois dans un supermarché ?
- Porte-t-il des jeans ou des pantalons en tergal ?
- A-t-il une 2 CV ou une CX ?
- Est-ce qu'il porte des boucles d'oreilles ?

Il faut laisser aux gens tout le temps pour raconter leur vie et leur désir et leurs particularités. Nous n'avons aucun droit sur eux ni sur personne.

J'aimerais bien savoir ce qu'ils diraient les psychiatres et autre éducateurs de service si chaque « client » demandait avant d'entrer en cabinet le curriculum vitae détaillé du spécialiste. Et en prime :

- Avec qui il vit
- Avec qui et quoi il mange

et plein d'autres indications de ce style. Après tout il faut bien savoir à qui on a affaire !

J'espère qu'il a été compris qu'il s'agissait tout au long de ce récit de simplicités.

Je ne voudrais pas qu'on en conclue au simplisme ! Dire ce que l'on fait, essayer de ne pas tomber dans l'intellectuel et le théorique... Je ne comprends pas qu'il faille à tous prix compliquer à ce point les choses de la vie et les réserver à une caste. Là aussi et peut-être surtout, le pouvoir est à prendre, par tous !

Les revues spécialisées, les livres des grands classiques, les thèses et autres mémoires pompeux, qu'ils laissent la place aux textes libres, aux dessins, aux photos, aux poèmes. Affichez vos pensées, vos

idées, dans vos usines, dans vos institutions, dans vos maisons.

Chacun a son mot à dire, à sa façon et à partir de là une écoute possible des uns et des autres, des uns aux autres, des uns pour les autres.

La vie, quoi !

Et ne me faites pas dire que tout est toujours rose, qu'il n'y a jamais de pépin ou que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Non, ce n'est pas tout à fait cela.

Ce que j'affirme, c'est que les choses sont toujours plus simples que ce que l'on veut nous faire croire. Et lorsque l'on se lance au nom de l'analyse ou de la recherche dans des embrouilles linguistiques, c'est bien que l'on veut garder un pouvoir. Nous devons tenter de nous débarasser de toute spécialisation de quelque côté qu'elle vienne. Ce qui ne signifie pas une fois encore qu'on doive ignorer ou rejeter les compétences de chacun.

J'ai beaucoup insisté sur des histoires d'institution et de son morcellement parce qu'elles rejoignent des histoires de la famille et de son enfant. Une solution proposée est dans les possibilités transitionnelles où l'on peut se situer comme un atout possible, en tant que lieu de vie, dans le cheminement d'une personne.

Mais il faut beaucoup d'humilité et de réflexion pour accepter de comprendre que nous ne sommes qu'un passage. Qu'en aucun cas nous pouvons nous substituer à l'origine, au milieu social du sujet, à sa réalité. Nous ne sommes qu'une transition éventuelle (dans le sens de pont, de passerelle ou encore plus simplement de « donner la main ») vers l'espoir et même

l'utopie non seulement dans le projet d'une envisageable tolérance sociale mais aussi d'une autonomie possible pour tous.

Nous reviendrons, s'il le faut et si cela n'a pas été suffisamment compris, sur ces notions de simplicités, de morcellement, de transition, avec de nouveaux exemples, de nouvelles histoires, d'éternels soleils.

Roger Gentis écrivait il y a déjà plusieurs années : « La psychiatrie doit être faite et défaire par tous ». La psychiatrie et tout le reste, la poésie, le jardin, la table, la maison, les images, le ménage, la lessive, les discussions, les décisions, les choix...

Si nous avons quitté l'institution, la famille, le syndicat, c'est certainement pour la raison essentielle qu'il n'existait pas dans ces structures des possibilités de « nounours, de sucettes » et autres réalités transitionnelles qui rendent la vie vivable et vivante. Il n'y a pas de secrets. Et remplacer ces besoins par la consommation, l'auto, la cigarette, le pastis, le loto, le football reste vraiment une bien triste compensation.

« Le vent se lève, il faut tenter de vivre ! ».

Ce merveilleux vers de Paul Valéry dans le cimetière marin devrait être constamment présent dans nos têtes.

Je voudrais insister des pages entières sur la notion de communauté car elle ne paraît pas assez sensible dans tout ce qui a été écrit jusque là.

Le lieu est ce qu'il est parce que nous sommes ensemble. Et cet ensemble, il est fait d'individus reliés entre eux par des amitiés, des amours, des enfances, des constructions, des travaux de nature, des créativités.

Il y a quelques piliers. Ce mot n'est pas prétentieux ni exagéré. Il donne bien le sens de solidité et de stabilité.

Ce sont Marie, Gilbert, Roger et moi-même.

Je préfère me taire sur eux. Mais le Coral, c'est d'abord eux. Rappelle-toi Roger, ces moments difficiles en juillet 1977 : tu étais là. Il faudrait parler

aussi de Tina, de Jeannot, et de toutes ces personnes qui sont passé par ici deux, trois ou six mois. Geneviève et Lionel et Dominique et Martine et Béna et Philippe et Serge et Clothilde et Marceau et Jacques et Pierre et les autres.

Si nous parlons de stabilité et de solidité, je dois lever mon chapeau à Hélène, Isabelle et Agnès qui vivent là les moments de tous les jours, les joies mais aussi les emmerdements. Elles, mes filles, qui ne m'ont rien demandé mais auxquelles nous faisons partager cet univers de rien et de tout.

Et les amis qui viennent régulièrement comme Alain, comme Éric, comme Jean-Jacques, comme Bertrand, comme Roger de Paris...

Je n'oublie personne même si tous les noms ne sont pas cités. L'important, c'est de savoir qu'un lieu comme celui-ci ne peut tenir le coup qu'avec des permanences d'amitiés, de fêtes, de musiques et de dynamismes... Des permanences d'ensemble où les piliers peuvent bouger et danser sans que la toiture se barre et qu les fondations cèdent !

Le Coral existe pour mille raisons. Et une des premières, c'est que nous nous faisons plaisir. Prendre son pied comme disent les jeunes. Le pessimisme actuel m'agace un peu beaucoup. On ne peut pas ouvrir une revue de droite ou de gauche sans y trouver des constats désabusés. Vous me direz qu'il y a de quoi. Mais enfin, malgré la crise, malgré la décadence du capitalisme, malgré la « nouvelle droite » et l'impuissance de la « gauche », nous pensons que dans chaque homme il y a des possibilités et des richesses inexploitées. C'est aussi une des raisons pour lesquelles nous croyons aux tentatives telles que le Coral.

Autre chose d'important : nous avons fait des choix. Celui par exemple de vivre ensemble, de vivre

avec, d'être avec des amis de partager nos ressources sous forme communautaire, de faire pousser nos légumes, de tuer notre cochon, d'éviter la superconsommation. Le choix de nous intégrer dans la réalité sociale tout en restant une alternative.

Nous ne nous considérons pas marginaux. C'est plutôt le contraire. Marginale est et reste l'institution qui cache ses assistés et en fait trop pour les assister à vie. Nous nous situons au contraire en plein dans la vie, dans les quotidiennetés, dans les désirs.

Optimistes ? Certainement, mais pas inconscients. Nous connaissons des difficultés d'ordre matériel et politique. Mais nous croyons plus que quiconque en ce que nous faisons. Et nous nous battons pour que cela puisse continuer et se propager. En effet, nous avons déjà dit et écrit que nous croyons en la conta-

gion. Pas dans des buts de public-relation, mais bien pour que les choses changent et que certains d'entre vous aient envie et besoin à leur tour « d'agir leur tentative ». Comme ils l'entendent. Pas spécialement en faisant de l'accueil mais en changeant carrément leur mode de vie et d'aliénation. C'est la principale raison d'être de ce livre.

Ainsi je vais souvent témoigner dans les écoles de travailleurs sociaux et qui sait demain dans d'autres lieux où les transitions sont encore possible. Mais mon souhait le plus cher, c'est que nous n'en restions pas là.

L'alternative n'est qu'à ses balbutiements malgré des FREINET, des PEGUY, des BAKOUNINE, des MOUNIER, des MAKARENKO et autres DELIGNY, ou GUATTARI.

Il faut s'y mettre, chacun à sa manière et selon ses possibilités. Nous, nous y croyons. Il ne tient qu'à vous de passer aux actes !

Nous sommes encore là pour vous y aider malgré nos limites.

Où, c'est vrai :

« Le vent se lève, il faut tenter de vivre ».

à Aimargues

9 poèmes inédits

EN RIBAMBELLE,

J' ÉGRAINE

CES QUELQUES

PETITES SUITES

OÙ DES OISEAUX

S' APPRIVOISENT

A COUPS DE COEUR

ENTRE LE CORAL ET AIMARGUES...

Il y a des vignes, des champs, des chevaux,
Et une route nationale.

Il y a des voisins qui travaillent aux asperges, d'autres
qui taillent des souches, d'autres qui construisent une
cabane de dimanche.

A AIMARGUES

il y a un village avec une école et des platanes
une place de la mairie, un temple, une église
et des arènes.

Sur la place du village, il y a un boulanger qui
s'appelle Alain.

Et les nuits de solitude,
les jeunes et bien d'autres peuvent entrer
Et discuter Et dormir.

Sur la place Montredon, il y a un café de France
avec Lucie, Franck et Lionel.

Et les jours de solitude,
les jeunes et bien d'autres peuvent entrer
Et danser Et boire Et ne pas boire Et parler
Et rencontrer Et ne rien dire Et écouter des chan-
sons Et jouer au baby-foot Et regarder une fille.

Il y a le café des Lices
Et le bar des Platanes
Et le bar du Soleil

A AIMARGUES il y a du soleil

Il y a deux coiffeuses et une bouchère qui sait tout
et que vous pouvez même y entrer y discuter un coup
et regarder ses fleurs

Il y a un boucher qui vient tuer le cochon au Coral

Il y a deux gardes champêtre dont un avec
des lunettes qui nous apportent souvent de bonnes nou-
velles

Il y a un hôtel-restaurant Le Castellas et Germaine
du tabac-journaux qui vaut bien un détour pour son
sourire

Il y a un vieux maréchal-ferrand qui nous a ré-ouvert
sa forge pour ferrer Calamar

Il y a Jacky qui rend toujours service

Il y a une fleuriste, un receveur-dessinateur, une pos-
tière et plein de facteurs à vélo

Il y a trois pâtisseries

Il y a une épicière qui donne des bonbons
et une marchande de jouets

Il y a des instituteurs qui accueillent nos enfants

Il y a deux docteurs qui vont et qui viennent
dans la campagne

Il y a un pharmacien

Et beaucoup de gens

Qui aiment le pastis et les toros et les chevaux

ENTRE AIMARGUES ET LE CORAL

il y a deux appartements où vivent Liliane et Patrick
et Sylvie et Jean-Louis

Des qui étaient avec nous
Et qui sont maintenant au village
Et qui viennent souvent ici
Et qui mènent d'autres jeunes

ENTRE AIMARGUES ET LE CORAL

il y a des vibrations
et comme ça
tranquillement , la vie est possible.

Oh, rien d'extraordinaire

Si ce n'est qu'entre Aimargues et le Coral
il y a des coquelicots, du maïs

Il y a des vignes, des champs, des chevaux
Et une route nationale

ENTRE AIMARGUES ET LE CORAL IL Y A DES HISTOIRES DE VIE

A répéter les mêmes mots
mêmes dires mêmes silences

mêmes m'aime

Il suffirait d'écrire un 2 Janvier 1980
que le fond de l'air est froid
Mais qu'en restera-t-il un 2 Août 1980
alors que nous transpirerons

Et

nos corps toujours nus
Jusqu'à quand se mélangeront-ils
à l'écoute de l'autre

Je te veux
Tu me veux

les pronoms personnels sont toujours en force
personnels de personne
là où le désir serait dans le commun
commun de commune
Nous arriverons peut-être à éviter le pire
en préservant
les gestes de silence.

Il sera donc re-écrit
une millième fois la même divagation
mais pas tout à fait la même puisque je suis du groupe O -

au XX ème siècle
né un 13 avril
trompé par le premier enfant venu
ouvert aux gueules de loup et aux narcisses
courant derrière les myosotis
et qui plus est
ma préférence va aux crépuscules entiers
d'une camargue désolée
plutôt qu'aux tumultueuses chaînes escarpées
variantes infinies mais à jamais fixées dans le roc.

La mer
qui se plait à se cacher au fond des dunes
mouvantes
est en fait plus étrange
Il faudrait pouvoir écrire chaque soubresaut
de cette inépuisable
où nous finirons bien par nous perdre
et là
peut-être
à force d'écumes
découvrir cette somme de vie.

Ne serions-nous qu'une parcelle de sel?
Cela suffirait à expliquer la continuité d'écriture
pour approcher la notion de l'orgasme.

- A) tu frappes
- B) tu dis bonjour
- C) tu rentres
- D) nous
- E) Aure - voir

f) si tu savais le tout possible que j'aurais osé dans des conditions où les mimosas se mettent à fleurir aux quatre coins de ton sourire.

Et la froideur m'atteint
dans des évasions nocturnes
où je ne peux pas avouer
de pudiques errements

il y a comme des déraillements
auxquels les délires n'ont plus court

Il vaut mieux peut-être s'inscrire dans le vague
qui s'apparente plus à la houle
qu'au flou ou au confus

et «LE» devenant «LA»
définition écartelée
qui s'en souvient
de tes regards sans fin.

Nous nous atteignons
qu'à coups d'ombres
au-delà de toute illusion

Se lèveront des temps de partage
quand l'angoisse de clef
sera oubliée dans des légendes qui finiront
par

IL ETAIT UNE FOIS...

Vous regarder dans les yeux
Vous regarder dans les mains

Vous regarder sur les lèvres

Vous regarder sur les seins

Vous regarder en salopette

Vous regarder en robe grenat

Vous regarder vivants

Vous regarder nus

et NOUS VOIR

Il se peut que sur tes doigts
demeure la transpiration de ma peau
que tu avais su caresser
un soir de Mai
où la mer s'en vient à respirer vos sucs.

Chaque fois que tu sais me regarder
Je me souviens de cet instant
et la mer
continue sa ritournelle du temps présent.

Quelques jonquilles à notre vision
Quand les accords de musique ont rejoint
Les cris de ta demande
Nous irons en Italie
nous bouleverser de vagues
là où s'épuisent des soleils
à faire pousser les tomates

tes silences ont des résonances inédites

Etre d'ici, certainement
puisque les racines demeurent efficaces

Nous nous sommes mis à bâtir à répandre
Fallait-il en parler?
ta création est au-delà de toute parole
dite ou écrite

JE ME TAIS
Dans les méandres de mes désirs.



AIMARGUES : RUE HOTEL DE VILLE C. MOLINA



A MARIE ,
JE NE TE DIS PAS GRAND CHOSE
(ET TOI NON PLUS)
D'AILLEURS LES SILENCES NOUS EMBELLISENT
ET TU PRÉFERES
M'ENDORMIR
AUX NAISSANTES CLARTÉS DE NUIT
OU TU REVES
DES LENDEMAINS DE FUGUE
CONTINUITÉS DE VIE
CLAUDE.

AUX LECTEURS

Je ne voudrais pas terminer cette écriture sans m'excuser auprès de vous.
J'ai tenté de dire le plus simplement du monde, des choses parfois compliquées.

Aussi rien n'a été élaboré ou réfléchi ou travaillé surtout quant à la forme littéraire.
J'ai privilégié coute que coute le ressenti ou le spontané.

A la relecture, il y aurait bien des phrases et des pages à retoucher.

Je me l'interdis.
Par respect au CORAL, par respect à VOUS.

Je pense que ce texte vous appartient intégralement, que vous pouvez et devez en faire ce que vous voulez, quitte à le DÉTRUIRE.

Les constructions, elles ne se font pas qu'avec des MOTS.
Elles se réalisent avec des PASSAGES A L'ACTE.
Si quelque part ce texte vous y aide je serai le plus heureux des hommes.

Je vous salue.

A ERIC

Je te remercie pour tout le travail de frappe que tu as fait si bien et si rapidement.

A LIONEL GUILLAIN

Savoir que les photos sont de lui.
Savoir qu'il y a plus que les photos.
Savoir.

DES LIVRES QUE NOUS AVONS AIMÉS
CES TEMPS DERNIERS

Tout DELIGNY

(et surtout «Le Croire et le Craindre» chez STOCK - 1979)

Félix GUATTARI

«La Révolution Moléculaire». ENCREs - 1979.

D.W. WINNICOTT

«Jeux et Réalités». GALLIMARD - 1975.

David COOPER

«Grammaire à l'usage des vivants». LE SEUIL - 1976.
«Le Langage de la Folie». LE SEUIL - 1978.

Roger GENTIS

«N'être». FLAMMARION - 1978. et tous ceux parus chez
Maspéro.

Daniel KARLIN et Tony LAINE

«La Raison du plus fou». EDITIONS SOCIALES/
ANTENNE 2 - 1977

Bertrand BOULIN

«La Charte des enfants». STOCK - 1978.

lieux de vie

COLLECTIF RESEAU ALTERNATIVE

SECRETARIAT « LES PAVIANES »

04300 - SAINT MAIME

Tel : (92) 75 15 75

AUTRES LIEUX

MAS LAS CARBONERAS - 66480 - LE PERTHUS

Tel : (68) 83 01 55

LE BARBAZ - Route du Col de Barioz

38830 - SAINT PIERRE D'ALLEVARD

LES TATINS BOULE

26410 - CHATILLON EN DIOIS

Tel : (75) 21 10 51

LE CORRY - 11240 - FERRAN

Tel : (68) 69 03 75

AREA - COUMEILLE - 11250 - St HILAIRE

LA LAMPE AURIBEAU - 04380 - THOARD

LES BRUNETS - 04250 - LA MOTTE DU CAIRE

Tel : (92) 68 31 96

LE MAS DU CHEVRIER NOURRIGUIER

30300 - BEAUCAIRE

MATARÉOU - 32400 - CANNET

Tel : (62) 69 82 73

LA LORIEN TERMENOUX - 12560 - CAMPAGNAC

Tel : (65) 46 01 18

« ICI ET LA » lieu itinérant. MAS GRENIER - 82600

Tel : (63) 02 53 03

LE CORAL - 30470 - AIMARGUES

Tel : (66) 88 00 12

AUTRES ADRESSES**L'ECOLE EN BATEAU**

5 Allée Floréal

92190 - MEUDON - Tel : 626 13 72

LES VIGNES MONTCET - 01310 - FOLLIAT

S.O.S. ENFANTS

86 rue Bageot

SAINT BRIEUC. Tel : 33 09 03

LE POINT DE REPÈRE

8 rue des Vomontaires

34000 - MONTPELLIER - Tel : (67) 58 89 57

Colette TRIBOLLET

26300 - BESAYES - (75) 02 58 93

ARGILE - B.P. 2

38970 CORPS - Tel : (76) 30 02 52

DANS LA RÉGION PARISIENNE**LE RÉSEAU RELIA - 26 Porte d'Asnières**

75017 - PARIS - Tel : 766 42 45 44-22

Marie Claude MICHEL lieu dit LE VILLAGE

89118 - JOUY SUR YONNE - Tel: (86) 88 55 33

LE CETRA

103 rue Saint Denis

77400 - LAGNY SUR MARNE - Tel : 430 32 62

SILOE Bar restaurant à Pigalle

21 Bd de Clichy

PARIS - 874 65 84

adresses

DES ADRESSES DE COPAINS EN FRANCE QUI PEUVENT
S'AVÉRER PRÉCIEUSES.

SUR PARIS**Dr Alain CHIAPELLO**

Tel : 633 10 60

et 605 26 80.

Félix GUATTARI

9 Rue Condé

75006 - PARIS

Tél : 633 09 92

Ass. NATIONALE DES**STRUCTURES****INTERMÉDIAIRES****ASEPSI**

8 Rue du Gl. de Larminat

75015 - PARIS

Tel : 783 58 05

SYNDICAT DE LA**PSYCHIATRIE**

14 Rue de Nanteuil

75015 - PARIS

Tel : 541 43 38

G.I.A. PARIS et**BUREAU NATIONAL**

B.P. 447 04

75161 - PARIS CEDEX 04

Dr HORACIO TRUJILLO

1 Rue Jean Douat

94120 - FONTENAY

SOUS BOIS

Tel : 875 36 71

Dr Roger GENTIS

Ch. de Fleury les Aubrais

45400 - FLEURY

LES AUBRAIS

Dr POISSON

124 Av Général Leclerc

94360 - BRY/MARNE

Tel : 881 04 12

ADRESSE DES PARENTS

**Association de soutien au
Collectif Réseau Alternative.**

François et Nicole
DE LA CHAPELLE
35 Rue Marrier
77300 - FONTAINEBLEAU
Tél : 422 53 70

Dr Pierre BOISSON
30 Clos Baron
78112 - FOURQUEUX
Tél : 973 27 44

Claude LANEZ
Mas de la Panissière
30650 ROCHEFORT
DU GARD
Tél : (66)31 70 25

DES AMIS

A BORDEAUX
Dr Philippe LACADEE
Tél : (56) 48 81 97

A TOULOUSE
Etienne LARROQUE
«Mise à Pied» BP 2038
31018 - TOULOUSE CEDEX

A LYON
Jacques LESCUYER
357 Rue Justin Godard
69400 - VILLEFRANCHE
SUR SAONE

A LILLE

**RESEAU LILLOIS
ALTERNATIVE A LA
PSYCHIATRIE**
40 Rue Jules Guesde
59000 - LILLE

A TOURS
RESEAU NATIONAL CEEPP
Eric BURMAN et
Chantal BEAUCHAMP
Cours des Douards
Impasse du Marché
37320 - ESVRES
Tel : (47) 26 43 18

A LUNEL
Maitres ROUX et OTTAN
Avocats.
34400 - LUNEL
Tel : (67) 71 07 28

A LIMOUX
CEREL
1 Place du Presbytère
11300 - LIMOUX
Et d'autres adresses que vous
pouvez communiquer au
CORAL 30470 AIMARGUES
Tél : (66) 88 00 12

ou aux
ATELIERS JADIS
AUJOURD'HUI
30390 - DOMAZAN
Tél : (66) 01 03 89

pour nos prochaines
publications.

postambule

*Sur cet amas brillant de nacre et de coral
Qui sillonne les flots de ce mouvant cristal*

Corneille «La Conquête de la Toison d'Or» acte III/scène III

Supposons que nous ayons trouvé la clef des champs et que nous fassions une petite promenade.

Quel émerveillement de découvrir avec les yeux du promeneur le champ de la psychiatrie, le champ social, le champ politique, bercés que nous sommes par le chant de la folie.

Nous venons de déambuler au pays des Merveilles; Sigalice nous a fait découvrir un jardin où comme par enchantement un chat se nomme un chat, un chou un chou, une fleur, fleur, un enfant faon, la psychose y est nommée folie; la folie y est nommée différence, et la différence n'est pas nommée, elle est ce qu'il y a entre toi et moi.

Postambulons un peu autour de ce jardin car il n'est pas une serre, et nous pouvons essayer de dénicher partout des fleurs qui y poussent.

Apprenons, voulez-vous, ces plantes qui abondent autour de nous; sachons les identifier, les reconnaître, et distinguer les médicinales des vénéneuses. Parmi les espèces les plus redoutables figurent en bonne place les «techniciens de l'éducation»...

...Et si l'amour était nécessaire? ...

Bruno BETTELHEIM affirme qu'il ne suffit pas...

* L'on enseigne aux éducateurs de s'intéresser à la vie affective de leurs «éduqués», mais de n'y mêler en aucun cas leurs propres sentiments...

* Les psychothérapeutes sont élevés dans la hantise de la projection...

...Je pose 2, je retiens 5...

Total: une nouvelle science...LA SCIENCE DE L'ÉDUCATION. Cette science inexacte parce qu'humaine (!) va produire ses docteurs qui assèneront dogmes, postulats, théorèmes, démonstrations, recherches, applications, déductions, réductions, généralisations et bien sûr TECHNIQUE. Jubilent alors certains éthymologistes raffinés qui nous apprendront que si enfant et technique sont réunis ce ne peut être que l'effet d'une facheuse confusion entre deux racines grecques très voisines:

ΤΕΧΝΗ (technique) avec un χ (khi) et ΤΕΧΝΟΝ (enfant) avec un κ (kappa).

A notre tour (pourquoi s'en priver?) jouons les savants et érigeons un postulat:

...et si éduquer était une affaire de coeur? ...

...et si la relation éducative était avant tout une histoire d'amour? ...

Voilà deux questions et nous entendons déjà sourdre à l'horizon le tonnerre des scientifiques obnubilés par le travers de l'homme civilisé qui veut se rendre maître de toute chose. Les colonialistes de l'enfance veulent domestiquer, maîtriser, codifier l'éducation. Ces poseurs de rails veulent faire traverser le continent de la folie pour amener d'une traite et sans risques leurs voyageurs de la naissance à la mort. Ils laisseront contempler le paysage à travers les vitres...«Prenez le train, vous y seriez déjà».

Mais il était une fois dans l'ouest, le sud, l'est, et le nord, des lieux où, foin des rails et de locomotives, foin de vitres et de garde fous, le passager peut, s'il le désire, descendre du remblai et toucher ces vaches qui le regardent d'un air étonné. Et naissent des idylles.

Vous venez de lire un conte de faits car ce que Sigalice vous a raconté, il ne l'a piqué ni à Lewis Carroll, ni à Maud Dolto ou Françoise Mannoni; et c'est vrai que les choses peuvent aussi changer quand on décide de «vivre avec» et non plus de «vivre pour» ou de «vivre par» les enfants. Au Coral on ne soigne pas, on ne traite pas, on n'éduque pas, on AIME!

Cette fleur d'amour qui pousse au milieu des vignes il faut aussi savoir lui reconnaître sa simplicité. Combien proche mais éloignée cependant de ses parentes que l'on fait pousser artificiellement dans nos cités, et qui ne voient jamais le soleil. Dans les

pots, les serres et les squares poussent: l'amour-passion, l'amour possession, l'amour exclusif, l'amour projectif et autres erzatz qui n'ont que de lointains rapports avec le sentiment qui naît entre les humains lorsqu'ils se trouvent en une harmonieuse conjonction avec la terre, l'eau, l'air et le feu...et qu'ils veulent essayer «d'être aux autres».

Les histoires d'autistes qui se mettent à parler, ça se vend beaucoup mieux que les histoires de marginaux qui se mettent à se taire, même si c'est pour mieux ouvrir leurs sens au monde qui les entoure...Et pourtant...!

Bien sûr, au commencement était le Verbe; mais au commencement de quoi, au juste? Il y a aussi un commencement où étaient les quatre éléments et où se trouvèrent des enfants et des hommes, chaque être enfermé dans les frontières de son corps; mais le corps râle de n'être qu'un morceau de société et il aspire à s'unir à d'autres morceaux...Coller ou recoller les morceaux, voilà une tâche essentielle, mais il existe une condition, nécessaire, si l'on veut que cela tienne bon :il ne faut pas se faire une idée à-priori de l'objet composite qui jouerait le rôle de modèle à imiter, mais patiemment faire se joindre les morceaux les uns aux autres sans pouvoir jamais dire que l'objet est fini. La colle, on l'a compris c'est cet amour dont il est question. quant aux morceaux ils se nomment: enfant, utérus, papa, école, mare aux canards, caillou, maman, toi, télé, cochon, auto de papa, maïs, nounours... La liste n'étant pas limitative, il faudra donc se garder de vouloir inventorier les morceaux. Après tout c'est aussi l'aventure d'un puzzle où chaque élément doit trouver sa seule place possible.

Vous avez remarqué que j'ai cité papa et maman. Et oui! Parce que c'est des sacrés morceaux eux aussi. Bizarrement mes amis psychanalistes qui en parlent à tort et à travers, confient les enfants morceaux à des éducateurs morceaux qui vont jouer au bon papa et à la bonne maman. Et après 10 années de psychothérapie, ils parleront de «position paranoïde-schizoïde par clivage de l'objet total s'originant dans l'intériorisation pré-névrotique d'un bon objet partiel substitutif et d'un mauvais objet partiel réel.»

Et bien au Coral y'a pas de ces objets là; les seuls qu'on y rencontre c'est des objets «transitionnels»! (ça c'est ce qu'on appelle une mauvaise transition, mais c'est bien fait pour Claude qui veut absolument que j'en parle)

Alors puisqu'on postambule gaiement on pourrait trouver sur le bord du chemin une fleur bizarre que l'on nommerait «TRANSITION». Trans-ire pour les latins ça voulait dire «aller au delà» (de la vie) et ça exprime depuis toujours une idée de passage. C'est bien de cette transition là qu'il est question au Coral - lieu de passage s'il en est: que ce soit le «transit» des auto-stoppeurs baba-cool à qui les gens du village ont indiqué qu'ils y trouveraient refuge; que ce soit la «transe» de ces enfants morceaux qui s'explosent au cours d'une veillée improvisée; que ce soit ces tas de chair «transie» conservés dans les congélateurs institutionnels et qu'il va falloir ravir à la mort - nouvelle transition-les faire revenir de l'«au-delà» en leur proposant de «transgresser» (ça aussi ça veut dire «aller au-delà» - décidément!) le tabou de la vie!

Prenez-y bien garde, Claude SIGALA n'a pas inventé une nouvelle technique de prise en charge qui s'appellerait quelque chose comme «biotopothérapie» et s'il rend compte ou rend conte aujourd'hui de ce qu'il vit, c'est pour nous dire que c'est possible pour tous, partout, mais aussi par nous, et ça c'est difficile car là est la transition. Fini le confort de la délégation de responsabilité: «docteur, mon fils s'éparpille, je vous en prie, psy-canalisez-le, je paierai le prix!».

Finis tout ça, le prix c'est ce que ça coûte. Au Coral (et ailleurs) on va en prendre plein la gueule mais de ces baffes qui redonnent goût à la vie. Finis aussi les «on a tout essayé». Au Coral on ne va pas essayer une nouvelle méthode, on va se contenter de «transiter» un vécu ou un dit.

Les Coraliens sont aussi des interprètes, mais des interprètes qui, contrairement à la situation analytique, ne confèrent pas un sens à ce qui en est dépourvu dans le réel, mais confèrent un réel à ce qui peut ou doit rester insensé.

Le non-sens, voilà aussi une fleur que nous avons rencontrée dans ce jardin. C'est une fleur millénaire, mais sommes-nous sûrs de l'avoir bien reconnue, habitués que nous sommes à ne la voir que flétrie ou séchée derrière les barreaux de fer ou de chimie? Depuis des siècles la folie attire et fait peur; n'est-elle pas comme la digitale ou la belladonne, de ces plantes qui savent aussi rendre les meilleurs services? Sous le faux prétexte d'apprendre à s'en servir, de la comprendre et de la domestiquer, l'homme occidental enferme la folie. Après l'enfermement et la carbonisation diaboliques ce fut et c'est encore l'enfermement médical et psychologique.

Mais la fleur est rétive; peut-on lui en vouloir de préférer la liberté, nous qui nous targuons d'en être les défenseurs? Dans sa quête de liberté, la fleur-folie continue à pousser contre vents et marées dans le champ social, il faut quand même se demander si elle peut s'accommoder de tous les terrains; et là, on ne peut s'empêcher de penser que ce champ social moderne fait de la juxtaposition hermétique et intransitive de micro-«nuclei» familiaux, n'est certainement pas un lieu où pourra germer la graine de la différence. D'ailleurs la différence, on lui assigne aussi ses lieux; on institutionnalise les minorités...Et paf! Un beau jour la graine coriace éclate quand même, et comme il faut bien qu'elle prenne racine quelque part, on l'envoie le plus loin possible. Quelquefois c'est au Coral. Mais de ces graines-là le Coral a peur, car même si elles donnaient une belle plante vivace, y aurait-il encore quelqu'un pour en cueillir les fruits?

Nous vivons dans une société de plus en plus normative; la famille- ou plutôt ce qu'il en reste- passe un contrat tacite, avec l'état: l'état est propriétaire des êtres, particulièrement les enfants, les parents n'en sont que les gérants-usufruitiers, et cela ne fait qu'accentuer leur vigilance. Il est capital d'être dans la norme, il est primordial que ses enfants demeurent dans le sillon pour pouvoir rester irréprochable vis à vis du voisin de palier.

Alors quand un petit grain de folie vient s'abattre sur un rejeton, on se met à trembler: pourvu que les autres ne s'en aperçoivent pas! Et l'on va essayer tous les moyens pour se débarrasser de cette peste.

Mais un peu partout renaissent des lieux (et c'est le cas du Coral) où l'on va tenter de trouver au non-sens une place et une fonction, où l'on va tenter de vivre avec la différence; ce qui, précisons-le, n'exclut pas que l'on soigne celui qui souffre-mais de quoi souffrent les fous?

Papa et maman ont le plus souvent échoué dans leurs tentatives de vivre avec l'enfant fou; et cela parce qu'ils sont SEULS. Une des fonctions de la transition au Coral est de RE-CRÉER DES CIRCUITS DE COMMUNICATION: une maison où vivent 15 personnes; de constantes et intenses relations avec le village, l'école, les voisins, les amis, le téléphone; le désenclavement des parents qui vont connaître d'autres choses que leur symptôme. Tout cela n'est pas plus compliqué, ce n'est que la quotidienneté, l'improvisation de la VIE, rien que la vie mais toute la vie.

Pour conclure, et parce que nous avons parlé des fleurs que nous avons rencontrées dans le jardin de Sigala, je voudrais vous parler des derniers défoliants, désherbants ou autres napalms que certains hommes ont inventés. Ces produits ont pour nom: behaviorisme, comportementalisme, psychochirurgie. Leurs inventeurs sont des hommes angoissés de voir pousser l'herbe folle entre les pavés des rues, ou de voir les fleurs sauvages s'immiscer dans les tristes massifs de fleurs ornementales. Il leur faut donc des recettes pour DÉTRUIRE ces parasites. Qu'on ne nous fasse pas croire que ce sont des médecins car un médecin soigne celui qui souffre, ou l'aide à vivre avec ses maux s'il ne peut les guérir. Mais ces gens-là ne guérissent

pas les maux que sont les «différents»; pour soulager la société malade, ils ne se contentent plus de les enfermer, ils rognent leurs dents de loup, coupent leurs épines de chardon, les vident de leur atrabile pour les perfuser de leurs valeurs morales. Oh! bien sûr ils disent qu'ils ne détruisent que CE QUI GENE, ce qui est apparent; mais arrachez docn tous les piquants d'un oursin, il viendra sûrement se laisser déguster pour vous remercier de l'avoir rendu si doux et si poli! Ces gens-là rêvent d'un monde ordonné et discipliné, d'une race humaine débarrassée de tout son côté animal et instinctuel. On se souvient comment leurs ancêtres s'y étaient pris, il n'y a pas si longtemps. Cet enfant «sauvage», cet «autiste» qui ne demande qu'un peu de sable pour jouer avec son caca, qu'un peu de chaleur pour tendre ses mains, que quelques poules à égorger, et que quelques sourires complices pour sauter de joie; ces «hommes de science» ne vont lui donner que quelques décharges électriques histoire de lui faire passer ses caprices (1), quelques coups de trique s'il recommence (2), et si d'aventure il n'avait pas compris la leçon et leur faisait encore peur, ils pourraient toujours donner à son cerveau quelques coups de bistouri (3).

J'ai froid dans le dos, pas vous? Alors vite, vite, Claude, courage, il faut reprendre ta plume et nous parler encore des fleurs des champs, des fleurs des villes et de tous ces jardins où il est encore possible de vivre.

Alain CHIAPELLO
Copyright 20/10/79

- (1) ça s'appelle le déconditionnement
- (2) ça s'appelle la thérapie aversive
- (3) ça s'appelle la psycho-chirurgie

Claude Sigala



Claude SIGALA
Né le 13 Avril 1942 à Montpellier.

Formation d'Edicateur Spécialisé à l'I.F.E.S.
Route de St Simon à TOULOUSE.
Avec les Dr CHAURAND et TOSQUELLES ,
et Madame PEYRON.

Première tentative d'appartement thérapeuti-
que en France en 1969 à Hyères.

CREATION DU CORAL EN 1976

CREATION DU CRA EN 1977

INTERVENTIONS DANS DE NOMBREUSES
ECOLES DE TRAVAILLEURS SOCIAUX ET
DANS DIVERSES FACULTÉS.

du même auteur

Aux Editions «LE CORAL»

* CORALERIES 77 - épuisé - 1977.

* LA PESTE GAGNE LE GRAND PSY
Collectif - 1978.

* IMAGES CORALINES
Photos de Lionel GUILLAIN - 1979.

* POEMES - Inédit - 1965-1979.

* EN ATTENDANT BECKETT
Théâtre inédit - 1970.

Les photos sont de Lionel GUILLAIN.
Tirées de «Images Coralines» 1979.
Editions Le Coral.

Dessins de Claude MOLINAT

sommaire

Préface de David Cooper.....	page	8
Visiblement, je vous aime.....	page	15
Photos de Lionnel Guillain.....	page	161
A Aimargues (9 poèmes inédits.....	page	199
Adresses utiles.....	page	221
Postface d'Alain Chiapello.....	page	225

Maquette / Impression



Ateliers Jadis Aujourd'hui 30390 - Domazan

Dessins / Claude Molina

Photos / Lionel Guillain

Reliure / Apik Marseille

Pelliculage / Plastigraph Marseille

Achevé d'imprimer le Mercredi 6 Mai 1980

Dépôt Légal / 2ème trimestre 1980

Édition / LE CORAL 30470 Aimargues tel (66) 88.00.12

Le Coral est une association loi 1901 à but non lucratif

« NOUS COMMENÇONS A NOUS DEMANDER POURQUOI NOUS TROUVONS LA PLUS GRANDE PUISSANCE DANS LES CHOSES LES PLUS PETITES ET LES PLUS « FAIBLES » ET RÉCIPROQUEMENT LA PLUS GRANDE PAUVRETÉ DANS CE QUI A LE PLUS DE POUVOIR.

C'EST DANS CETTE SORTE D'INTERROGATION SUR LA NATURE DE LA « RICHESSE » QUE NOUS COMMENÇONS A DOUTER NOUS-MEMES ET CELA REND CERTAINS RÉELS DÉPASSEMENTS POSSIBLES ».

(David COOPER dans sa présentation du Coral)

Ce livre est le reflet de 4 ans de vie au Coral à Aimargues. Des histoires simples, la vie quotidienne avec les enfants, les légumes, les bêtes ; les relations avec le village ; avec la réalité sociale ; le travail important et suivi avec les parents et le milieu d'origine ; les rencontres et les échanges avec les autres lieux de vie ; la vie en communauté ; les limites et les difficultés de cette tentative.

250 pages, avec des photos inédites de Lionel GUILLAIN ; des adresses utiles, etc...

Après «Coraleries» (77) épuisé ; «La peste Gagne le Grand Psy» (5000 exemplaires épuisés en un an ! (78) ; «Images Coralines» (79) ;

Claude SIGALA approche dans «VISIBLEMENT, JE VOUS AIME» les éléments concrets de cette tentative.

Une fois de plus il témoigne pour dire que : «c'est possible de vivre autrement ; que chacun peut faire sa tentative à sa manière et selon ses possibilités».

«NOUS, NOUS Y CROYONS. IL NE TIENT QU'A VOUS DE PASSER AUX ACTES ! ICI ET MAINTENANT, DE L'ESPOIR VECU.»

